L'énigme de Louis XVII

Un horloger dit : "Je suis le roi..." c'était Naundorff

(Lire l'article en page 6)

Paris-presse l'intransigeant

TOUTE DERNIÈRE

JEUDI 9 FÉVRIER 1950

7e Année. - N° 1.601

Corse et Afrique du Nord : 9 FRANCS. Espagne : 1 PESETA.

100, RUE DE RICHELIEU - PARIS (2e)
TEL. RIChelieu 81-54 (6 lignes groupées)

PRIX : 8 FRANCS

Adr. télégraphique : PARISPRES-PARIS
Chèque postal : PARIS-4154-31

8 PAGES

DUBLY Détective 30e ANNÉE
Renseignements intimes, confidentiels
FILATURES, TOUTES MISSIONS
MATÉRIALITÉ DES FAITS
Preuves à l'appui
Spécialistes des surveillances discrètes
RECHERCHES DIVERSES
Fugues, vols, etc.
Enquêtes avant mariage et sur moralité
Ouvert tout les jours même le samedi
FACE HOTEL TERMINUS GARE St LAZARE
121, RUE St LAZARE PARIS.8e EUR. 52-39 37-36 48-55

ACCROCHAGE BIDAULT - RADICAUX

Une conférence à trois a réuni dans l'après-midi le président du Conseil Queuille et René Mayer

par Georges GARREAU.

LE cabinet remanié de M. Georges Bidault a obtenu cette nuit un vote de confiance par 230 voix contre 186 sur 416 votants.

Parmi les abstentions, il y a les 98 voix socialistes, dont nul ne pensait qu'elles feraient défection dès le premier jour.

Car le fait est là. Les socialistes se sont abstenus. Et ce n'est pas par hasard. C'est à la suite d'une réunion qui dura trois heures et à l'issue de laquelle il fut fait appel à l'arbitrage de la déjà fameuse commission des « quarante-six », récemment créée pour que les militants puissent tenir en laisse les élus. Et par 16 voix contre 14, les partisans du soutien furent battus.

C'est un événement politique considérable et dont il est encore impossible de deviner les développements.

Le parti S. F. I. O. prend un virage nouveau, dont on discerne mal où il le mènera.

Certains ministres socialistes sortants avaient cru habile d'organiser une fausse sortie susceptible de donner satisfaction aux militants du parti tout en réservant la possibilité d'un prompt retour, d'autant plus triomphant que l'impossibilité de gouverner sans les socialistes aurait été démontrée. Leur plan se trouve aujourd'hui dépassé.

Tous les groupes divisés

La S.F.I.O. est coupée en deux dans des conditions telles qu'une nouvelle sciasion ne saurait être complètement écartée.

Quant au M.R.P., il est non moins divisé, car sa gauche, dominée par la C.F.T.C., ne veut à aucun prix s'isoler des socialistes. S'il n'en était pas ainsi, il y aurait dans l'Assemblée une majorité numériquement suffisante pour gouverner contre les communistes et, au besoin, sans les socialistes.

Le résultat de toutes ces contradictions internes est que nous sommes en plein désarroi.

Revenir au tripartisme ? Il n'y faut pas songer. Le discours prononcé hier par M. Jacques Duclos n'a été qu'une affiche de propagande électorale, un aide-mémoire à l'usage des candidats du parti et il est entièrement dirigé contre les socialistes.

M. Guy Mollet a répondu que ceux-ci seraient prêts à rejoindre les communistes s'il y avait en France un parti communiste et français.

En fait, l'entrée du parti socialiste dans l'opposition ne fait qu'aviver la lutte entre les deux fractions marxistes, qui vont se disputer la même clientèle électorale.

Une majorité : un programme

Mais cette bagarre entre collectivistes laisse entier le problème de la majorité républicaine et non marxiste.

Et quel programme commun établir entre des partis en désaccord sur tous ces problèmes ?

Alors la dissolution ?

Mais ce retour devant le juge de paix qu'est le suffrage universel suppose le vote préalable d'une loi électorale qui permette de dégager une majorité.

C'est ce que M. Delcos a souligné au nom des radicaux.

Ceux-ci désirent, non seulement le maintien de la majorité dite de Troisième force, mais son élargissement.

« Nous pensons, dit-il, que toutes les difficultés actuelles nous viennent d'une loi électorale qui ne permet pas une majorité de rechange. »

Et il conclut :

« Nous sommes persuadés qu'il sera bientôt nécessaire de former un gouvernement d'union réunissant tous les républicains qui ne veulent pas se laisser étrangler comme ceux des démocraties populaires. »

Même son...

Ainsi les discours des représentants de tous les partis d'ordre ont rendu le même son : union nationale ou retour devant les électeurs.

Mais l'esprit de conservation, si sordide soit-il, ne sera-t-il pas, une fois de plus, le plus fort ?...

Que va faire M. Georges Bidault dont les courageux efforts ont été si mal récompensés ?

Se résignera-t-on à vivre à la petite semaine en terminant aujourd'hui la loi sur les conventions collectives ?

M. Bidault décidera-t-il de retourner devant l'Assemblée pour réclamer un vote de confiance dans les formes constitutionnelles ?

Ou bien les radicaux, inquiets de se trouver en porte-à-faux, seuls en tête à tête avec un M.R.P. obstiné

SUITE PAGE 3.

Rentré de l'O. N. U. pour donner sa démission

GENERAL BILLOTTE : voici pourquoi j'ai quitté l'armée

Pourquoi Comment

Brimade

HIER, les usagers de l'électricité auraient pu se croire ramenés de trois mois en arrière, à l'époque où l'Electricité de France pratiquait la politique de délestage, dictée par l'assèchement de ses réservoirs hydrauliques.

La différence, c'est qu'il ne s'agissait plus d'une mesure de force majeure, mais d'une brimade organisée par les syndicats cégétistes et passivement acceptée par les autres syndicats.

Circonstance aggravante. Le gaz, lui aussi, se délestait. Et, dans la soirée, les auditeurs qui avaient la chance d'avoir du courant, purent entendre la Radiodiffusion, entre deux pannes d'émission, inviter d'une façon pressante ses auditeurs à fermer leurs compteurs « immédiatement, sous peine d'accidents graves » lors du retour de pression.

Les victimes

DIRE que la population a goûté la plaisanterie, serait contraire à la vérité. Les ménagères n'éprouvent jamais le besoin de renouveler leurs provisions de bougies, d'alcool à brûler et de pétrole ; cela leur rappelle trop la guerre. Les commerçants, les artisans, les coiffeurs, les travailleurs en chambre ou en atelier et même un certain nombre de travailleurs en usine ont perdu une partie de leur journée. Ont-ils béni la main qui coupait la lumière et la force ? Ils l'ont maudite, tout simplement, d'un juron énergique.

Ne pas confondre

NOUS connaissons le raisonnement d'après lequel les agents du gaz et de l'électricité ont, comme tout un chacun, le droit de faire grève. Il a servi, il servira encore. Il faudrait pourtant s'entendre sur le sens du mot grève.

Ce n'est pas d'une grève qu'il s'agissait hier ; les expressions « grève tournante », « grève perlée », débrayage, etc..., ne sont faites que pour donner le change. Aucun code de travail, dans aucun pays du monde n'admet le sabotage du travail et, ce qui est plus grave, le sabotage de l'usager. En France, pays libéral, on ferme les yeux sur ces activités ; au delà de la frontière de l'Elbe, elles constituent une trahison et sont punies des peines les plus graves.

Nous connaissons aussi l'argument des intéressés, chaque fois qu'un service public organise des brimades de ce genre :

« Si nous ne faisons pas pression sur vous, nous n'obtiendrons pas satisfaction. »

Eh bien ! on aura beau faire, le public préférera toujours la pression du gaz à celle des gaziers.

Le droit des usagers

A force d'avoir trop servi de cobaye ou d'otage, le public finira par se poser, pour de bon, la question de la réglementation des grèves des services publics.

Une société nationalisée comme l'Electricité et Gaz de France n'est pas un vulgaire patron, ses employés et ouvriers ne sont pas de vulgaires travailleurs. La preuve en est qu'il ne peut être question entre eux ni de lock-out, ni de fermeture des usines ou des services, ni de licenciement massif du personnel, comme le cas se produit chaque jour dans des entreprises privées. Il y a aussi le public, qui n'est pas un client ordinaire, qui a le droit d'être servi. M. Tout-le-Monde ne tolérera (à la rigueur) une grève à son détriment que si elle s'effectue de façon régulière, avec préavis et pour des motifs importants.

Le travailleur moyen du gaz et de l'électricité était peut-être persuadé, hier, qu'il luttait pour son propre intérêt. Qu'il sache cependant qu'il y a un rapport étroit entre sa grève à lui, celle des arsenaux et des ports, le sabotage du matériel militaire et jusqu'à celui des conserves destinées aux troupes d'Indochine. S'il ne veut pas le savoir, les événements se chargeront bientôt de lui prouver qu'il existe un chef d'orchestre unique.

« L'Europe se réorganisera où elle périra — et l'Amérique avec elle.

» Avant d'être appliqué, le pacte Atlantique déjà dépassé...

» La France joue son indépendance : il faut armer son cœur »

par Léo GERVILLE-REACHE

POURQUOI j'ai quitté l'armée ? Voici :

En face de moi, de part et d'autre de cette table qui nous sépare, cet homme étonnamment jeune, le visage éclairé d'intelligence et qui approchant — à un âge où d'autres ne sont que colonel — les plus hauts degrés de la hiérarchie militaire, vient soudain de démissionner de ces postes éminents et jusque de cette armée qu'on pouvait croire son unique raison de vivre.

Le général Billotte, représentant de la France au comité militaire de l'O.N.U., le chef qui a défendu, avec les intérêts de notre pays, les intérêts conjugués de l'Europe occidentale, l'homme de tous les comités internationaux qui se sont efforcés depuis cinq ans d'organiser, dans le retour à la paix, toutes les fractions menacées de notre vieux continent, celui enfin qui fut au départ l'animateur français du pacte Atlantique, rentre d'un coup d'aile à Paris et sur le bureau du ministre des Forces armées, dépose — hiérarchiquement, mais fermement — la démission qui va clore une longue et brillante carrière.

Ce geste, qui est peut-être dans ce métier des armes qu'il a choisi celui qui lui a demandé le plus de courage, le général Billotte va me l'expliquer.

« Le sabotage de la paix... »

— Voici... J'ai passé quatre ans en Amérique, à l'O.N.U. comme dans les divers comités militaires. J'ai été mêlé intimement à cette pénible élaboration de la paix d'abord, puis, lorsqu'il a été démontré que le gouvernement soviétique en organisait le sabotage, à la construction d'un plan défensif d'une large partie de cette Europe, menacée par le désir d'hégémonie du dernier régime totalitaire incarné par Staline.

» Jusqu'en 1949, l'U. R. S. S. s'est gardée de franchir les limites périlleuses qui l'aurait précipitée dans la guerre : cela par peur de la bombe atomique.

» Aujourd'hui, sur ce plan, elle est en passe de rejoindre l'Amérique. Sans doute sera-t-elle bientôt une fois de plus distancée par l'invention des engins nouveaux ; mais dans cette course infernale, ce ne sera qu'un répit. Or, l'invention diabolique des hommes, elle-même a ses limites. C'est ce répit qu'il nous faut employer pour parer aux catastrophes possibles. Dans le monde actuel, il ne peut plus être question d'une défense militaire et économique n'englobant que quelques Etats et quelques dizaines de millions d'hommes.

« Qu'a-t-on fait jusqu'alors ?... »

» Le stade européen lui-même est déjà dépassé et c'est sur le plan mondial que doit s'organiser aujourd'hui la défense de notre civilisation.

» Qu'a-t-on fait pour cela ? Peu de chose, et trop souvent des choses dérisoires.

» On a dit que nous étions toujours en retard d'une guerre. JE ME DEMANDE SI L'ECART NE S'EST PAS ENCORE ACCRU. Sans doute, il nous faut des divisions, du matériel, des tanks. Mais la guerre chimique, bactériologique, ces nuages empoisonnés ou radio-actifs qui seront les grands vainqueurs des batailles de demain qui les prépare ? Les Allemands, lorsque le régime hitlérien s'est effondré, étaient en avance de dix ans sur les Alliés en matière d'armes secrètes.

» L'armée soviétique a hérité d'une grande part de leurs travaux.

» Il nous faut des divisions, il nous faut des armes. Sans doute ! MAIS DE QUOI NOUS SERVIRAIENT-ELLES SI NOTRE MORAL N'ETAIT PAS A LA HAUTEUR DES TACHES QUI NOUS INCOMBERAIENT : si notre mobilisation se trouvait entravée par une action antinationale ?

« Organiser l'Europe ou périr »

Mais ce qu'il nous faut aussi c'est avoir une âme digne de la situation exceptionnelle que notre destin nous assigne. L'âme de notre passé ; l'âme de notre position privilégiée ; de nos possibilités immenses, mais, hélas ! trop ignorées de nous.

SUITE PAGE 3

TOUMANOVA RENTRE A PARIS

La grande danseuse Toumanova est arrivée ce matin à Paris, venant de New-York. Pour sa rentrée en France, elle dansera « Gisèle », à l'Opéra, le 22 février, et créera plus tard la « Phèdre », de Jean Cocteau.

Après une séance tumultueuse

LA CHAMBRE BELGE a approuvé le projet du "referendum royal"

BRUXELLES, 8 février (A.P.-Reuter).

A L'ISSUE d'une séance particulièrement orageuse, la Chambre des Représentants belges a approuvé, par 117 voix contre 92, la loi déjà votée par le Sénat, instituant un referendum sur la « question royale ».

Il ne reste plus à cette loi qu'à être promulguée par le prince régent.

Au cours de ce scrutin, il n'y a pas eu d'abstentions, tous les socialux-chrétiens ont voté en faveur du projet de loi, ainsi que 13 sur les 28 députés libéraux. Parmi les libéraux favorables au referendum se trouvent cinq des huit ministres libéraux du gouvernement actuel.

Tous les députés socialistes et communistes ont voté contre.

Selon les termes de la loi adoptée, la question suivante sera posée aux Belges dans les quarante jours :

« Etes-vous d'avis que le roi Léopold III reprenne l'exercice de ses hautes fonctions constitutionnelles ? »

Une motion, qui a été adoptée hier après-midi, figurera sur les bulletins de vote affirmant que « le principe de la monarchie constitutionnelle n'est pas mis en cause à la consultation populaire ».

Rien n'a encore été décidé au sujet de la date de cette consultation qui, pense-t-on, interviendrait soit le 12, soit le 19 mars.

GAZ NORMAL demain à Paris

La grève de l'éclairage est terminée, conformément au communiqué publié hier soir par la C.G.T.

La distribution de l'électricité est redevenue normale cette nuit à 2 heures. Quant au gaz, la pression reste faible, surtout à Paris, où elle va pourtant s'améliorer progressivement jusqu'à demain matin, où elle sera enfin complètement rétablie. Ce retard est dû au fait qu'il est aujourd'hui nécessaire de reconstituer les réserves pratiquement épuisées par la journée de grève.

Les négociations franco-sarroises : SÉANCE ÉCLAIR AU PALAIS D'ORSAY

Une demi-heure a suffi aux négociateurs français et sarrois, réunis ce matin en séance plénière, au palais d'Orsay, où auront lieu dorénavant toutes les réunions, pour mettre au point le plan général et les méthodes de travail et répartir les tâches entre les commissions. La délégation française était présidée par M. Couve de Murville, directeur général des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, qui dirigera les travaux du côté français jusqu'à la fin des négociations. M. Hoffman, chef du gouvernement de la Sarre, présidait la délégation sarroise.

courses

Résultats de Vincennes

PRIX DE VILLEFRANCHE

1. Univers D (813) (J. Jansen) ..G. 24 à M. A. Delétang .....P. 11
2. Val de Vire (822) (M. Pical) P. 15
3. Vennerie II (809) (J. Baisi) ..P. 22

Réduction km. : 1'26"4/10.
N. pl. : 803, 807, 808, 811, 812, 814, 816, 817, 818, 819.

PRIX DE SAINT-CALAIS

1. Busiris (R. Veslard) (725).. G. 83 à H. Masson .....P. 38
2. Bosquito (A. Fournier) (731)..P. 28
3. Atout Pile (F. Chastel) (713)..P. 34

R. kil. : 1'28" 2/10.
N. pl. : 703, 704, 706, 709, 711, 712, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 721, 722, 723, 724, 725, 726.

SOLDES
JUSQU'AU 16 FEVRIER INCLUS
chez MANBY
SPÉCIALITÉS AMÉRICAINES
pour enfants de 1 à 14 ans
Ne conservant pas ses articles d'une saison sur l'autre MANBY réalise ses fins de collections 1949
RABAIS allant jusqu'à 50 %
MANBY 19, rue Auber 22, rue des Mathurins 14, av. Victor-Hugo
Ouvert sans interruption du lundi au samedi inclus.

LES AMOUREUX de St MARTIN
vous offrent un imperméable Caribou gratuit, en page 2.

VOIR EN PAGE 5

l'offre de
PARIS-AMEUBLEMENT

LES MUTILES DE GUERRE ONT MANIFESTÉ autour de l'hôtel Matignon

Les mutilés de guerre ont manifesté hier soir, rue de Varenne, rue du Bac et boulevard Saint-Germain en vue d'obtenir la revalorisation de leurs pensions.

Une délégation conduite par M. Deveny, député M. R. P., a été reçue à l'hôtel Matignon.

Attention au FURET ?
Attention au FURET ?

ACCABLÉ DE DETTES

Un commerçant de Dijon égorge sa femme et se fait justice

DIJON, 8 février (dépêche « Paris-presse-l'intransigeant »). UNE septuagénaire, mère de Mme Joguet, commerçante, 12, rue Hoche, à Dijon, complètement affolée, venait alerter, ce matin, une voisine, Mme Mosson, coiffeuse, en lui disant : « Mes enfants viennent de se tuer ! »

Mme Mosson se précipita dans le fond de l'épicerie-bar que gèrent, depuis un mois, les époux Joguet.

Il ne s'y trouvait rien d'anormal. Mais, au premier étage, un spectacle horrible attendait la coiffeuse : dans un lit, complètement défait, aux draps ruisselant de sang, deux corps étaient allongés côte-à-côte, la gorge largement tranchée.

Le cadavre de Mme Lucienne Joguet, 48 ans, était déjà froid. La main de la morte étreignait encore celle de son mari, Henri Joguet, 48 ans. Celui-ci, encore vivant, râlait. Le malheureux n'avait pas perdu connaissance, mais, par suite de sa blessure, il ne pouvait parler.

La police fut alertée et, bientôt, les inspecteurs de la brigade criminelle de la sûreté dijonnaise, arrivaient.

M. Joguet râlant toujours, fut conduit à l'hôpital général, où son état est jugé désespéré.

Des dettes...

Il semble que cet horrible drame soit dû aux mauvaises affaires que faisaient les époux Joguet, nouvellement installés 12, rue Hoche, mauvaises affaires qui se soldaient par 400.000 francs de dettes.

Il ne fait aucun doute que le mari a tué sa femme avant de tenter le suicide. Les enquêteurs restent pourtant perplexes sur la rapidité de sa détermination.

En effet, rien ne laissait prévoir le drame. Le ménage Joguet s'était levé de très bonne heure, avait ouvert la boutique comme d'habitude et servi les clients. Les époux avaient déjeuné et paraissaient joyeux parce que Mme Joguet devait signer, aujourd'hui, l'acte d'achat d'une boucherie, rue Curtat, à Dijon.

Vers 9 heures, Mme Joguet montait dans sa chambre sous prétexte de prendre un cachet d'aspirine. Son Mari la suivait sous prétexte de remettre en place sa ceinture à hernie.

Ce n'est qu'une heure plus tard que la mère de Mme Joguet devait découvrir les corps ensanglantés.

HENRI BERAUD : peine commuée en 10 ans de réclusion

Liberté conditionnelle prochaine

LA ROCHELLE, 8 février. — On apprend que la peine de 20 ans de travaux forcés dont avait été frappé Henri Béraud, actuellement détenu à l'Ile-de-Ré, a été commuée en 10 ans de réclusion.

L'écrivain, qui a accompli plus de cinq ans de détention, est maintenant en état de solliciter sa mise en liberté conditionnelle. Celle-ci ne saurait donc tarder.

Reconstitution du crime de Savigny-sur-Orge

En présence de la police et du Parquet de Versailles, a eu lieu, cet après-midi, la reconstitution du crime de Savigny-sur-Orge, plus connu sous le nom de puzzle sanglant de Savigny.

La meurtrière, Amélie Rabilloud, qui dépeça son mari, retraité de la S. N. C. F., et en « distribua » les restes dans les égouts, le parc du château, les caniveaux, a assisté à la reconstitution de son crime et fourni aux enquêteurs les détails de l'exécution de son forfait.

UN COMMERÇANT ARRETE... POUR EMISSIONS CLANDESTINES

LYON, 8 février (Dép. Paris-presse-l'intransigeant). — L'enquête ouverte à la suite de la découverte d'un poste émetteur clandestin qui brouillait les émissions de la police dans la région de Montceau-les-Mines, a amené l'arrestation d'un commerçant en T.S.F., M. Léon Allain, connu sous le nom de lieutenant Hector dans les milieux de Résistance et qui participa naguère à certains événements qui marquèrent les grèves des mineurs de Montceau. Un employé de M. Allain, M. Georges Bonnet, 20 ans, convoqué chez le juge d'instruction a été confronté avec son patron. L'enquête se poursuit.

LES LETTRES DE LA REINE CAROLINE appartenaient bien au marquis de Rochambeau

La 3e chambre du tribunal civil de la Seine a rendu son jugement dans le procès intenté par S.A.R. la princesse Murat au marquis Rochambeau, au sujet d'une correspondance échangée entre Joachim Murat et son épouse la reine Caroline.

Ces documents étaient restés longtemps la propriété de la famille Murat et l'actuelle princesse marqua le plus grand étonnement lorsqu'elle apprit que le marquis de Rochambeau en avait ordonné la vente publique.

La princesse Murat, représentée par Me Jean Lemaire, intenta aussitôt une instance pour faire valoir ses droits sur les trois lettres en question, qu'elle croyait déposées aux archives nationales, et réclamait 300.000 francs au marquis de Rochambeau.

Celui-ci, représenté à la barre par Me Claude Montigny, rapporta la preuve, avec des factures, que les documents en question avaient été achetés par sa famille en 1868 et 1876.

Le tribunal a débouté la princesse Murat et a condamné celle-ci à verser 20.000 francs de dommages et intérêts au marquis de Rochambeau.

ECOLIERS : 4 JOURS DE CONGE pour le Mardi-Gras

En application de l'arrêté du 11 février 1939, les établissements scolaires du premier et du second degré et ceux de l'enseignement technique vaqueront les 20, 21, 22 et 23 février.

VOUS n'avez pas le temps de vous déranger pour passer votre Petite Annonce. C'est pourtant simple. (Voyez en page 6.)

LA DERNIERE DE GUILIANO :

Il veut acheter un yacht pour fuir en Argentine

PALERME, 8 février. (U.P.). — Le journal « Sicilia del Popolo » écrit que Giuliano a élaboré un plan de fuite avec l'aide de son beau-frère Pasquale Sciortino qui a gagné l'Amérique du Sud il y a plusieurs années.

Giuliano aurait fait acheter pour son compte une baleinière pour 80 millions de lires. Le bateau transporte actuellement des fruits sous pavillon panamien, ajoute le journal, mais au moment opportun, après le jugement de la sœur de Giuliano, et femme de Pasquale, Mariannina, Giuliano donnera l'ordre de conduire le bateau en Sicile.

J'AI PASSÉ 24 HEURES A ÉCOUTER AUX PORTES

1°. en déjeunant avec Marcel Pagnol
2°. en prenant un pot au Fouquet's
3°. en dînant avec P.-L. Guérin
4°. en attendant Toumanova à Orly

...et j'ai appris bien des secrets

par Max FAVALELLI

SOUS la chape de son ciel de suie que l'on dirait peint par Braque à l'intention de Jouvet, Paris semble dormir, plongé dans une longue léthargie hivernale.

Cependant la ville bouge, vit et, pour surprendre le bouillonnement de ses profondeurs, il n'est que de savoir où jeter ses hameçons.

Midi. Le téléphone m'apporte la voix chaleureuse de Marcel Pagnol.

— Fils, qu'est-ce que tu dirais d'un ragoût de mouton avec des pois chiches ?

Une heure plus tard, nous avons les coudes sur la table à la Calevados. J'ai le soleil à ma droite, puisque Jacqueline Bouvier est assise à mes côtés et Marcel me beurre mes tartines avec des histoires qui vous projettent d'un coup au centre d'un univers où tout est facile, pittoresque, coloré.

— Oui, mon cher, je vais réaliser trois films cette année.

Il jongle avec les projets comme Rastelli avec ses balles et il me sortirait des huîtres de son assiette un collier de perles que je n'en serais pas autrement surpris.

— Tout d'abord, « le Rosier de Madame Husson », avec Bourvil. As-tu relu ce conte de Maupassant avec l'accent normand ? Non. C'est irrésistible ! J'en ferai une sorte de « Marius » parfumé au cidre. Ensuite je tournerai « Dardanelle », de Mazaud. Un bougre, pourri de talent, et qui n'a jamais signé que cette pièce. Un des triomphe de Copeau, au Vieux-Colombier. Je ferai ça avec Fernandel. Et il y sera comme ça !

Cavallèrement, M. l'Académicien fend l'espace de son pouce vertical.

— Enfin, René Fresnay fera un malheur dans une nouvelle version de « Topaze ».

— C'est tout ?

Pagnol me considère, l'œil écarquillé, puis me foudroie :

— Non, Môssieu, ce n'est pas tout !

Et j'apprends que Marcel reprend, dès demain, le chemin du Midi, car il doit préparer, à l'occasion du couronnement du prince de Monaco, un divertissement qui sera joué dans la cour du palais.

Bourvil dans « Britannicus »

— J'ai eu une idée que je crois très drôle. Je prendrai Pierre Brasseur comme meneur de jeu et les spectateurs assisteront à la fausse répétition d'un impromptu. Cela me permettra de me livrer à un mélange des genres savoureux. Mon rêve serait de faire interpréter « Britannicus », par Marie Bell, Jean Chevrier et Bourvil. Et d'introduire Roger Nicolas dans le corps de ballets de l'Opéra. En tout cas, ma femme a déjà choisi.

En effet, Jacqueline Bouvier répète depuis quelques jours des romances 1900 avec orgue de barbarie et offrira au prince Rainier une version actualisée de « l'Hirondelle des Faubourgs » et de « Elle vendait des petits gâteaux ».

Et je serai en grand uniforme ! dit Marcel en bombant le torse.

— D'académicien ?

— Plaisanterie ! De consul du Portugal, monsieur. Un uniforme terrible avec du vert émeraude et rouge incarnadin. Et des plumes... C'est bien simple, si je le mettais, cet uniforme, pour voyager au Portugal...

Pagnol réfléchit une seconde et écarte les bras :

— C'est bien simple. D'un geste, je ferai stopper les trains en rase campagne.

Nous restons la fourchette en l'air. La sensation est énorme.

— Peut-être pas les express, ajoute Pagnol, avec une exquise modestie.

3 heures. Remontons les Champs-Elysées, c'est la vraie potinière de Paris. A peine ai-je fait trois mètres, que je tombe sur Maurice Bernard, intendant des plaisirs monégasques, et qui me fournit incontinent un supplément au programme des fêtes du sacre. Nadia Boulanger montera « Platée », de Rameau, dans des décors de Cassandre et avec une chorégraphie de Léonide Massine.

Ça, c'est du sérieux.

Dix mètres plus loin, je suis instruit du super-gala que la Société des Auteurs Compositeurs et Editeurs de Musique organisera au début de juin au Châtelet à l'occasion de son centenaire. Cent années de chansons seront passées en revue de Béranger à Edith Piaf. Et il est probable que François Périer y fera ses débuts d'écrivain en rédigeant un sketch rétrospectif sur Robinson.

Jean Brehat, successeur de Boucher

A l'heure apéritive, j'installe mes écouteurs au centre du Fouquet's. Le standard le plus sensible pour un curieux de la vie parisienne.

Ça ne traîne pas. Le temps « d'éclu-ser » trois godets et mon épuisette est garnie.

Si la bataille des « Dames de chez Maxim's » se prolonge, celle de « Fric-Frac » a cessé cet après-midi. Et pour incarner le rôle que créa Arletty et que se disputèrent dix des meilleures actrices de Paris, c'est finalement Jacqueline Porel qui l'emporte. Dès demain, elle prendra des leçons d'argot afin de donner la réplique en langue verte à Michel Simon. Le successeur de Victor Boucher, dans la célèbre pièce de Bourdet, sera un jeune comédien, Jean Bréhat, qui joue actuellement « les Œufs de l'Autruche », en tournée avec André Luguet.

La Compagnie Grenier et Hussenot abandonne (pour un temps) la Renaissance et renonce à créer ce printemps la pièce de Jacques Constant : « Frédéric Général ». La troupe tout entière, profitant de ce répit, s'en ira au cabaret donner un cours d'éducation sexuelle d'après le rapport Kinsey. L'auteur en sera Yvan Audouard dont, par ailleurs, Marcel Herrand a retenu pour les Mathurins une pièce anticonformiste : « Oreillette et Ventricule ».

La première sera réservée aux gens de Menton que l'on a choisi comme cobayes. Mais Annette Poivre et Bussières hésitent à faire le déplacement.

L'Académie Goncourt a ajouté un déjeuner à la liste officielle de ses agapes du lundi. Pour célébrer la reprise à l'Opéra-Comique de son ballet l' « Enfant et les sortilèges », ils seront neuf messieurs à offrir à Colette le blanc de blanc rituel.

Courte halte chez Alexandre. Un admirateur de Georges Guétary en profite pour extraire de ses poches une brassée de journaux américains et me corner aux oreilles un communiqué de victoire :

— Georges a fait jeudi dernier des débuts tonitruants à New-York. L'opérette « Arms and the girl » est très critiquée, mais Guétary remporte un triomphe personnel considérable !

C'est exact. C'est la première fois à New-York que les spectateurs arrêtent un spectacle pour applaudir, debout, un acteur.

Je traverse l'avenue et je m'enfonce dans le sous-sol du Lido où Pierre-Louis Guérin, après un voyage de 30.000 kilomètres, a mis pied à terre et ramené dans ses bagages des contrats pour sa prochaine revue.

La moisson est prometteuse. Guérin a réussi à mettre la main sur Carmen Miranda, la trépidante vedette mexicaine, sur Xavier Cugat, le plus célèbre et le plus cher des orchestres du monde entier.

— Sans parler des Débonnaires qui reviendront à Paris, de Kay Thompson une chanteuse qui ressemble un peu à Françoise Rosay et à ses trois partenaires d'un humour extraordinaire.

Mais le clou sera certainement constitué par une certaine Carry Finel, une dame d'aspect extrêmement distingué qui fait danser ses seins et qui bat la mesure de son téton. Elle est à l'heure actuelle la grande « curiosité » de Miami.

« Une seule ombre lors de mon voyage. Dans une comédie musicale intitulée « Miss Liberty », le compositeur Irving Berlin a écrit une chanson « Only for american » qui est violemment antifrançaise. Inutile de vous dire que les réactions du public sont très hostiles à cette chanson. Dans ma prochaine revue je la reprendrai, mais en y adaptant des paroles tout ce qu'il y a de gentilles pour nos amis américains. Ce sera la meilleure réponse. »

Je bois le dernier pot chez Luigi. Un coup de fil m'informe de l'arrivée ce matin même à Orly de Toumanova. Venue de New-York, la grande étoile dansera le 22 février « Giselle » à l'Opéra et y créera plus tard la « Phèdre » de Jean Cocteau, sur une musique de Georges Auric.

Il y a peu de temps la guerre ravagea notre première scène nationale parce que deux danseuses se disputaient « Giselle ». Et Yvette Chauvirré s'en fut. Bientôt elle seront trois à être « Giselle » : Toumanova, Lycette Darsonval et Viroubova. M. Hirsch tremble...

Mon carnet déborde. Une ultime pièce avant de regagner mes bases. Jean-Jacques Vital m'entretient de son projet :

« Dès qu'il aura terminé le film, je monterai une opérette avec Bourvil : « Le Rosier de Mme Husson ».

Nous y revoilà.

J'ai bouclé la boucle...

Les Compagnons de la Chanson ont fait leur rentrée européenne à Megève

Ils ramènent d'Amérique deux épouses et six chansons

(De notre correspondant particulier J. DUCHESNEAU)

MEGEVE, 8 février.

A peine débarqués en France, les Compagnons de la Chanson ont pris le train en direction de Megève, où ils débutaient hier soir au « Mauvais pas », l'une des boîtes chics de la station.

Dès le début de la soirée, on refuse du monde. La directrice d'un collège de jeunes filles, elle-même, n'avait pas hésité à y emmener ses pensionnaires.

Les Compagnons interprétèrent tous leurs anciens succès et deux chansons inédites qu'ils rapportent d'Amérique : *Ce Sacré Vieux Soleil* et *Les Cavaliers du ciel*.

Trois nouvelles chansons françaises sont également venues compléter leur répertoire : *Le Retour*, *La Chanson du galérien* et *Le Roi Dagobert*, revu et corrigé par Charles Trenet.

De leur tournée à l'étranger, les Compagnons de la Chanson n'ont pas ramené que des chansons. Deux d'entre eux, en fait de cabane, ont trouvé au Canada l'épouse qui leur convenait.

A Washington, Margaret Truman fut leur meilleure spectatrice, ne manquant pas un de leurs tours de chant.

A New-York, neuf gangsters ayant empêché une banque la veille de leur émission télévisée, ce qui avait provoqué un vif émoi, le célèbre journaliste américain Sullivan leur mit des masques et ils entrèrent en scène avec un sac de cailloux sur l'épaule. Le gag eut un succès fou.

Avant de partir pour Londres, le 17 mars, les Compagnons de la Chanson effectueront une tournée en province et donneront plusieurs représentations à Paris. Il est même question d'une série de récitals avec Edith Piaf.

LE BAISER A RITA HAYWORTH

Rita Hayworth, princesse Ali Khan, vient de remettre une coupe au Français Auguste Massan, gagnant de la course de descente aux championnats de ski de Gstaad. L'heureux vainqueur en profite, on comprend cela, pour l'embrasser.

LA GAZETTE d'Amédée du CLOU

RUTH SELASSIE (la fille du Négus) : « *Mon royaume pour votre cheval !* »

ELLE est arrivée à Paris, venant de Londres, il y a un mois environ, et elle habite, du côté de la rue du Bac, chez M. Hallot, directeur du chemin de fer français de Djibouti à Addis-Abeba. Ruth est la petite-fille du Négus. Elle est venue en France pour se perfectionner en français, suivre les cours de l'académie Jullion et monter à cheval.

En quittant l'Angleterre elle a déclaré à des amis :

« Je veux devenir peintre... J'ai beaucoup d'idées là-dedans... (en se frappant le front). Je choisirai comme professeur André Lhote. »

Elle ne connaissait pas, d'une façon particulière, André Lhote, mais "Lhote", en "gheze" (langue éthiopienne), veut dire "génie".

Dans son régime culinaire, il y a une constante : des tartines de piment.

« Quand j'ai ça dans la bouche, il me semble (dit-elle) que le soleil de mon pays se lève en moi... »

André Lhote, à ce propos, a dit l'autre soir :

« Le piment illumine son... palais et donne de la couleur à son plaidoyer. » Il paraît qu'elle témoigne d'un talent dont on peut tout attendre.

Elle n'a que dix-neuf ans. Mais à onze heures, chaque nuit, elle va à la "Rose rouge" dont la propriétaire est un de ses compatriotes. Elle refuse de danser le be-bop, ne pratique que la samba. Elle y a réuni avant-hier quelques amis pour leur lire un poème qu'elle aime passionnément du jeune premier Daniel Gelin :

« Je suis tombé dans les étoiles,
» Parce que j'ai bu le ciel... »

Enfin, "Pip" (c'est le surnom qu'on lui a donné), se lève tous les matins à sept heures, depuis une semaine, et va prendre une leçon d'équitation au bois de Boulogne. Le premier jour, à cette heure-là, pas un cheval n'était disponible. Elle s'est, monté en amazone par une jeune anglaise, un magnifique pur-sang lustré de flammes bengales... Elle s'approcha et, très gentiment, se fit connaître, puis :

« My kingdom fort your horse ! » (Mon royaume pour votre cheval !)

L'écuyère sauta et céda sa bête, poliment. Mais elle confia à sa mère :

« Ruth Sélassié se croit encore au temps de Shakespeare ! »

● Tout Paris respire !

L'autre soir, au restaurant de la Méditerranée, une pancarte était accrochée à l'entrée, précisant : « Diego a été perdu. Bonne récompense à qui le rapportera à sa propriétaire. » La reine de Yougoslavie, qui dînait à une table voisine de la porte, s'écria : « Diego ! Mais c'est le cheval du roi ! » Wakhevitch, le décorateur de Jeanne la Folle, intervint : « En ce qui me concerne, c'est un tableau que j'ai signé ! »

Diego ? En l'occurrence, c'est le petit chien Ténériffe, à poils blancs, de Marie-Laure de Noailles. On l'a retrouvé, dimanche, au commissariat du cinquième arrondissement. Tout Paris a été inquiet pendant quarante-huit heures !

● Bébé...

Lundi prochain, 13 février, à 11 heures, une messe aura lieu, en la chapelle des Dominicains, rue du Faubourg-Saint-Honoré, « pour l'anniversaire de la mort de Christian Bérard ». Le R. P. Couturier, qui officiera, a dit à un ami de Bébé :

« Et Jacinthe (le chien de Bébé Bérard) sera là, au premier rang. »

● Coutumes !

Le professeur Raders (qui a une chaire de littérature française à l'Université de Sao-Paulo, au Brésil) est de passage à Paris. Il nous a mis au courant de deux coutumes (bizarres) en honneur chez les Indiens du Haut-Porus :

« Les hommes ont, si j'ose dire, leur « morale » dans la bouche ! Ils se cachent pour manger et font... le reste devant tout le monde ! Quant aux femmes, elles n'ont pour tout vêtement qu'une jupe en rafia, qu'elles maintiennent relevée jusqu'en dessus de leur chevelure, de façon à dissimuler (signe d'extrême décadence !) la poitrine et la tête... »

● Une poule électorale

Dernièrement, dans le Yorkshire, une femme candidate (en tournée de conférences) faisait un speech interminable devant un auditoire de 1.500 personnes.

Soudain, une voix fusa :

« Assez caqueté ! Maintenant, pondez ! »

LA RADIO

Vous pourrez écouter jeudi...

PROGRAMME NATIONAL

MUSIQUE. — 19 h. 4 : Concert ; 20 h. : Musique légère.

VARIETES. — 18 h. : Emission éducative ; 18 h. 30 : Ici New-York ; 20 h. 30 : Concert du théâtre des Champs-Elysées vers 21 h. 30 : Voi de nuit, de Saint-Exupéry ; 21 h. 45 : L'Art et la Vie ; 23 h. 10 : Solistes.

PROGRAMME PARISIEN

MUSIQUE. — 22 h. : Jean Yatove et son orchestre.

VARIETES. — 19 h. 15 : Ainsi va le monde ; 19 h. 30 : Au clair de la lune ; 20 h. 30 : Qui êtes-vous ? Pierre Larquey ; 22 h. 30 : A vous de juger.

PROGRAMME PARIS-INTER

MUSIQUE. — 19 h. 30 : Orchestre de Nice ; 22 h. 25 : Jeunesse du jazz.

VARIETES. — 20 h. 30 : Au départ du « Mireille F.B. 537 » ; 21 h. : La chanson continue ; 21 h. 45 : Grands Boulevards ; 23 h. 45 : Chansons et fantaisies américaines.

...et vendredi

PROGRAMME NATIONAL. — 7 h. 45 : Jardins à la française ; 8 h. 15 : Heure de culture française : civilisation occidentale ; 9 h. 30 : Musique italienne ; 12 h. : Union française ; 12 h. 30 : Orchestre de Strasbourg ; 13 h. 15 : Les romances sans paroles de Mendelssohn ; 13 h. 50 : La voix d'Israël.

PROGRAMME PARISIEN. — 12 h. : Bonheur du jour ; 13 h. : Premier service : Henri Martinet et son orchestre ; 13 h. 20 : Boris Sarbek et son orchestre.

PROGRAMME PARIS-INTER. — 8 h. 30 : Au fil de l'aiguille ; 9 h. : Une année de chanson ; 9 h. 45 : Travaillez en musique ; 10 h. 18 : Les grands musiciens ; 11 h. 30 : Orchestre de Strasbourg ; 13 h. : Télé-Paris ; 13 h. 20 : Orchestre de Marseille ; 14 h. : Intermède en chansons ; 16 h. : Une excursion fantastique, évocation radiophonique d'Asbelhe.

BIENTOT DANS
Paris-presse
l'intransigeant
LE DOCUMENT

qui répondra aux innombrables questions que vous vous posez encore sur la conduite de la guerre et qui vous fournira la clef d'un certain nombre d'énigmes

Historique Anecdotique...

DES FAITS et surtout DES HOMMES

Deux hommes, en particulier, qui, par un effort prodigieux de volonté contribuèrent à modifier le cours normal des événements en galvanisant une nation qui n'aspirait qu'à maintenir sa neutralité.

CES DEUX HOMMES
DEUX MALADES
DONT LES JOURS
ÉTAIENT COMPTÉS
TOUT LES OPPOSAIT
ET CEPENDANT, A
L'HEURE DE L'ACTION
ILS SE COMPLÉTERENT

Leur passionnant combat vous en lirez le récit prochainement dans PARIS-PRESSE

LE SAINT DU JOUR

Sainte Apolline

SAINTE APOLLINE EUT TRES MAL AUX DENTS

Comme cette jeune fille, qui était une amie connue du clergé et des chapelles, ne voulait pas, avec la foule surexcitée, cracher sur les premières victimes chrétiennes de l'émeute, les païens les plus hardis d'Alexandrie l'attirèrent au milieu de la place publique. Ils la tirent monter sur des trétéaux, et la taquinèrent. Comme elle restait toujours droite et blanche, ils la menacèrent du pire. « Par le sang sacré du Christ, à nous deux », dit-elle. Alors, une à une, avec science, avec méchanceté et finalement avec horreur, ils lui arrachèrent toutes les dents. Pour se débarrasser de cette chrétienne incorruptible, ils allumèrent un feu. Sans les attendre, avec le sourire, elle se précipita dedans, le 9 février 249, pour la vie éternelle.

L'ENFANT DE CŒUR.

Madame

Une pensée de...

De ma propre expérience j'ai dégagé cette vérité essentielle que les heures où nous sentons le mieux le prix de la vie sont celles que nous vivons « dangereusement ».

...Maryse BASTIÉ

CONSEILS :

● pour dépenser moins

VOUS AVEZ INTERET A ACHETER AUJOURD'HUI. — Viande de porc ou de bœuf. Oie. Agneau de lait. Cabillaud, merlan, hareng, chicorée, choux verts, chou-fleur, épinards, salsifis. Marrons, pommes, oranges.

MAIS EVITEZ PARCE QU'ILS SONT EN HAUSSE. — Poule, poulet. Bar, barbue, colin, colinots, daurade, lotte, rouget, soles, turbot. Artichauts, choux de bruxelles, endives, poireaux, pommes de terre nouvelles, tomates. Mandarines, clémentines.

ON A PAYE EN GROS AUX HALLES. — Demi-bœuf, 70 à 150 francs le kilo. Veau entier, 180 francs à 330 francs. Mouton entier, 170 francs à 400 francs. Demi-porc, 140 francs à 170 francs. Œufs français, 14 francs à 16 fr. 80 pièce ; marocains, 10 fr. à 13 fr. 50 pièce ; algériens, 10 fr. 75 à 13 francs pièce. Camembert de Normandie, 85 à 100 francs pièce ; du Centre, 75 francs à 80 francs pièce ; Coulommiers, 95 francs pièce ; Pont-l'Evêque, 125 francs pièce ; Bleu d'Auvergne, 335 francs le kilo ; Saint-Paulin, 180 francs à 270 francs pièce ; Cantal, 310 francs le kilo.

● pour décider vite

VOICI QUELQUES SUGGESTIONS D'APRES LES POSSIBILITES DU JOUR. — 1. Macédoine de légumes en salade. 2. Rillettes. 3. Moules poulette. 4. Epaule de mouton roulée. 5. Ragoût de porc. 6. Paupiettes de veau aux petits pois. 7. Salade d'endives. 8. Epinards en branche aux croûtons. 9. Riz au lait.

● pour cuisiner mieux

MOULES SAUCE POULETTE. (Une recette de Mme Pernelle). — Faites ouvrir les moules — préalablement bien vérifiées et nettoyées — à feu vif.

D'autre part, préparez un roux blanc avec une forte cuillerée de farine et cinquante grammes de beurre. Surtout, ne laissez pas roussir. Mouillez avec l'eau de cuisson des moules que vous avez passée sur un fin tamis. Tournez continuellement jusqu'à ébullition, poivrez (l'eau des moules sale suffisamment) et laissez sur le coin du fourneau.

Rangez les moules sur un plat creux en ne laissant que la coquille à laquelle la chair adhère. Tenez au chaud au-dessus d'une casserole d'eau bouillante le temps de lier la sauce avec une noix de beurre frais et deux jaunes d'œufs. Ajoutez encore le jus d'un demi-citron. Versez la sauce sur les moules, parsemez d'une cuillerée de persil finement haché et servez chaud avec des assiettes chaudes.

La MATELOTE
« La Reine des Coquillages »
RESTAURANT-PAQUEBOT
DINERS ET SOUPERS EN MUSIQUE
40, rue du Colisée - ELY. 31-85

HOROSCOPE

par M.-L. SONDAZ

Jeudi matin. — Du 9 au 18 février inclus, les noms du bonheur sont : Violette, Benoît, Hyacinthe, Odile et Sapho. La fleur est la violette. Le chiffre est le 8. Le caractère est très enclin au rêve, au paradoxe, aux ruineuses fantaisies. Il faut donc surveiller avec beaucoup de soin l'éducation des enfants et leur permettre de développer leurs qualités d'invention, d'ingéniosité et, parfois, même, leurs talents artistiques. Porter du mauve et cultiver les tendances réalistes. Exiger de l'ordre et de la précision.

Jeudi après-midi. — De multiples occupations seront accessibles aux femmes qui sauront utiliser cette diversité de tendances au mieux de leurs intérêts et pour le plus grand bénéfice de leur entourage. Tous les petits travaux se feront aisément, cependant que les entreprises de grande envergure subiront des retards et se heurteront à des obstacles imprévus. Lion (23 juill.-22 août), Vierge (23 août-23 sept.), Balance (23 sept.-23 oct.) doivent conserver leur attitude bienveillante, sereine et calme. Porter une pierre verte.

LA VENTE DE CHARITE DE L'ŒUVRE SOCIALE DU « CHANTIER » EST OUVERTE

La vente annuelle de charité du « Chantier » a commencé hier après-midi, à la Maison des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, et se prolonge cet après-midi.

Il y a là des centaines de comptoirs où l'on trouve surtout des objets utiles. Il y a aussi un salon de thé où les dames peuvent se retrouver, bavarder, en collaborant à une œuvre charitable.

Dirigé par l'abbé Jean Labbé et fondé en 1905, le « Chantier » est une œuvre d'éducation populaire. Elle a pour but d'occuper les loisirs des jeunes. Elle possède une bibliothèque et aussi de nombreuses formations sportives dont dix-huit équipes de football. Elle a ses cours du soir installés dans des bâtiments du 12e arrondissement qui ont besoin de sérieuses réparations.

Dans le quartier de Bercy, le « Chantier » est très populaire. On l'aime parce qu'il réunit des gens de toutes tendances, de tous partis politiques.

Mgr Feltin, archevêque de Paris, n'a pas caché qu'il aimerait voir une œuvre aussi dynamique pour les jeunes posséder des ramifications dans tous les quartiers de la capitale.

AU RENDEZ-VOUS des Amoureux de St Martin

Non : la rue de Tilsitt et la rue de Presbourg ne sont pas circulaires : ce sont des fragments de circonférences sans plus. Seule, la rue de Viarmes, près des Halles, qui entoure d'une couronne parfaite la Bourse de Commerce, correspond aux conditions d'un rendez-vous que nous vous avions donné hier.

Arrivant en tapinois par les Halles désertes, nous avons donc abordé la couronne au croisement de la tangente est. C'est là que M. Gabriel Roggi, 1, rue de la Charbonnière, nous a reconnus, arrêtés, séparés et délestés de notre caribou quotidien.

Aujourd'hui, l'imperméable gratuit sera pour la personne qui parviendra de la façon la plus astucieuse à épeler caribou.

Fini le traditionnel : c comme Charles, a comme André, r comme Raoul, etc. Nous demandons quelque chose de moins conventionnel et de plus drôle.

Voici donc la règle du jeu de ce jour : appelez Richelieu 81-55, entre 14 et 17 heures, demandez M. Stop, épelez caribou.

Cependant, comme il ne s'agit pas d'une question de vitesse mais seulement de réflexion, vous pouvez tout aussi bien écrire votre épellation sur une petite carte postale. Merci.

La réponse doit, cependant, arriver avant samedi 11 février, à midi.

COMMUNIQUE

Le président du Centre national des Invalides civils, 9, rue des Plâtriers, à Paris, M. Yvon Civier, n'a rien de commun avec la Confédération générale des Invalides civils, inculpé dans une récente affaire d'escroquerie. Précisons que le Centre national a une école de rééducation à Limoges et des ateliers artisanaux dans les principales villes de France. Ajoutons qu'il groupe environ 150.000 adhérents qui n'ont jamais eu qu'à se louer du dévouement de leur président.

« LES GARÇONS DE LA RUE » dans un de leurs sketches, que le BIG-BEN présente dans son nouveau dîner-spectacle de 21 h. à 23 h.

MEDRANO Soirée 21 h. Lun., jeu., sam. mat. 15 h. Dimanche 14 h. 30 - 17 h. 30 - 21 h.
UNANIMITE DE LA CRITIQUE : ...C'EST UN SPECTACLE FORMIDABLE !
Vision des Mille et une Nuits
Les ELEPHANTS et les DANSEUSES HINDOUS
15 NOUVEAUTES INTERNATIONALES
LES SINGES, LES LEVRIERS, LES JOCKEYS
et les FRATELLINI

les courses

VINCENNES, le 9 février, à 13 h. 30

PRIX DE COLMAR

Première Epreuve

Attelé - Mâles - 250.000 fr. - 1.700 m.

101 DAGOBERT V (M. de Wulf) 1.700
102 D'OSSOK II (M. de Wulf) ... 1.700
103 DES DES BORNES (Cl. Ber.) 1.700
104 DIXI (R. Fortin) 1.700
106 DANCING II (Ed. Picard) ... 1.700
107 DERVICHE L.B. (V. Devr.)... 1.700
108 DEIR EL BAHARI (R.-C. M.) 1.700
109 DOMINO V (M. Gougeon) ... 1.700
110 DEDE PANACHE (M. Picat) 1.700
111 DESIRE D (Ph. Hanse) 1.700
112 DARDO (H. Masson) 1.700
113 DIAMANT M (H. Masson) ... 1.700
114 DORIS II (A. Hazard) 1.700
115 DELOMENY (M. Guigot) ... 1.700
116 DEDE V (H. Hellard) 1.700

Je désigne : **DEIR EL BAHARI** et **Dardo**. Outsider : Diamant M.

PRIX DE COLMAR

Deuxième Epreuve

Attelé - Mâles - 250.000 fr. - 1.700 m.

161 DUB. FROGER (G. Cavey) ... 1.700
162 DAUPHIN II (M. Vercruysse) 1.700
163 DIABLE NOIR II (O. Vrom.) 1.700
164 DANILO VI (G. Bottoni) ... 1.700
165 DIOMEDE IV (R.-C. Simonard) 1.700
166 DERN. FARCEUR (J. Morv.) 1.700
167 DON FLAMINIO (A. Lec.)... 1.700
168 DOUKY (G. Sourroubille) ... 1.700
169 DAHNA (R.-C. Maillard) 1.700
170 DUC D'ANJOU II (F. Bouch.) 1.700
171 DAUNOU H (Ch. Hachin) ... 1.700
172 DIDIER WILKES (H.-R. Dur.) 1.700
173 DROP GOAL (M. Guigot) ... 1.700
174 DANILO IV (R. Delgove) 1.700
175 DON CASSIUS (A. Neveux)... 1.700
176 DUC DES COMM. (P. Cavey) 1.700

Je désigne : **DANILO IV** et **Dernier Farceur**. Outsider : Drop Goal.

PRIX DE SARLAT

Monté - 200.000 fr. - 2.350 m.

201 CIGALE II (Ed. Baclet) 2.350
204 COM. JOYEUSE (P. Leb.) ... 2.350
205 COUCOU REGENT (J. Les.) 2.350
206 CERTITUDE (L. Gras) 2.350
209 CARMEN V (A. Marie) 2.350
210 CALIGULA II (R. Bégou) 2.375
211 CLAYTON (J. Monclin) 2.375
212 CL. THE GREAT (C. S.) 2.375
213 COURTISANE D (G. Roussel) 2.375
218 CANADIEN II (X.) 2.375

Je désigne : **CLYDE THE GREAT** et **Caligula II**. Out. : Courtisane D.

PRIX OVIDE MOULINET

Attelé - 750.000 fr. - 2.350 m.

301 BELLATRIX (E. Neveux) ... 2.350
302 BYRHKAMA (R. Daspet) ... 2.350
304 BERANGER (Ch. Mills) 2.375
305 BANCO III (G. Bottoni) 2.375
306 BUCK (J. Bertho) 2.375
307 BLEINHEIM (Ch. Mills) 2.375

Je désigne : **BERANGER** et **Banco III**. Outsider : Buck.

PRIX DE DOUVRES

Monté - 200.000 fr. - 2.650 m.

401 AH CHERIE D (G. Daulier) ... 2.675
402 TABLEAU NOIR (G. Roussel) 2.675
403 UGENIE II (E. Bertogliati) ... 2.675
404 ALTESSE V (L. Gras) 2.675
405 AGAMIE (Y. Guitton) 2.700
406 ANCOLIE B (A. Chéron) ... 2.700
407 TERIC D (G. Daulier) 2.700

Je désigne : **ANCOLIE B** et **Agamie**. Outsider : Téric D.

PRIX DE BERNE

Contin. - Attelé - 700.000 fr. - 2.250 m.

502 BYRHKAMA (R. Daspet) ... 2.250
504 BRIMOS (Ch. Mills) 2.250
505 VALSE EN KAD. (A. Chois.) 2.250
508 URIE G (P. Bourdage) 2.275
509 QUI QUI IV (A. Forcinal) ... 2.275
510 VERO VOLO (G. Bottoni) ... 2.275
512 ABZAC (R.-C. Simonard) ... 2.275
513 UILSPIEGEL (M. Verer.) ... 2.275
515 SAMMY (J. Chyriacos) 2.300
516 BANCO III (G. Bottoni) 2.300
517 ACROBATE II (A. Mauger) ... 2.300

Je désigne : **ABZAC** et **Banco III**. Outsider : Acrobate II.

PRIX DES ROUGES-TERRES

Attelé - Mâles - 200.000 fr. - 2.600 m.

602 CHANTECLER L II (F. C.) 2.600
603 CRIQUEBŒUF (M. de Wulf) 2.600
604 COQUET (M. Gougeon) 2.600
606 CIDRE DOUX (A. Choisselet) 2.600
607 COMME IL VEUT (M. Riaud) 2.600
608 CAID G (P. Laisis) 2.600
609 CAID V (V. Braud) 2.600
610 CHAMPALU (D. Collet) 2.600
611 CHARLOT (L. Danneville) ... 2.600
613 CARENTAN (H.-R. Durand)... 2.600
614 CAVIAR (R. Gayet) 2.600
616 CLINTON WILL (Ch. Mills) 2.600
617 COURCY II (Ph. Hanse) 2.600
618 CARPACCIO (Ch. Leclercq)... 2.600
619 CABESTAN (J. Monclin) 2.600
620 CENT SOUCIS (Al. Viel) 2.600
622 CASSOULET II (Al. Tamb.) 2.600
623 CANDOLE II (V. Cansi) 2.600
624 COMADEKE (R. Daspet) 2.600
625 CUNZYR (A. Sourroubille) ... 2.600
627 COLBERT (E. Visa) 2.625
628 COQ NOIR (L. Gras) 2.625
629 CULEX (F. Bouchard) 2.625

Je désigne : **COQ NOIR** et **Cidre Doux**. Outsider : Criquebœuf.

PRIX DE VERDUN

Attelé - 300.000 fr. - 2.800 m.

701 CAPUCINE IV (R. Delanoé) 2.800
704 COLOMBINE III (X., dout.) 2.800
705 COLL. DE LA CAV. (J. Gon.) 2.800
706 C'EST L'AS T (G. Bottoni) ... 2.800
707 CAPORAL (R. Bals) 2.825
708 CHRISTIANA (A. Choisselet) 2.825
709 CATZCA (R. d'Haëne) 2.825
710 CABALLERO III (F. Bernard) 2.825
711 CALONNE (A. Deheegher) ... 2.825
714 CIROCO B (Ch. Mills) 2.825
715 CEDRE II (M. de Wulf) 2.850

Je désigne : **CIROCO B** et **Caballero III**. Outsider : Cristiana.

SURVEILLONS

DANCING II, qui pourrait causer une surprise.
DUC DES COMMUNES, qui vaut mieux que sa dernière course.
CARMEN V, qui doit être à l'arrivée.
BLENHEIM, dont la rentrée sera suivie avec intérêt.
BRIMOS, dans l'engagement choisi pour lui.
COQUET, qui cherche sa course.
CIROCO B, s'il veut se montrer sage.

Le cheval du jour : BERANGER

Le coup de deux placé : ANCOLIE et CHRISTIANA

Les grosses cotes : CRIQUEBŒUF et CAPORAL

LA FORME : L'entraîneur : CHOISSELET. Le jockey : R.-C. SIMONARD

RÉSULTATS DE VINCENNES

PRIX DE BIARRITZ

(Epreuve A)

1. Disette (111) R. Simonard) ..G. 19
à M. A. Daubin .....P. 13
2. Duch. de la C. (110) (R. Dasp.)P. 22
3. Diana V (116) (E. Bertogliati) P. 99
Réduction km. : 1'33"6/10.
N. pl. : 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 113, 115.

PRIX DE BIARRITZ

(Epreuve B)

1. Diagonale (173) (M.Lammerant)G. 45
à M. Lammerant .....P. 17
2. Drouaise (162) (M. Perlbarg) ..P. 16
3. Daphné VI (167) (J. Neveux) P. 15
Réduction km. : 1'36".
N. pl. : 161, 164, 165, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 176.

PRIX DU NEUBOURG

1. Colbert (203 (E. Visa) .....G. 137
à M. P. Vey .....P. 21
2. Corriedo (210) (Al. Libeer) ....P. 14
3. Crac T (208) (R. Fortin) .....P. 12
Réduction km. : 1'33"5/10.
N. pl. : 202, 204, 206, 207, 212.

PRIX DE CONCHES

1. Borac (R.-C. Maillard) (305) ..G. 18
à H. Céran-Maillard .....P. 11
2. Alec Williams (G. Bott.) (304)P. 11
3. Brio (P. Perichon) (308) .....P. 13
R. kil. : 1'28" 1/10.
N. pl. : 301, 303, 305, 310, 311, 312

PRIX DE SAINT-POL

1. Beau Prince C (M. G.) (401)G. 55
à Mme M. Goujon .....P. 22
2. Brin d'Amour IV (A. M.) (404)P. 25
3. Belle du Péron C (M. P.) (407).
R. kil. : 1'30" 6/10.
N. pl. : 402, 405, 410.

PRIX DE PONT-A

Le drame du verger de Tantimont évoqué pour la 2e fois devant la justice militaire

Le canonnier Buret : "Je ne savais pas que j'avais tué le colonel Charly"

Quant au commandant Hermann, il considérait la guerre comme terminée

(Compte rendu d'audience de MAITREPIERRE)

Il y a neuf mois, on avait vu, dans la spacieuse et claire salle du tribunal militaire de Metz, un Buret maigre, taciturne, effondré. Aujourd'hui, on revoit un garçon vif, avec un visage arrondi, rajeuni et presque disert... Est-ce l'intimité miteuse de la salle du Cherche-Midi qui le met ainsi en confiance ?

M. le conseiller Chauveau, qui préside l'audience, débiaye, rapidement, l'interrogatoire.

— Les faits sont simples, dit-il ; c'est leur interprétation qui l'est infiniment moins.

En effet, les aveux de Buret sont, à la fois, dépourvus d'ambiguïté, et, cependant, contradictoires.

— J'étais à l'abri d'un camion, et quelqu'un, de l'intérieur, m'a passé un mousqueton : « Tire sur le colonel, sans ça, on va tous crever... » Alors, j'ai tiré...

— Sur le colonel ?

— Je ne sais pas... Au hasard... Je n'ai pas vu le colonel...

— Enfin, proteste le président, vous n'avez tout de même pas tiré sur du vent ! Et, malheureusement, vous avez atteint votre but !...

— Vous êtes, cependant, représenté comme un homme calme, équilibré, de bonne moralité. Comment expliquez-vous votre geste ?

L'ambiance de la défaite

L'accusé parle de la démoralisation de ces heures de défaite, où, depuis des jours et des jours, on reculait, sans avoir l'autorisation de tirer un seul coup de fusil.

— Et on avait faim ! achève-t-il, en bon terrien, pour qui les réalités ne perdent jamais leurs droits.

Le premier témoin entendu est le commandant Hermann, chef du 23e d'artillerie, qui venait d'être, quelques jours plus tôt, mis sous les ordres du colonel Charly.

Par son esprit défaitiste, il semble certain que le commandant Hermann n'est pas étranger à la démoralisation de ces hommes, ni, peut-être, au geste homicide de Buret. D'ailleurs, au début de l'affaire, c'est lui que la voix publique désigna, un moment, comme étant le meurtrier.

Assez grand, solide, le commandant Hermann, ingénieur, est un important industriel de l'Est.

Le commandant Hermann dépose

Avant sa venue, il avait provoqué un incident : il n'avait pas répondu à l'appel des témoins, et l'avocat de Buret, Me Pierre Véron, n'était pas loin de tirer des conclusions fâcheuses de cette absence !

Mais le commandant Hermann s'était seulement fourvoyé : il était allé au tribunal militaire de Reuilly.

Il est visiblement gêné d'avoir à déposer avec Me Véron dans le dos.

A son tour, il raconte, succinctement, l'établissement dans le verger de Tantimont et les reproches que le colonel Charly lui adressa.

Il reconnaît que, les jours précédents, c'est sur son ordre qu'avaient été enterrées les munitions :

— Je reconnais que je commis une faute en agissant sans en avoir référé au colonel, dit-il, mais je pensais me trouver en avant de l'artillerie...

Le commandant Hermann est trop intelligent pour dire des choses inexactes. On sent, cependant, qu'il s'efforce, constamment, à réduire ce drame du verger de Tantimont aux proportions d'un tragique malentendu.

Et quand Me Véron lui demande si, après la mort du colonel, il n'a fait procéder à aucune enquête, il s'exclame :

— C'est le procès de Charles Hermann qui commence !...

— Il semble, intervient le président, que tout le monde ait obéi à un ordre de silence après ce drame...

Le commandant Hermann proteste. Il s'écrie :

— Personnellement, j'étais complètement démoralisé. Vous devez vous rendre compte, monsieur le Président, que l'état d'esprit d'un officier de réserve, père de famille, qui venait de devoir abandonner sa ville n'est pas le même que celui d'un officier d'active...

Le défaitisme du commandant

Malgré sa courtoisie, le président ne cache pas sa désapprobation.

— C'est la première fois que j'entends dire cela ! s'exclama-t-il. C'est inimaginable !

— Si le commandant était dans cet état d'esprit, ce n'est pas étonnant que le moral des hommes ait été aussi mauvais ! D'ailleurs, votre attitude était regrettable : on vous voyait, à l'écart de vos hommes, tête basse, l'air effondré...

— Vous avez dit, intervint Me Véron : « Pour moi, la guerre est finie... »

Et le défenseur de rappeler également que le commandant Hermann fait prisonnier le 20 juin 1940, était libéré dès le 15 août et que, contrairement à ses concitoyens, il obtint, assez facilement, pendant l'occupation, l'autorisation de venir à Paris...

— Et vous n'avez jamais eu l'idée, s'enquiert le président, d'avertir les autorités françaises des circonstances de la mort du colonel Charly ?

— Je ne savais même pas qu'il y avait encore, à Paris, des autorités françaises... répond, ingénument le témoin.

— Mais vous pouviez écrire...

— En 1940 ?

— Non. Mais en 1943...

Le président s'adresse à Buret :

— Et vous ? Vous n'avez jamais eu l'envie de décharger votre conscience ? Vous avez pu rester pendant dix ans, avec ce crime, sans en parler à personne ?

La réponse de Buret est étonnante :

— Je ne savais pas qui j'avais atteint...

Le maréchal des logis Penzer

L'impression la plus certaine qui se dégage d'après tous les témoignages, c'est une gêne extrême. Les uns sont gênés parce qu'ils ont conscience de n'avoir pas fait ce qu'ils devaient faire, comme ce lieutenant-médecin qui se contenta de regarder le cadavre du malheureux colonel Charly sans tenter aucun examen. Les autres parce qu'ils savent probablement beaucoup plus qu'ils ne le disent, comme le maréchal des logis Penzer qui bénéficia d'un non-lieu après avoir été d'abord inculpé.

Seul, le lieutenant Deullen, qui de sa voiture arrêtée au bord de la route entendit le coup de feu et vit d'où il avait été tiré, tenta quelque chose. Non seulement il alerta les officiers de la prairie de Tantimont, mais encore de son camp de captivité, dès le 13 octobre 1940, il envoya un rapport aux autorités françaises.

Le président Chauveau, avec une patience inlassable, cherche la vérité. Mais elle paraît insaisissable.

— J'ai toujours eu l'idée que c'était Penzer qui m'avait tendu le mousqueton, affirmait ce matin Buret.

Et cet après-midi, Penzer, le chef de la pièce déclare :

— Suivant l'ordre du colonel Charly j'ai eu à désigner deux hommes de corvée pour aller rechercher les munitions enterrées la veille. J'ai désigné Buret et Arnoux. Buret était furieux. Il a dit : « Si j'y vais, je le descend (le colonel) ».

» Je lui ai répondu : « Fais pas de bêtises. » Mais je croyais que c'était une parole en l'air. Je ne me suis plus occupé de Buret, et lorsque j'ai entendu le coup de feu, j'étais abasourdi. »

Personne n'a rien vu...

Penzer, qui est russe d'origine, est naturalisé depuis 20 ans.

— J'ai l'impression, lui dit le président, que vous ne dites pas tout ce que vous savez.

— Mais si, je vous assure.

— Les hommes étaient-ils découragés ? Avaient-ils un mauvais moral ?

Les témoins hésitent. « On était fatigués, mais on aurait obéi tout de même ».

Le capitaine Costerousse résume son impression en un aphorisme original :

— L'artilleur, quand il n'agit pas, il se démoralise.

— Vous comprenez, dit un camarade de Buret, juste après le coup de feu, il y a eu une distribution de vivres. Alors...

— Moi, dit un autre, le mangeais justement sous un arbre. Je me suis retourné en entendant le coup de feu, mais avant je n'avais rien vu.

Tous en sont là. Ils n'ont pas vu Buret épauler. Ils ne se sont retournés qu'en l'entendant tirer. Trop tard !

Le président se fâche :

— J'ai l'impression que dans cette affaire, beaucoup de gens connaissent la vérité, mais qu'ils ne veulent pas la dire.

Mais que faire devant cette amnésie générale ?

Le réquisitoire

Dans son réquisitoire, le commissaire du gouvernement, le commandant Gonnot, s'attache à démontrer que Buret a tiré sur son colonel dans un moment de colère en apprenant que la retraite menée depuis quelques jours allait cesser et qu'on allait attaquer l'ennemi. Cependant, il estime que Buret n'a pas prémédité son acte. C'est donc d'un meurtre qu'il est accusé et non d'un assassinat. Et le commandant Gonnot admet en outre en faveur de l'accusé les circonstances atténuantes.

Néanmoins, il réclame contre lui une forte peine de travaux forcés.

BURET

La Cour d'assises juge quatre faux témoins

qui envoyèrent un innocent au bagne

La cour d'assises de la Seine juge cet après-midi, un procès pour faux témoignage en matière criminelle.

Marius Klein, débitant de boissons, son amie Gaetane Ferte, Henriette Chauveau et Alice Fourgous, ces deux dernières employées de Klein, sont les quatre accusés.

Dans la soirée du 22 septembre 1946, dans le bar tenu par Klein, deux repris de justice nantais, Clément Le Perdrel et Jean Cosnanec, se disputaient violemment. Au cours de cette altercation Cosnanec se rendit dans les lavabos du bar, suivi de Le Perdrel. Peu après, trois coups de feu éclataient et Klein, accourut sur place, trouva Cosnanec tué à coups de revolver. Le Perdrel avait pris la fuite.

Il fut arrêté quelques mois plus tard. Accusé d'être l'auteur du meurtre de Cosnanec, il nia avec véhémence et prétendit qu'un troisième homme, entré par le couloir qui longe la salle du bar, avait abattu Cosnanec dans les lavabos.

Au cours de l'instruction, Le Perdrel avait accusé un certain Lepage qui, peu après cette affaire, avait quitté la France. Mais il semblait tellement certain qu'il ne pouvait pas y avoir d'autre coupable, que Le Perdrel fut condamné le 21 janvier 1948 par la cour d'assises de la Seine à vingt ans de travaux forcés.

Alors qu'il commençait à purger sa peine, Le Perdrel continua à protester à tel point qu'une nouvelle enquête fut prescrite et c'est alors que l'on découvrit que, contrairement aux allégations de Klein et des autres personnes se trouvant dans le bar, la porte située entre le café et le couloir de l'hôtel n'était pas fermée au moment du meurtre.

Longuement interrogée, Klein et les trois femmes avouèrent avoir menti. Lepage est le véritable meurtrier.

« Nous n'avions pas saisi l'importance »

Cet après-midi, les quatre accusés ont prétendu avec le même ensemble qu'ils avaient mis à mentir, au procès Le Perdrel, qu'ils n'ont pas saisi l'importance de leurs témoignages.

M. Raphael, avocat général, qui requiert contre eux, après avoir occupé le siège du ministère public dans le procès intenté à Le Perdrel, prétend qu'il n'aurait jamais demandé une peine si sévère sans le témoignage formel des présents accusés.

— Pas du tout, réplique Me Raymond Hubert, c'est par votre grand talent que vous avez obtenu la condamnation de Le Perdrel et non en raison des témoignages de nos clients. On ne condamne pas un homme à vingt ans de travaux forcés sur une porte ouverte ou fermée.

Après la venue à la barre de Le Perdrel, qui déclara qu'il ne pensait pas que les accusés aient agi pour lui nuire, l'audience s'est poursuivie par le défilé des témoins.

DEMISSION COLLECTIVE DES MAIRES D'UN CANTON

CHOLET, 8 février. — A la suite de la démission de M. Mulliez, maire du Longeron, démission consécutive au maintien de l'école publique de la commune fréquentée par un seul élève, tous les maires du canton de Montfaucon-sur-Moine, sauf un, ont adressé leur démission à la préfecture de Maine-et-Loire.

UN REMÈDE QUI SOULAGE LES RHUMES DE 2 FAÇONS

C'est un onguent agréable qui s'emploie en simple friction

MAMAN ! Vous pouvez à nouveau soulager les ennuis des rhumes d'enfants avec Vicks VapoRub qui est maintenant préparé en France et se trouve dans la plupart des pharmacies. Frictionnez cet agréable onguent médicinal sur la poitrine, la gorge et le dos quand vous couchez votre enfant.

1. Par son action réchauffante et révulsive sur la peau Vicks VapoRub aide à décongestionner les bronches.

2. En même temps, à la chaleur du corps, l'onguent libère lentement des vapeurs médicinales aromatiques que l'enfant aspire. Ces vapeurs aident à calmer l'irritation, à faciliter la respiration et à calmer la toux.

En soulageant les malaises du rhume de ces deux façons, ce remède agréable aide l'enfant à dormir d'un sommeil réparateur. Plus de trente millions de pots de Vicks VapoRub s'emploient annuellement dans 21 pays.

"Simplement frictionnez" VICKS VAPORUB

V.P. 21-125

PARIS express

Le temps qu'il fera :

DEMAIN

Instable, généralement très nuageux avec averses locales ; ciel se couvrant l'après-midi par l'ouest avec pluies.

Vent s'orientant à sud-ouest assez fort.

Températures diurnes sans changement.

■ Le « Bulletin municipal » publie un arrêté de la préfecture de Police portant création d'une commission de contrôle des attractions présentées dans les établissements de spectacles du département de la Seine.

■ M. Maroselli, ministre de l'Air, a assisté ce matin, sur l'aérodrome de Bordeaux-Mérignac, à la réception en vol par Constantin Rozanoff du septième exemplaire des Dassault-315, bimoteurs de 600 CV, pour l'entraînement des pilotes et des navigateurs.

■ UNE NOUVELLE ARRESTATION, celle du mécanicien Louis Pasquier, a été opérée dans l'affaire des « Loups de France », escroquerie aux faux certificats de résistance.

IIIe ARRONDISSEMENT

UNE AUTO RENVERSE, boulevard du Temple, M. Maurice Sertelet, 33, rue des Cévennes. Decédé à Saint-Louis.

XIIe ARRONDISSEMENT

CIRCULANT DANS SA VOITURE DE MUTILE, M. Robert Jardel, vingt-huit ans, en traitement à l'hôpital Regin, est renversé par une automobile au carrefour de l'avenue Daumesnil et de la rue des Tourelles. Fracture de la cuisse gauche.

PROVINCE

L'OUVRIER RAOUL VAN DER MARLIERE, arrêté à Bapaume, meurt au violon de Bapaume. Il serait mort de coups reçus et d'une intoxication par le gaz. Autopsie ordonnée.

UNE HABITANTE DE CADAUAC (Gironde), Mme Grillon met au monde trois fillettes. Une des triplées ne pèse que 700 grammes.

RENVERSE A SALIES-DU-SALAT PAR LE MOTOCYCLISTE René Biart, étudiant en médecine à Toulouse, Pierre Cames, 61 ans, de Savarthes, meurt peu après.

RIVEUR AUX ETABLISSEMENTS DEWOITINE, Albert Boxe est accroché par un camion alors qu'il circulait à bicyclette, avenue de Grande-Bretagne, à Toulouse. Mort immédiate.

ECROULEMENT D'UN BAC D'ACIDE :

Quatre morts, dix-neuf blessés

MARTIGUES, 8 février. — Trois enfants, les petites Solange, Thérèse et Odette Giovanini, âgées de quatre, six et onze ans, qui avaient été brûlées par l'acide se déversant dans une rue de Port-de-Bouc, après l'écroulement d'un bac, sont décédées à l'hôpital de Martigues, ainsi que Mme Baretta, âgée de 68 ans.

Parmi les dix-neuf blessés, certains sont encore dans un état grave.

DEUX SOLDATS AVAIENT PROVOQUE UNE EXPLOSION DANS UN DANCING

Ils sont arrêtés

Venus du camp de Bardoussière, près de Fréjus, deux militaires, Vladimir Oustensky, 22 ans, et Michel Batozki, 21 ans, originaires de Paris, ont été arrêtés par les inspecteurs de la 8e brigade territoriale.

En partance pour l'Indochine, ces jeunes gens avaient été pris à partie par des civils, la semaine dernière, dans un café-bal de Draguignan. En revenant, avant-hier, danser dans l'établissement, ils se souvinrent de la discussion et voulurent apprécier le courage de leurs antagonistes. Dans le scupirail, ils placèrent un dispositif qui contenait, dans une « boîte à camembert », 150 grammes de mélinite blanche. Cet engin, utilisé dans les manœuvres, mais, à l'air libre, est pratiquement inoffensif.

Tous les carreaux furent brisés jusqu'au deuxième étage, le café-bal subit de graves dégradations et 60.000 francs de vin coulèrent dans la cave.

Exposition annuelle de DENTELLES
LE PLUS BEAU CHOIX LES MEILLEURS PRIX DE PARIS
A LA VILLE DU PUY
36, RUE TRONCHET (ANGLE RUE AUBERT)

LE TYPE DE LA MARGARINE "Gastronomique" C'est LE TIP POUR LA TARTINE POUR LA CUISINE

Le 7 février 1950, « Paris-presse-l'intransigeant » a été tiré à 356.900 ex.

Le gérant délégué directeur de la publication : Henri MASSOT

Ste NATIONALE DES ENTREPRISES DE PRESSE

IMPRIM. RICHELIEU, 100, r. Richelieu, Paris-2e

1 3 4 5 6 A B C D

Le tripartisme ressoudé sur les conventions collectives

"La grève ne rompt pas le contrat de travail"

décide l'Assemblée par 412 voix contre 144

L'Assemblée a repris cet après-midi la discussion des conventions collectives avec l'intention d'en terminer ce soir avec elle. Elle se propose en effet de prendre aussitôt après quelques jours de repos bien mérités.

On en vient à l'importante question de la procédure de règlement des conflits du travail.

L'Assemblée est appelée à se prononcer sur le texte suivant :

« La grève ne rompt pas le contrat de travail, sauf lourde faute imputée aux salariés ».

On sait que les sénateurs ont introduit dans le texte un article nouveau dont voici l'énoncé :

« Le gouvernement déposera, dans le délai de deux mois à dater de la promulgation de la loi, un projet de loi réglementant le droit de grève en conformité du préambule de la Constitution ».

Cette initiative a été repoussée par la commission en seconde lecture. Mais les radicaux ont décidé de porter le débat devant l'Assemblée par voie d'un amendement que défend M. Devinat.

Malgré l'indignation de commande de M. Patinaud (com.) et des socialistes, les députés décident de le discuter immédiatement par 333 voix contre 223.

On entend tour à tour M. d'Aragon (M.R.P.) qui se refuse à ce que la grève soit une cause de rupture de contrat puis M. Bétolaud (P.R.L.) qui insiste au contraire sur l'arme qu'elle constitue aux mains des extrémistes. Au nom du gouvernement, M. Pierre-Henri Teitgen donne un avis de juriste :

« Le contrat, dit-il, n'est que suspendu dans tous les cas du moins où il s'agit d'une grève professionnelle. »

Alors que M. Capitant, autre professeur de droit, demande avec une désarmante logique comment les juges pourront distinguer entre la grève professionnelle et la grève politique, s'ils ne peuvent se référer à un texte législatif réglementant le droit de grève. D'où la nécessité de voter la modification défendue par le Sénat.

En fin de compte, l'Assemblée adopte par 412 voix contre 144 le texte qu'elle avait adopté en première lecture qu'elle avait adopté en première lecamender.

On remarquera que dans ce vote massif l'ancienne majorité tripartite (M.R.P., socialistes et communistes) s'est trouvée regroupée.

ACCROCHAGE BIDAULT-RADICAUX

(Suite de l'article de Georges GARREAU.)

à refuser la loi électorale qu'ils réclament, décideront-ils le retrait de leurs ministres ?

Le Conseil des ministres tenu ce matin devait, en principe, répondre à ces questions. Or, si l'on en croit les déclarations du porte-parole gouvernemental, M. Teitgen, les ministres se seraient surtout occupés de la betterave, de la situation en Allemagne et de la reconnaissance du Vietnam, du Laos et du Cambodge par les U.S.A. et la Grande-Bretagne.

Il faut croire pourtant qu'au rebours de ces affirmations officielles la situation politique a été largement examinée à l'Elysée ce matin. On apprenait dans l'après-midi que M. René Mayer avait posé la question et qu'un échange de propos assez vifs s'était ensuivi, le garde des Sceaux ayant été sur le point de quitter la réunion du conseil avant la fin.

Et, comme pour corroborer l'incident, la nouvelle se répandait, à 17 h. 30, qu'un entretien non prévu réunissait à Matignon MM. Bidault, Queuille et Mayer...

Revers se pourvoit en Conseil d'Etat

Parce que son dossier ne lui a jamais été communiqué, ni en totalité, ni en partie, le général Revers a déposé en fin d'après-midi d'hier, au greffe du Conseil d'Etat, un pourvoi contre la mesure qui le frappe le 7 décembre dernier : la suppression de son poste de chef d'état-major général et sa mise à la disposition du président du Conseil.

Me Marcel Gilbert, avocat au Conseil d'Etat, après avoir examiné le recours du général Revers, a déclaré que le décret du 7 décembre devait, en effet, être annulé comme illégal.

Le général Billotte déclare :

(Suite de la première page.)

Or, justement, c'est à cette âme que les autres ne croient plus. Si l'Amérique, dans l'organisation militaire de l'Europe, ne lui accorde que des armes et des crédits sans commune mesure avec les tâches recherchées, n'est-ce pas, en premier lieu, parce qu'elle n'a pas suffisamment confiance en nous, c'est-à-dire, parce que la voix de la France ne se fait pas entendre avec suffisamment de force.

» C'est parce que dans ce silence elle estime qu'elle ne peut plus avoir confiance dans des chefs civils ou militaires qui ne seraient plus à la mesure intellectuelle d'événements qui embrassent un monde.

» Ne pas répondre à notre mission historique, c'est donner un argument majeur à ceux qui, de l'autre côté de l'Atlantique ont pu souhaiter de voir réarmer l'Allemagne ou de voir leur propre pays se replover sur soi-même dans un isolationisme politique et technique dépassé par les événements.

» Il faut qu'on se le dise : OU L'EUROPE SERA REORGANISEE SERIEUSEMENT POUR POUVOIR STOPPER TOUTE AVALANCHE SOVIETIQUE OU L'EUROPE, PUIS L'AMERIQUE, PERIRONT. »

« Non, la guerre n'est pas fatale »

» Quels que soient leur taille, leur éloignement, leurs océans, les Etats-Unis sont aussi — sinon plus — menacés que nous.

» Qui peut parler d'isolement lorsque bientôt on pourra compter en minutes le temps de traverser l'Atlantique ; lorsque dans un délai de quatre ans peut-être, il sera des hommes pour aller de la Terre à la Lune.

» Ne l'oublions pas. Staline a eu sa victoire, sa victoire éclatante. Mais ceux qui dans l'ombre et le silence du Kremlin s'apprêtent pour sa succession, eux aussi voudront la leur.

» NON, JE SUIS D'ACCORD, LA GUERRE N'EST PAS FATALE. Mais si on ne fait pas tout ce qu'il faut pour l'écarter, dans un temps prévisible, IL PEUT EN ETRE FAIT DE NOTRE INDEPENDANCE NATIONALE.

» Il ne s'agit nullement d'affoler ce pays. Il s'agit de lui parler avec franchise, comme à un pays majeur, raisonnable et qui a le passé qu'il a. POUR ECARTER CETTE GUERRE EN SUSPENS, IL FAUT NOUS ARMER LES BRAS : PEUT-ETRE DAVANTAGE NOUS ARMER LE CŒUR.

« Armer le cœur du pays »

» On ne peut réaliser le premier de ces armements, qui si l'on donne à l'appareil militaire de défense occidentale le soutien nécessaire d'une cohésion plus large des nations atlantiques aussi bien dans la politique que dans l'économique.

» En cela, la France peut imposer ses points de vue, indispensables pour la défense de la paix et que justifient sa situation géographique, ses possibilités et surtout son passé.

» Quant à armer le cœur de ce pays, on ne le pourra que si d'abord on l'unit.

» Depuis mon retour des Nations Unies, j'entends beaucoup parler d'union. J'applaudis beaucoup à de tels propos. Mais il ne s'agit pas ici de parler d'union : il faut la faire, la faire vite, la faire bien.

» J'ai eu le bonheur d'être placé aux carrefours internationaux où l'on peut voir venir les événements. LA MISE EN ŒUVRE DU PACTE ATLANTIQUE, DONT LA CONCEPTION INITIALE EST DEJA DEPASSEE PAR LES EVENEMENTS, EST DE SON COTE LARGEMENT INFERIEURE AUX PREMIERES PREVISIONS, ELLES-MEMES PERIMEES.

» Allons-nous continuer à tourner dans le vide ? à faire de l'inutile ? à faire du périmé ?

» J'ai la conviction profonde que rien ne pourra se faire si le peuple de France ne le veut pas.

» Pour qu'il veuille, il faut tout d'abord qu'il soit largement informé. »

...C'est donc à prouver à ce pays l'impérieuse nécessité de sa mission en lui parlant haut et clair, en l'éclairant sur les risques qu'il court, qu'un homme dont l'idéal d'existence était dans la discipline et le silence, consacre dès aujourd'hui sa carrière nouvelle.

LEO GERVILLE-REACHE.

(Exclusivité « Paris-presse »)

POUR VOS TRANSPORTS
Louez à l'heure et à la journée TRI, CAMION, CAMIONNETTE
Tél. 3 lettres sur le cadran S.V.P.

BOURSE DE PARIS DU 8 FÉVRIER 1950

VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour	VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour
3 % perpétuel	57 10	58 60	Le Nickel	1455	1421
Rente 5 % 1949	77 70	77 60	Penarroya	1545	1530
5 % 1920	112 90	112 60	Française des Pétroles	1350	1350
3 1/2 % Amortis. 1942	64 »	65 80	Gafsa	1072	1352
3 % Amortis. 1942	61 60	61 60	Air Liquide	1150	1160
3 % Amortis. 1945	56 30	58 90	Ugine	2035	2030
Crédit Nat. 3 1/2 1942	1424	1455	Kuhlmann	1545	1530
Crédit Nat. Juillet 1945	6130	6700	Péchiney	1175	1172
Banque de l'Indochine	9850	9850	Rhône-Poulenc	1300	1275
Crédit National	4075	4100	Saint-Gobain	2005	1975
B. N. C. I.	842	855	Chargeurs Réunis	2860	2850
Banque Union Parisienne	1270	1255	Brasserie Quilmes	27100	27500
Crédit Commercial France	1540	1540	Raffinerie Say	4195	4200
Crédit Industriel	1900	1900	La Suze	720	718
Crédit Foncier France	1392	1385	Pollet & Chausson	970	967
Crédit Lyonnais	1540	1538	Plantations Hévéas	275	279
Société Marseillaise Créd.	1960	....	Afrique Occidentale	2425	2425
Suez (action)	107400	101600	Canadian Pacific	5500	5500
Métropolitain	645	645	Rio Tinto (unifié)	15700	15660
Santa Fé	5130	6245	Royal Dutch 1/10	19740	19880
Lyonnaise des Eaux	1840	1850	Est Asiatique Danois	34050	34300
Tramways Shanghaï	446	450			
C. P. D. E.	425	424	**MARCHE DES COURTIERS**		
Union d'Electricité	154	150			
Gaz et Electricité Réunis	940	944	Galeries Barbès	....	....
Gaz France Etranger	1850	1850	Padang	1115	1145
Chantiers de St-Nazaire	858	948	D. Beers	1760	1930
Fives Lille	718	751	Shell Transport	2360	2530
Forges Nord-Est	820	813	Franco Wyoming	6275	6480
Denain-Anzin	1430	1450	Roan Antelope	611	617
Peugeot	1290	1225			
Schneider	6120	6000			

MARCHE LIBRE. — Or fin : 556.000-558.000 ; Napoléon, 4.210 ; demi : 1.900 ; Suisse, 3.910-3.920 ; Union Latine, 3.820 ; Souverain, 4.750-4.740 ; 20 doll. : 19.640-19.800 ; 10 doll., 9.640 ; 5 doll., 4.820 ; Casse, 355 env. — PAPIER : Dollar, 349.20, Escudo, 12.05 ; Suisse, 81.40 ; Belge, 6.99.

MARCHE PARALLELE. — PAPIER : Livre, 940 ; Dollar (pet. coup.) : 358 ; c. 1.000, 393 ; Suisse, 83.50 ; Belge, 7.48 ; Cour. danoise, 59 ; norvég., 58 ; suédoise, 55 ; Florin, 85 ; Peseta, 7.75 ; Escudo, 12.25 ; Lire, 0.56 1/2 ; Peso argentin, 25. — ARGENT : Pièces de 10 fr., 47 ; 20 fr., 94 ; 0 fr. 50, 15 ; 1 fr., 30 ; 2 fr., 60 ; 5 fr., 200. Argent fin : 8,10.

LE DRAME MYSTÉRIEUX DU "BURGUNDY"

Claudius Fontaine

contrebandier et trafiquant

a été victime d'un RÈGLEMENT DE COMPTES

(ENQUETE DE JEAN LELEU.)

LES policiers qui enquêtent sur le drame dont a été victime Claudius Fontaine, le veilleur de nuit de l'hôtel Burgundy, assassiné hier à l'aube dans la petite pièce où il prenait ses veilles, ont prospecté en vain les bars du quartier de la Madeleine.

Claudius allait souvent, on le sait, parler affaires avec ses clients et ses fournisseurs devant le « zinc » des cafés proches de l'hôtel, mais aucun de ces cafetiers n'a pu fournir de signalement précis des personnages qui accompagnaient le veilleur de nuit.

La tâche de la police semble difficile. Il reste en effet un trou de trois heures à combler dans l'emploi du temps du veilleur. Toutefois on s'était aperçu dans l'entourage de Claudius qu'il était inquiet. Le veilleur de nuit était très obligeant, mais très discret lorsqu'il parlait de ses affaires. Il répondait invariablement : « Ça va mal. », ou « Ça ne va pas du tout. » Mais ne précisait nullement à ses interlocuteurs les raisons de ses ennuis.

C'est parce qu'il y avait dans sa vie quelqu'un qu'il ne voulait pas voir que Claudius Fontaine était inquiet. Peut-être s'agit-il d'un mystérieux client qui lui rendit visite vers 17 heures et qui ne le trouva point. Cette hypothèse, les policiers vont s'efforcer de la vérifier au cours de leur enquête.

Claudius arriva la nuit du drame vers 2 heures du matin, rue Dupont. On l'aperçut, et il semblait chercher quelqu'un dans un bar. Avait-il un mystérieux rendez-vous? On est en droit de le supposer.

On sait que deux heures plus tard, vers 4 h. du matin, il prit une collation avec son directeur, M. Rollier, et un ami de celui-ci, M. Virmorin.

— Hier j'ai bien ri, dit-il, je suis allé assister au Palais de Justice à une audience correctionnelle.

Puis brusquement vers 4 heures Claudius disparut. On ne le revit pas. M. Rollier pensa qu'il était allé se coucher.

Mais les policiers pensent que la porte était peut-être restée ouverte et que la disparition rapide de Claudius s'expliquerait par l'arrivée d'un mystérieux visiteur. C'est également un point que les inspecteurs Ferrière et Bouillet, de la brigade criminelle, vont s'efforcer d'établir.

Un porte-cartes a disparu

Les policiers se sont rendus chez la mère de Claudius Fontaine, 3, rue Charles-Floquet à Ivry. Ils l'ont interrogée :

— Mon fils conservait toujours sur lui un portefeuille, un porte-cartes, un porte-billets et un trousseau de clés.

Or le porte-cartes a disparu. Du moins les policiers qui ont procédé hier matin aux premières constatations ne l'ont pas trouvé. Ils ont d'autre part saisi une nombreuse correspondance qu'ils dépouillent actuellement : des lettres qu'échangeait le veilleur de nuit avec d'anciens clients, des étrangers pour la plupart. C'étaient d'ailleurs d'anciens clients de l'hôtel qui envoyaient au veilleur de nuit d'Amérique des paquets contenant des bas nylon, des chemises, des imperméables, des cigarettes et même du whisky. La nature et la source de son trafic sont donc nettement définies. Les policiers au fur et à mesure que se développe l'enquête ont la conviction que Claudius Fontaine a été assassiné par un trafiquant avec lequel il était en relations. Les inspecteurs espèrent trouver dans cette correspondance le nom des gens avec lesquels Fontaine était en relation d'affaires et éventuellement les interroger.

L'examen du corps du veilleur a révélé qu'il ne s'était pas débattu. Toutefois on a relevé des traces de griffes sur ses mains. La blessure qui a provoqué la mort a vraisemblablement été faite par une hachette car le crâne a éclaté sous un coup violent et la joue porte encore des stries. Mais l'arme du crime n'a pas été retrouvée.

Enfin un autre point a été précisé. Fontaine avait de gros besoins d'argent. On le rencontrait avec ses nombreuses et fort jolies maîtresses dans les bars du voisinage et ces liaisons lui coûtaient, dit-on, fort cher.

LEGION D'HONNEUR

Le « Journal officiel » publie des décrets portant nominations ou promotions dans la Légion d'honneur :

COMMANDEURS : MM. Kemp, critique dramatique du « Monde » ; Léo Larguier, Michel Roux-Spitz, architecte.

OFFICIERS : MM. Joseph Canteloube, compositeur ; Marius Cassadesus ; René Clair, cinéaste ; le duc de la Force, de l'Académie française.

CHEVALIERS : MM. David Rousset, homme de lettres ; Dansette, historien ; Jacques Madaule, écrivain.

FOIRE DE PARIS

Le Comité d'Organisation de la Foire continue ses efforts. C'est encore 10.000 mètres carrés qui seront nouvellement construits pour 1950, portant ainsi à 260.000 mètres carrés la surface occupée par les exposants, tant à l'intérieur qu'à l'air libre, dans le vaste parc de 450.000 mètres carrés de la Porte de Versailles.

C'est dire que la Foire de Paris aura une répercussion plus grande encore que les années précédentes pour le développement économique de la France.

SOLDES ANNUELS chez F. Georges

Manteaux, tailleurs, robes, valeur 15 à 40.000, soldés 5 à 25.000, jupes 4 à 6.000 pour 2 à 3.000, blouses 2 à 8.000 pour 1.800 à 4.000, imperméables 15 à 22.000 pour 9 à 13.000, marinières, pulls et gilets, pantalons, écharpes, vestes, robes de chambre, coupons et tissus rabais 50 %. POUR MONSIEUR : Pardessus valeur 28.000 pour 15.000, veston sport 13.000 pour 7.000, pantalon 4.000 pour 2.000, cravates 1.200 pour 550, sous-vêtements 350 pour 100.

35-37, bd des Capucines

ACTUELLEMENT SOLDES TRÈS INTÉRESSANTS avec facilités de paiement AUX FOURRURES STAR
Le Grand Fourreur de Paris
40, AVENUE DE CLICHY
46, 48, Bd DE STRASBOURG

Le Choix PARISIEN achète plus cher TOUS BIJOUX revendables, réparables ou transformables, montres, chaînes, bagues, bracelets, sautoirs, broches, etc. Achète bijoux casses. PIÈCES OR et ARGENT aux cours officiels. C. P., 5, Bd de Strasbourg, mat Str-St-Denis.

RÉAUMUR

Rues RÉAUMUR et St-DENIS, PARIS - Métro : SENTIER et RÉAUMUR-SÉBASTOPOL - Autobus : 38 47-52

ACTUELLEMENT et jusqu'au 11 MARS EN RÉCLAME

SUR MESURES 2 ESSAYAGES

Pour DAME ou HOMME

Costume droit ou croisé 2 pièces, très belle draperie, noir, marine et fant. Coupe et façon soignées 12 500 et 9.900

Costume droit ou croisé 2 pièces, en peigne pure laine. Coupe et façon grand tailleur 14.500

Un pathétique roman du chirurgien américain Frank G. SLAUGHTER

AFIN QUE NUL NE MEURE

Résumé des chapitres précédents. — Ses études terminées, Ran Warren, jeune chirurgien pauvre mais brillant sujet, a passé quelques années comme assistant à Lakeview. La veille du jour où, volant enfin de ses propres ailes, il a accepté un poste à l'hôpital municipal de Farmington, il a épousé une jeune infirmière de bonne famille, Ann Trent. De caractère droit et intransigeant, Ran accepte mal les petites intrigues locales. Aussi, la vie matérielle lui est-elle très difficile, d'autant que Ann, qui le seconda comme infirmière-secrétaire à son cabinet, en vient à être enceinte. Ran n'a jamais eu de nouvelles de Larry Wilson, un de ses camarades de Lakeview, dont il sait seulement que, grâce à ses relations de famille, il s'est fait une place importante dans les cercles officiels...

32. - Le " petit Noël " de Ran...

UNE impressionnante gerbe de roses trônait sur la table et les longues tiges se courbaient sous le poids des fleurs splendides.

— Fichtre ! Et qui est l'opulent ami ? demanda Ran.

— Va et insère ton extérieur superbe dans ton vêtement du soir, — commanda la voix lointaine d'Ann. « Nous dînons avec le docteur Larry Wilson, de Washington. »

Larry Wilson, beau, élégant, plein de confiance en lui-même comme toujours, exsudant le succès par tous les pores, les reçut avec des cocktails dans son appartement du Métropole.

— Je fais une manière d'enquête pour le compte de la Corporation Médicale, expliqua-t-il à Ran, après les congratulations d'usage et l'évocation des souvenirs de Lakeview. La foisonnement dans la profession d'un tas de projets socialistes, mal dégrossis, niais, pas au point, commence à nous préoccuper : assurances tous risques, soins à bon marché par les groupes médico-chirurgicaux, et tout ce qui s'ensuit.

— Je crains bien de faire partie des niais mal dégrossis, Larry.

— Oh ! ma foi ! (La voix de l'autre se faisait indulgente et tolérante), vous avez toujours rompu des lances en faveur des trucs idéalistes.

— C'est bien pourquoi, — dit Ran ardemment — c'est bien pourquoi je suis en faveur d'une socialisation plus complète de la médecine à l'intérieur même de la profession, comme le seul moyen d'écarter cette menace.

— Pourtant, je suis d'accord avec Larry, dit Ann. Un médecin a le droit de gagner sa vie. Dieu sait qu'il travaille assez dur pour y parvenir.

— Je visite les Etats du Sud pour sonder l'opinion et faire un peu d'organisation préalable, continuait Larry. Plus tard, je reviendrai pour essayer de mettre sur pied une sorte de congrès, lors d'une de vos assemblées médicales. Ce sera votre chance, Ran, si vous avez des idées.

— J'en ai, répondit lentement Ran. Depuis que j'ai atterri ici, je potasse un plan...

— Tu ne m'en as jamais rien dit ! s'exclama jalousement Ann.

— Ce n'est pas encore formulé. Quelques-uns d'entre nous ont déjà sué sang et eau là-dessus. Il se peut que nous risquions un exposé à l'une de nos petites réunions professionnelles, mais j'ai l'impression qu'il en résulterait un joli raffut ! Quelle bagarre en perspective !

— Récompense de l'idéalisme ! Il nous faudra faire quelque chose à ce sujet. Allez-y, travaillez et mettez votre plan au point, Ran, et nous nous en occuperons quand je reviendrai. Nous aurons quelques bonnes soirées, eh, Ann ?

— J'aime les bonnes soirées, déclara Ann.

AVEC un léger pincement de conscience, Ran se rendit compte que, pour une jeune femme qui aimait les soirées et ne s'en cachait pas, elle n'avait pas souvent cette satisfaction. Sous l'influence de cette petite joie passagère, elle s'épanouissait effectivement. Larry regardait, avec une évidente admiration, son visage animé et ses yeux brillants.

— Ce soir est mon soir, dit-il. Irons-nous danser quelque part ?

— Non ! dit Ran, plus brusquement qu'il n'en avait eu l'intention. Elle le regarda bizarrement :

— Est-ce dit par le mari ou par le médecin traitant ?

— Le ton était plutôt du mari, souligna Wilson.

Déjà Ran s'était ressaisi :

— Il m'a semblé que ce n'était pas une bonne idée, tout simplement. Mais allez-y tous les deux. Pour ma part, je suis plutôt fatigué, et je crois que je vais rentrer.

— Naturellement, tu es fatigué ! s'exclama la jeune femme, avec une prompte contrition. Je rentre aussi. Merci, Larry, pour une soirée bien agréable.

— Il y en aura d'autres maintenant que je vous ai retrouvés, assura Larry arborant son charmant et franc sourire.

De retour chez eux, Ran expliqua doucement :

— Je n'avais pas l'intention d'être égoïste, douce. Mais je ne souhaite pas que tu te fatigues outre mesure.

Sa grossesse ne faisait, désormais, plus de doute. Mais les crises de nausées matinales avaient disparu. Elle paraissait, et se sentait, au mieux de sa forme.

— Tout va pour le mieux, affirma-t-elle seulement. Ne me dorlote pas trop, sans quoi tu n'auras qu'une neurasthénique sur les bras. Que c'était chic, de revoir Larry !

CERTAIN soir qu'il farfouillait dans la commode d'Ann pour y prendre un mouchoir, un petit carnet noir lui tomba sous la main. Il l'ouvrit. Il vit le détail des difficiles petites économies faites par Ann : elles allaient de 12 dollars d'un seul coup à 40 cents. Le total atteignait 115 dollars et 50 cents.

— Hey ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ann sursauta : « Où as-tu trouvé ça ? »

— Dans ta commode. Quelle est la grande idée ?

— C'est mon compte en banque. Fureteur ! dit-elle avec un accent de désapprobation marquée.

— L'intention d'acheter ce manteau de fourrure, je suppose ?

Ann avait lancé des regards de concupiscence à un manteau d'opossum, exposé dans une vitrine, au rez-de-chaussée de la Maison des Arts Médicaux.

— Il ne s'agit pas d'un manteau de fourrure. C'est le fonds du bébé. Il y a loin d'ici le printemps et chaque fois qu'il me reste quelque chose sur le budget, je le mets en banque. Cela viendra bien à point quand j'entrerai à l'hôpital.

— Soixante-quinze dollars couvriront les frais, dit-il.

— Nous avons presque couvert les frais, le mois dernier, à ton cabinet. Ça ne me surprendrait pas du tout si nous les couvrions complètement ce mois-ci. Dans ce cas, que désirerait pour son Noël le Petit Rayon de Soleil ? Ce qu'il a des chances d'obtenir effectivement, ajouta-t-elle d'un ton lugubre, c'est un bâton de sucre d'orge de couleur !

— Dans ce cas, dit Ran, je prendrai une machine à ondes courtes.

— Ah ! oui, vraiment ? Tu prendras ça ? Et qu'est-ce que ça coûte ?

— Je pourrais avoir quelque chose de bien pour cent cinquante dollars...

La petite enquête d'Ann, si détachée que parût la jeune femme, avait une origine et un but bien définis. Ann n'avait pas raconté à Ran la visite qu'elle avait reçue le matin même, la visite d'un gentleman alerte, lustré, corpulent, d'âge mûr, content de soi et fort affable, qui s'était présenté avec la formule classique : « Mon nom est Mr. Felschicker. »

Pendant cinq minutes, le visiteur exposa son histoire et son projet, qu'Ann écouta d'abord avec étonnement, puis avec amusement, enfin avec intérêt et satisfaction. En conclusion, il demanda, débordant de désir et d'inquiétude :

— Alors ? est-ce que vous pensez que deux cents dollars feraient l'affaire ?

— Ce serait très certainement assez. Mais il y a un écueil, Mr. Felschicker : mon mari n'accepterait pas l'argent.

— N'accepterait pas l'argent ?

L'homme était incrédule et scandalisé.

— N'importe qui accepterait de l'argent honnêtement gagné.

— Il dirait qu'il ne l'a pas gagné. Ce ne serait pas correct.

Mr. Felschicker parut complètement déprimé.

— Que vais-je faire, alors ? Peut-être ne le savez-vous pas, Mrs. Warren, mais je suis Juif. Nous autres Juifs, nous n'aimons pas être en dette pour les nôtres.

Impressionnée par cette bonne volonté, Ann réfléchit.

— Vous pourriez lui offrir un présent. Il me semble que, si la chose était convenablement arrangée, il pourrait accepter.

Il s'illumina :

— Qu'est-ce que ce sera ? Une belle montre avec sa chaîne ?

— Non. Je crois qu'il préférerait quelque chose pour son cabinet.

Elle sortit de la pièce et revint avec un catalogue de fournitures chirurgicales qu'ils compulsèrent ensemble. Plusieurs articles furent pointés comme références.

— Je vais le sonder, et je vous ferai connaître le résultat, dit-elle.

QUATRE jours plus tard, une grande caisse arrivait à l'adresse du docteur Randolph Warren, Maison des Arts Médicaux, à Farmington. Sur quatre de ses faces, la Société d'Instruments Chirurgicaux Acmé requérait tout un chacun d'avoir à manipuler l'objet avec précaution.

Ils enlevèrent les emballages. Quand tout fut retiré, ils virent un appareil de métal noir et d'émail blanc, dont le devant était couvert d'une impressionnante série de cadrans et d'interrupteurs, il y avait des mètres de tubulure en caoutchouc et, dans le couvercle basculant, d'étranges objets en bakélite.

Ran s'exclama, admiratif et fébrile :

— C'est ce qu'on fait de mieux et de plus cher. Il n'existe rien de mieux sur le marché comme appareil à ondes courtes. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Ann lui tendit le billet. A mesure qu'il déchiffrait l'écriture nette, son étonnement s'accroissait :

« Le gosse joue de nouveau au football comme vous lui aviez promis. Peut-être bien que je pourrai vous envoyer d'autres clients, j'ai des amis qui voyagent et qui font Farmington. Cet appareil est garanti. Donc pour le moment, je n'en écris pas plus long. Votre resp.

« Hermann Fleschicker. »

— Et qui, par le diable, est votre resp. Hermann Fleschicker ? demanda violemment Ran.

— L'oncle d'Abie.

— Et qui, par le diable et l'enfer, est Abie ?

— Tu as oublié le petit garçon juif, à Lakeview, qui t'a si bien joué la comédie pour que sa jambe fût opérée ?...

(A suivre.)

(Toute reproduction, même partielle, interdite. Copyright 1950 by « Les Presses de la Cité ».)

"LE GRAND RENDEZ-VOUS"

met le cinéma au service de l'Histoire

et fait revivre un des plus pittoresques levers de rideau de la Libération !

Dans LE GRAND RENDEZ-VOUS, il est aisé de reconnaître derrière chaque acteur le héros authentique qu'il est chargé d'incarner. Voici, de gauche à droite, Valbel, qui est en réalité le chef des Chantiers de la Jeunesse Van Heycke, J.-J. Lecot, Paula Dehelly remplace le directeur de Alger-Couture, René Blancard est le commissaire André Achiary et Rafael Patorni joue le rôle que remplit José Aboulker.

N'EST-CE pas l'une des plus belles et des plus curieuses histoires du monde que celle de « La Conjuration d'Alger », qui a préparé le débarquement américain en Afrique du Nord ? Et Jean Dréville, metteur en scène du « Grand Rendez-Vous », ne disposait-il pas d'un scénario « en or » ?

Tout s'unit, dans cette aventure audacieuse et cocasse, pour enchanter des cœurs français : son style, son adresse, son insolence légère, son ampleur et l'économie de ses moyens la réfèrent à notre meilleure tradition. Tout est de notre saveur. Tout y est nôtre.

Voilà cinq bonshommes inconnus, sans titre et sans mission qui, devant l'impuissance du gouvernement, se mettent en tête de mettre eux-mêmes la France au combat auprès de ses alliés. Les mains en porte-voix, du rivage, ils hèlent la grosse Amérique, mère des arsenaux. Et l'Amérique, de sa voix de mégaphone, répond « oui », enjambe l'océan et emboîte le pas de nos amateurs, toute démarrée, avec ses navires, ses porte-avions, ses tanks, ses armées, sa victoire.

par CHAMINE

Nul mieux que Chamine était à même de porter un jugement sur Le Grand Rendez-Vous. *En effet, Chamine est l'auteur de l'étude la plus complète sur les événements qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent le débarquement d'Alger du 8 novembre 1942, et le premier volume de cette étude :* La Conjuration d'Alger, *fait autorité sur ce sujet.*

Pour armes des tromblons

L'accueil est prêt : 575 garçons armés de tromblons antiques et non chargés vont, de nuit, prendre Alger par les moyens mêmes qui ont été prévus pour le défendre et assurer le désordre d'après le plan prévu pour assurer l'ordre. Ils vont couper le téléphone, arrêter les généraux dans leur lit, séquestrer le résident et le préfet, déloger les troupes des casernes et si bien déglinguer tous les systèmes de défense et paralyser le commandement que les Américains n'ont plus que la peine d'arriver : ils seront sans coup férir au milieu de la ville.

Nous sommes en pleine farce. C'est Guignol qui rosse le commissaire et le ministre, discute bouffonnement avec l'autorité et se coiffe de son képi.

A cette farce répond le gag américain : tandis que nos amis sont accrochés à leurs « points stratégiques » et que tous les corps d'armée tirent leurs ficelles qui ne répondent plus, les Américains eux, ils sont en retard ! Ils se sont trompés de baie. Ils patauguent on ne sait où. On les cherche partout. On en attend 500.000 et on en trouve... un par-ci, par-là. On les attend à deux heures du matin et ils vont faire leur triomphante entrée à quatre heures après-midi. Les « gags » de Churchill, où le général Clark est surpris par la maréchaussée, se cache dans la cave et repart vers son sous-marin en calèçon, les gags de l'alerte, où les avions américains aident le coup-fourré en mettant tout Alger dehors, enfin, bien d'autres espiègleries témoignent, dans ce carrefour des destins, d'une fantaisie humoristique débridée.

Le poteau pour les baladins

Si l'on ajoute que, si cette fantaisie masque son coup, apparaîtra ce qu'elle cache : l'occupation totale de la France et de l'Afrique par les Allemands, d'autres souffrances pour les populations et le poteau pour les baladins, la tragédie n'est pas loin, sous ses apparences cocasses. Ça et là, durement, elle se révèle et ensanglante la scène : quelques-uns des nôtres perdront la vie.

Ce double aspect d'un succès magnifique, tout pénétré de forces vivantes, constitue un matériau de choix où l'art d'un Shakespeare eût aimé puiser. La difficulté semblait de choisir, de renoncer, dans le foisonnement de cette richesse excessive.

Il n'a pas suffi pourtant au librettiste qui y a ajouté personnages et anecdotes tirés du fond commun du cinéma résistentialiste : une idylle franco-américaine, l'ingénue et le traître, le « collabo » et les Allemands réglementaires — toutes pièces laborieusement assemblées dont la couture se décèle et dont la fadeur tranche sur la substance vigoureuse de l'événement authentique.

Noblesse et discrétion de la caméra

C'est que Guy Calvet s'inspire sans doute de ses souvenirs personnels de résistant et cherche à immiscer son action — action, certes, honorable, mais sans rapport avec elle — dans l'action décisive. Et, sans doute, de son point de vue, le procédé est légitime. Pour nous, non : l'action de ces jeunes gens, d'après le but essentiel, n'intervient pas au début, mais à la fin, puisque c'est le putsch qui les fait participer au dénouement. De là, une boiterie du scénario et la nécessité d'amuser le tapis en attendant l'irruption du thème principal — qui n'est pas l'aboutissement de l'action préliminaire, mais qui la coupe avant qu'elle ne s'y confonde.

Ne boudons pas : les amateurs de clefs pourront aisément démêler, à des accents différents, le vrai de l'adapté et donner leur nom à la plupart des personnages. La fiction se détache d'elle-même, comme une peau morte et dès que l'image est nourrie de la vérité, elle se charge d'une force explosive inimitable. Dans ce démarrage silencieux de camions, dans cet investissement de la ville endormie, dans le fracas de l'alerte et ces voix angoissées qui se répondent d'un commissariat à l'autre, dans la vue des premiers navires qui tremblent dans l'aube grise, ou dans l'avance des premiers alliés ruisselants sur les routes en lacets qui mènent vers la ville, nous y sommes.

C'est bien cela qui a dû se passer et se passer ainsi, et c'est bouleversant. L'image vit et se gonfle de souvenirs vécus, d'une émotion telle qu'elle a été ressentie. Et la routine d'une caméra, habituée aux effets faciles, retrouve là une noblesse et une discrétion qui ressortissent à l'esprit même des auteurs du scénario original.

Le vrai film reste à faire

Relevons quelques erreurs, peut-être moins innocentes qu'il n'y paraît, que ces « Volontaires de Place » qui viennent persuader les autorités officielles de leur mission d'ordre se présentent à elles dans cette tenue débraillée rend le consentement invraisemblable ; de même que les vêtements civils des chefs de sections — qui, en réalité, portaient un uniforme, fût-il emprunté. Nous voici à la mode d'une « résistance » de maquis F.T.P. postérieure et métropolitaine.

Ces jeunes gens d'Alger étaient d'ailleurs des bourgeois aisés et pour la plupart corrects. De même, la formule américaine « Allo ! Robert ? Franklin arrive ! » ne peut être diffusée après « Melpomène » et son gazon vert, c'est-à-dire, sur la B.B.C., puisque, on s'en souvient, de Gaulle ignorait l'opération.

En fait, ce premier essai — le vrai film reste à faire — prouve des efforts, pour être honnête et pour respecter la vérité historique. Il faut en savoir gré à ses auteurs pour bien des raisons. Du point de vue cinéma, je peux m'excuser de n'en point parler par le manque de place... Dans l'ensemble : que les Français aillent voir ce film — et ils cesseront d'avoir cet air vexé qui étonne leurs visiteurs.

Les vrais auteurs du scénario authentique, « Les Cinq », avaient été conviés à la présentation de l'œuvre et manifestaient des réactions diverses.

— On aurait pu mieux faire, disaient Lemaigre-Dubreuil du ton modeste de l'auteur.

— Cela a dû être effroyable ! s'exclamait une invitée. Combien avez-vous eu de morts ?

— Deux ou trois, avouait piteusement Tarbé de Saint-Hardouin, craignant que cette épopée « sèche » fut prise avec peu de sérieux.

D'Astier de la Vigerie et Jean Rigault considéraient l'élégante assistance.

— Il paraît qu'Achiary se trouve au balcon, disait l'un.

— A-t-on aperçu Watson ? demandait l'autre.

CAMEO v.o.

une aventure poignante en Indochine...

CLARK GABLE LANA TURNER VAN JOHNSON

dans

JE TE RETROUVERAI

un film M.-G.-M.

TABARIN

TOUS LES SOIRS A PARTIR DE 21 H. 30

SON NOUVEAU SPECTACLE

REFLETS

... et toujours le French Cancan

Retenez votre table : TRinité 25-16

ELYSEES-CINEMA

65 CHAMPS-ÉLYSÉES

EN GRANDE EXCLUSIVITÉ

Des millions de rires !

JOHN LUND WANDA HENDRIX BARRY FITZGERALD

la Chasse aux Millions

(miss Tatlock's Millions)

V.O.

D'après une pièce de JACQUES DEVAL

Et la liberté ?

NOUS avions déjà signalé dans ces colonnes la supercensure qui interdisait — sans raisons valables — la projection des films français en Allemagne et nous nous étions élevés contre les coupures exigées dans « Clochemerle » !

Voici maintenant une autre affaire qui fait grand bruit dans les milieux cinématographiques : le ministre d'Etat, chargé de l'Information, a interdit aux moins de seize ans le film « Pas de vacances pour le Bon Dieu ! »

La Confédération nationale du cinéma et tous les syndicats de producteurs, de distributeurs, d'exploitants, d'exportateurs, de techniciens et de scénaristes ont élevé une protestation unanime contre cette décision ministérielle et précisent que le tournage de ce film avait été autorisé sans restriction, qu'il a été réalisé d'une façon strictement fidèle au projet présenté et enfin que la commission de contrôle, après une deuxième vision du film, s'est prononcée à la majorité de 10 voix contre 6 pour la délivrance du visa d'exploitation sans restriction.

Un film moral

Là où l'affaire devient d'ailleurs curieuse, c'est que l'interdiction aux mineurs ne peut être prise que sur la proposition motivée de la commission de censure... qui, nous le disons plus haut, a voté contre l'interdiction.

« Pas de vacances pour le Bon Dieu » est un film qui tend à montrer aux enfants que certaines farces peuvent constituer des fautes morales susceptibles de les mener en prison, si bonnes que puissent être les intentions de leurs auteurs.

On ne voit pas très bien quel danger présente donc ce film qui, par ailleurs, n'a aucun caractère immoral... et l'on espère que le ministre reviendra sur sa décision.

Marcel IDZKOWSKI.

JULIEN DUVIVIER A TERMINÉ « BLACK JACK »

JULIEN DUVIVIER est rentré à Paris avant-hier rentrant de Madrid.

— J'ai travaillé cinq mois en Espagne, nous dit le metteur en scène de « Au Royaume des cieux », et j'ai réalisé Jabac « Black Jack », un film d'aventures dont l'action se situe à Majorque. Toutes mes prises de vues ont été faites en extérieurs et j'avais une brillante distribution internationale avec George Sanders, Herbert Marshall, Agnès Moorehead, Patricia Roc, Dalio, Howard Vernon.

— Le travail en Espagne ?

— Je ne juge ni le cinéma espagnol, ni les productions espagnoles, ni même les possibilités qu'offre l'Espagne, mais je dois dire que les conditions spéciales dans lesquelles j'ai été amené à réaliser ce film ont été d'une extrême difficulté. J'ai rencontré plus d'embûches... que je n'eus à en connaître en trente ans de carrière et cela vous explique mes cinq mois de tournage, alors que je suis très spécialiste des films... en quarante jours !

Julien Duvivier monte actuellement « Black Jack » et prendra quelques vacances avant de réaliser un autre film.

★ **ON A BEAUCOUP PARLÉ de la liberté du prix des places au cinéma.**

M. Robert Buron, secrétaire d'Etat aux Finances, a écrit à M. Remangé, président de la Confédération du cinéma français que la liberté du prix des places serait rendue aux cinémas à partir du 1er mars prochain.

Parce qu'il ne voulait pas « se faire abimer le portrait »

PIERRE TRABAUD A PRÉFÉRÉ LE CINÉMA A LA BOXE

...mais il rêve d'être le "bagarreur" de l'écran français

LE bon petit gars.

Le petit boxeur qui aime gentiment Antoinette sans trahir Antoine, le bon copain qui trimballe dans son invraisemblable voiture amphibie la jeune équipe des « Rendez-vous de juillet ».

Pierre Trabaud est, en effet, une découverte de Becker.

Marcel Carné l'avait engagé pour « La Fleur de l'âge ».

Henri Jeanson a fait de lui le frère de Suzy Delair dans « Lady Paname ».

— Ce qu'il est chic, ce Jeanson, malgré sa rosserie apparente. Je suis sûr qu'il dit des vacheries uniquement pour cacher sa timidité. Et comme il sait diriger ses acteurs, il est moins technicien que d'autres, peut-être. Mais il est plus metteur en scène que beaucoup...

Pourquoi Trabaud ne serait-il pas enthousiaste ? Il n'a connu que ses as, abordé que des films importants.

— Mon vieux, je voudrais faire dans ce métier-là le moins d'idioties possible, ça sera plus long; tant pis.

Il a vingt-cinq ans, et il parle déjà avec un calme, une retenue, en même temps qu'une assurance.

— C'est rien, c'est parce que je suis timide. Alors, je me fabrique un culot. Un rôle de composition, quoi...

...Son père est aux Arts et Métiers. A la guerre, par prudence, il expédie la famille en Normandie. Pierre est au collège : il n'aime pas ça. Il préfère le stade et le cinéma...

— Si j'avais pu penser qu'un jour... Moi, ce qui me passionnait, c'étaient les films de cow-boys. Les trois pour 2,50...

Il pratique tous les sports. En 1941, il participe à Paris aux championnats universitaires d'athlétisme. Il s'est privé de fumer pendant six mois. Au triple saut, il a fait à l'entraînement un bond de 12 m. 40. Quand le speaker annonce : « Les concurrents pour le triple saut, au sautoir... », la police intervient : les rassemblements sont interdits...

— On se rhabille... J'ai les larmes aux yeux. Je m'en retourne en Normandie. Et le lendemain, dans « l'Auto », je vois qu'on avait fait le championnat sur un autre stade. Un certain Gauthier est premier du triple saut avec 12 m. 32. C'est rageant.

Boxe et comédie

Il fait aussi de la boxe. Mais il s'est mis en tête de jouer la comédie. Il s'était inscrit aux Beaux-Arts. Ses camarades eux-mêmes lui conseillent de changer d'espérance.

Et Trabaud prend de grandes décisions : il abandonne la boxe...

— Je ne suis pas si beau... Supposez que je me fasse abîmer le portrait...

Et il demande au Conservatoire l'adresse d'un bon professeur : on lui donne évidemment celle de René Simon.

De 1943 à 1946...

— Je ne fais rien. Chez Simon, je brillais surtout le lundi, jour des improvisations. Je ne peux pas apprendre de texte chez moi : ça me fatigue.

C'est là que Becker le découvre. Un essai pour le boxeur d' « Antoine et Antoinette ».

— Au début, il n'était pas convaincu. Il commença le film sans m'engager. Griffe, le scénariste, insista...

Pour Trabaud, Becker est évidemment un ami qu'il soutient avec ferveur. Et sa joie consiste à penser au film comique que prépare le réalisateur de « Goupi-mains-rouges » et dans lequel son rôle est déjà prévu.

Pas débrouillard

Pierre Trabaud a été marié. Il divorce.

— On reste des amis...

Il ne comprend pas les jeunes de Saint-Germain-des-Prés.

— Quand j'ai tourné « Rendez-vous de juillet », je n'avais jamais été dans une cave, je ne savais ni conduire ni danser... Becker a écrit mon personnage parce qu'il croit que je suis comme ça : mais en vérité je ne suis pas débrouillard...

Ce qu'il voudrait tourner, ce sont des rôles à la James Cagney : il se veut bagarreur à l'écran.

— Je voudrais avoir un grand cœur et une belle droite...

On vous le dit : le bon petit gars. Le bon petit gars têtu qui veut jouer les méchants parce qu'il est timide et sentimental.

Henri SPADE.

CALIFORNIA 5e Bd MONTMARTRE NEW-YORK 6e Bd DES ITALIENS

"Nous irons à Paris"

en prenant avec ce film musical *le chemin du paradis*

par Max FAVALELLI

L'HUMORISTE américain James Thurber a conté de façon cocasse l'aventure de ce metteur en scène qui fut convoqué un jour par son producteur. Lequel lui tint ces singuliers propos :

— Cher ami, je vous donne carte blanche pour votre prochain film. Toutefois, j'aimerais que vous en établissiez le scénario de façon à utiliser les éléments suivants dont je dispose : deux chanteurs nègres, un décor de cabaret cubain, un couple d'acrobates tchèques, un comédien qui bégaie et un cheval savant qui sait compter.

C'est un peu — en moins abracadabrant — le sort du metteur en scène auquel incombe le soin de réaliser un film avec un ténor ou un orchestre. Et ils sont bien rares, avouons-le, ceux qui parviennent à s'affranchir de cette servitude de départ.

Le mérite de Franz Tanzler et de Jean Boyer n'en est que plus grand d'avoir réussi avec « Nous irons à Paris » un film qui, charmant et ce, dans un genre périlleux entre tous. Celui de la comédie musicale.

Radio X traquée

Trois jeunes garçons sont évincés par la Radiodiffusion Française — jusque là on est en pleine actualité — et ils décident de créer une station privée qui concurrencera la radio d'Etat en se servant d'un ancien poste émetteur que l'un d'entre eux possédait dans le maquis durant l'occupation.

Ainsi naît « Radio X » dans une ferme de l'Aveyron. Ses émissions ne tardent pas à passionner les auditeurs. C'est le succès et un matin ayant découvert la retraite des clandestins, Ray Ventura les rejoint en compagnie de vedettes telles que les Peter Sisters et Henri Salvador.

Du coup M. Wladimir Porché ne peut plus considérer comme négligeable un poste qui offre à l'auditeur autre chose que « Le Train de Plaisir » ou « La Gondole aux Chimères. La menace est grave. Faute de pouvoir noyauter les délinquants en leur déléguant une équipe de sabotage dirigée par Mme Aimée Mortimer, la Direction de la Radio d'Etat entreprend de traquer les membres de « Radio X ».

Au hasard des routes

Et c'est là que le film s'anime et devient tout à fait amusant. Poursuivis par les gendarmes, pistés par les équipes de détection, nos gaillards se répandent dans la nature et font leurs émissions au hasard des routes, tantôt déguisés en moissonneurs, tantôt installés dans la roulotte d'un romanichel, ou sur la péniche d'un marinier. Cette course vagabonde à travers la France emballe tout à fait le style du « Chemin du paradis » que nous avons retrouvé avec plaisir dans la légèreté au temps de notre adolescence.

Sensation de fraîcheur

« Nous irons à Paris » possède un rythme excellent et est émaillé de gags presque tous inédits : le numéro de chant involontaire du gendarme-ténor, l'attaque à main armée de la voiture conduite par Georges Raft et un sketch au cours duquel Martine Carol, avec beaucoup d'esprit, a consenti à se blaguer gentiment elle-même.

Autre attrait : ce film est interprété par des acteurs que nous n'avons pas encore vus très souvent à l'écran et qui apportent avec eux une sensation de fraîcheur. Je ne parle évidemment pas de Pasquali — étourdissant de fantaisie dans le rôle d'un fabricant de galettes. Ni de Ray Ventura qui est une vieille connaissance — où est le temps, cher Raymond, où nous étions rivaux dans le championnat scolaire de saut en longueur ? — Mais je veux dire la grâce piquante de Françoise Arnoul et les vertus comiques de Christian Duvaleix, Henri Genès, Max Elloy et Philippe Lemaire.

Maryse Martin imite parfaitement une comédienne qui imite une paysanne.

Et rendons à chacun sa part en soulignant que la musique de Paul Misraki, les couplets de André Hornez et les dialogues de Serge Veber concourent à l'agrément de ce film qui, pour être sans prétention, justifie du moins celle de distraire et de faire rire les honnêtes gens. Ce qui n'est point si courant.

MARIGNAN MARIVAUX

RAY VENTURA ET SON ORCHESTRE

DANS

NOUS IRONS A PARIS

UN FILM DE JEAN BOYER

MUSIQUE DE PAUL MISRAKI

avec

PHILIPPE LEMAIRE FRANÇOISE ARNOUL

et CHRISTIAN DUVALEIX - MARYSE MARTIN - MAX ELLOY - BACONNET

avec GEORGES LANNES et PASQUALI et HENRI GENES

AVEC SES INVITÉS D'HONNEUR

MARTINE CAROL

MONSIEUR CHAMPAGNE

LES PETER SISTERS

GEORGE RAFT

HENRI SALVADOR

Les films de la semaine

Au grand rendez-vous

(Gaumont, Rex.)

Lire l'article de Chamine.

Nous irons à Paris

(Marignan, Marivaux.)

Lire l'article de Max Favalelli.

Le Lagon bleu

NOUS retrouvons Jean Simmons, l'Ophélie de Hamlet dans une île perdue où elle connaît un grand amour. Après bien des aventures : le combat avec la pieuvre, la lutte contre la tempête, la victoire finale contre les aventuriers... Jean Simmons, celui qu'elle aime, et leur enfant s'évaderont de l'île.

La Maison des Etrangers

(Alhambra, Olympia.)

CE film, présenté au Festival de Cannes 1949, valut à Edward G. Robinson le grand prix d'interprétation masculine. C'est l'histoire du banquier Max Monette et de ses quatre fils, mais Joe, Tony et Pietro, dès que la banque connaît des difficultés, abandonnent leur père, le volent et lui interdisent l'entrée de la banque. Seul Max défend son père... mais il est compromis par ses frères et jeté en prison pour sept ans. A sa sortie de prison, il veut venger son père... mais ne voulant pas commettre de meurtre, il quitte à tout jamais cette demeure inhospitalière... et ses frères !

Les Ruelles du Malheur

(Lynx, Parisiana.)

NICK ROMANO paye une lourde hérédité. Né dans des bas-fonds, laissé à lui-même, élevé dans une maison de correction... il essaye pourtant, à l'âge de raison, de se réhabiliter et se marie. Sa femme, Emma, s'efforce de le ramener dans le bon chemin, mais l'homme n'a pas été habitué au travail régulier, la police est bientôt sur ses traces et Emma se suicide.

Me Morton défend Nick aux assises, il explique avec persuasion que Nick peut se racheter, mais le président demande à Nick pourquoi sa femme s'est suicidée. Atteint en son seul point vulnérable, Nick cesse de lutter et fait la confession de son crime.

Interprétation : Humphrey Bogart, John Derek, Elene Roberts et George Macready.

Les Amants traqués

(Napoléon, Palace.)

BILL a tué. La police le recherche. Il se réfugie chez Jane et lui jure qu'il est innocent. Plus tard, il retrouvera celle qui le sauva... et qui aura pitié de lui parce qu'elle l'aima. Malgré de nouveaux méfaits, Jane s'efforcera encore de sauver Bill, et, pour le défendre, elle poignarde un homme.

Les deux amants sont traqués par la police. Vont-ils fuir ? Non, ils s'aiment et purgeront leurs peines et espérant qu'un jour à leur libération...

Interprétation : Joan Fontaine, Burt Lancaster et Robert Newton.

Tous les Biens de la Terre

(Les Reflets)

JATEZ STONE a vendu son âme au diable et délaissé sa femme pour fuir avec une aventurière. Belle. Mais Jatez se repentira et rentrera dans le droit chemin.

Ce film est tiré de l'œuvre d'un poète, Stephen Vincent Benet et permet à Walter Huston de faire une création de premier ordre.

Le Furet

(Madeleine).

L'ON retrouve dans ce film le fameux commissaire Wens du romancier belge Steeman et c'est Pierre Jourdan qui l'incarne après Pierre Fresnay et Frank Villars.

Film policier à sketches. Sept crimes mystérieux, annoncés par un personnage étrange : Le Furet (Pierre Larquey), seront cependant élucidés par Wens.

Retour à l'écran de Colette Darfeuil dans un rôle de professeur de chant.

STUDIO UNIVERSEL

31, avenue de l'Opéra

LA VOYAGEUSE INATTENDUE

Georges MARCHAL - Dany ROBIN

Toutes les nouvelles de l'étranger par nos envoyés spéciaux, nos correspondants et nos services particuliers

Une grande enquête de Lionel DURAND à travers l'Europe : 15.000 km., 8 nations

VOICI POURQUOI LA GUERRE N'EST PAS FATALE

L'Allemagne : un pays de sables mouvants

D'UN COTÉ : 46 millions de travailleurs acharnés, une position stratégique de première importance; une production industrielle qui a presque atteint son niveau de 1939; des exportations qui, de 1948 à 1949, ont doublé

DE L'AUTRE : 2 millions de chômeurs, un besoin urgent de 8 millions d'appartements (un tiers de la population vit dans les ruines), une hostilité marquée pour les occupants

IXe ARTICLE
(Voir « Paris-presse » à partir du 31 janvier.)

L'ALLEMAGNE, c'est un peu le contraire des auberges espagnoles : on y trouve rarement ce qu'on y apporte. Le voyageur en repart presque toujours avec des sentiments opposés à ceux qui l'animaient à son arrivée dans cet enchevêtrement de ruines et de puissance industrielle, où se livre à nos côtés et parfois à nos dépens, un combat quotidien entre la raison et la passion.

On trouve l'Allemagne à un tournant de la route, après les villages gris de la Sarre où toute une population hésite encore à s'avouer son nom. Dès que la frontière française est passée, on avance à travers un « no man's land » qui, après avoir été allemand, français, puis allemand de nouveau, semble ne plus savoir où donner du patriotisme. Pourtant, je songe à ce petit vieillard aux yeux et à la barbe roses qui, voyant le numéro français de ma voiture, s'est approché comme un lapin effrayé, pour me dire en allemand : « Ma femme est française et j'aime beaucoup la France ».

C'était dans le village de Homburg, à quelques centaines de mètres du poste frontière de la République fédérale de l'Allemagne de l'Ouest...

Le néon et les ruines

Il faut encore aller plus loin, après des kilomètres d'autostrade parsemés de petits établissements modernes où les « G.I's » de l'occupation retrouvent un peu de leur pays dans le coca-cola, pour tomber sur la première image frappante de cette nouvelle Allemagne. Francfort : des ruines éclairées au néon, des prostituées. Toute une vie qui s'organise en surface, au rez-de-chaussée d'une ville où un immeuble sur cinq n'a plus d'étages. Entre les magasins

Prochain article :
JEUNESSE ET DIRIGEANTS...

regorgeant de choses, des pans de murs et parfois, dans le vide, un escalier montant stupidement vers le ciel.

A ceux qui s'étonnent de l'abondance, de la vitalité de ce pays hier encore écrasé, les Allemands répondent : « Ce que vous voyez dans nos vitrines, c'est l'aide américaine ».

Abondance...

Mais bien que la prospérité soit encore artificielle, alimentée par un milliard de dollars chaque année, des signes évidents montrent l'énorme chemin parcouru. Dans un restaurant moyen de la Goethestrasse, j'ai vu un menu où les petits fonctionnaires et employés de commerce pouvaient choisir entre 36 repas différents à des prix variants entre 150 et 400 fr.

46 millions de travailleurs acharnés, une position stratégique de première importance dans la guerre froide, un bassin industriel où l'homme n'a qu'à se baisser pour ramasser le charbon qui fera l'acier, voilà qui donne à l'Allemagne des moyens immenses. Déjà on a l'impression que l'Allemand est trop fort pour son vêtement, qui menace d'éclater sous la pression. De 1948 à 1949, les exportations allemandes ont double. La production industrielle a presque atteint son niveau de 1939.

...et sables mouvants

Par contre, 2.000.000 de chômeurs, un besoin urgent de près de 8.000.000 d'appartements, car un tiers de la population vit dans des conditions d'habitation impossibles.

Ce mélange de noir et de rose fait de l'Allemagne un pays de sables mouvants où toutes les tendances sont possibles, où chaque chose encourageante a un aspect décourageant, chaque médaille son revers.

Maintenant qu'il n'est plus occupé à trouver sa subsistance, l'Allemand qui mange à sa faim veut être seul. Une lassitude qui va jusqu'à l'hostilité, marque ses contacts avec les troupes d'occupation, dans la zone américaine notamment, où elles sont plus visibles qu'ailleurs. Déjà le regard de l'habitant se fait plus audacieux, plus franchement inamical. J'ai vu des prostituées tirer la langue à des soldats qui, habitués aux temps où tout s'achetait pour un paquet de Lucky Strike, sollicitaient leur complaisance d'un moment. A Fulda, le 17 janvier, quatre « G.I's » ont été attaqués et malmenés par vingt-cinq Allemands dans un restaurant. Quelques semaines auparavant, l'association des hôteliers et restaurateurs de Francfort avait demandé que certains de leurs établissements fussent interdits aux militaires et civils alliés.

Un tramway nommé « M. P. »

Il faut reconnaître que les forces d'occupation, dont la majorité est faite, en zone américaine de très jeunes gens n'ayant pas connu la guerre, sont parfois aussi voyantes que visibles : l'Opéra de Nuremberg est maintenant un dancing pour « G.I's ». A Francfort, la « Military Police » s'est choisie un tramway qui fait le tour de la ville le samedi soir, pour ramasser les soldats ivres. En face de la vieille université de Heidelberg, la nouvelle université a été occupée à moitié par un centre d'orientation technique pour soldats américains.

Il ne faut pas s'étonner du sentiment qui anime les Allemands envers ces troupes qui vivent bien, à bon marché, dans un pays où la vie est dure et chère. Ce qui est tragique, toutefois, c'est que la plupart des Allemands n'en viennent pas à se demander comment ils en sont arrivés là, c'est-à-dire, à tirer les leçons de l'hitlérisme, des atrocités et de la défaite. L'Allemand se sent injustement frappé par le sort.

La leçon mal apprise

Un fort vent de nationalisme souffle à travers cette Allemagne dont l'attitude semble se faire plus rétive et plus arrogante à mesure que le pays se relève. Ceux qui s'attendaient à un changement en profondeur sont déçus : l'Allemand n'a pas appris grand' chose de cette guerre et de la défaite, si ce n'est que la réussite est la preuve concluante d'un régime et que l'hitlérisme leur a laissé un héritage difficile à porter à cause de ses crimes « inutiles ».

J'ai eu une longue conversation avec un juge israélite allemand ayant vécu toute sa vie en Allemagne, jusqu'au jour où il fut emmené à Dachau pour quatre ans. Le Dr Eppstein, sans hésitation, m'a parlé du sort actuel des 20.000 Juifs qui se trouvent encore en Allemagne occidentale :

« Pour nous, il n'y a pas d'autre solution que l'émigration, car les Allemands n'ont pas changé ».

La marque nazie est encore visible, alors que dans le nouveau parlement de Bonn s'élèvent des cris de « Heil Hitler ! » pour saluer la naissance de la coalition des partis de droite ; alors que dans plusieurs villes de la zone britannique, des voitures se sont arrêtées pour distribuer aux passants des petites croix gammées d'étain.

Pourtant, à Bielefeld, en Westphalie, il y a quelques jours, toutes les usines ont fermé plusieurs heures tandis que les quelque 10.000 ouvriers assistaient à une réunion de protestation contre la condamnation trop légère infligée à l'ancien chef de la Gestapo de la ville.

Pourtant beaucoup d'Allemands s'enflamment au seul nom de Garry Davis, à l'évocation de l'Europe unie, du pacifisme universel...

Connaître sans comprendre

Etrange et perpétuel contraste entre le meilleur et le pire. Beaucoup d'hommes ont essayé de définir l'Allemand : « C'est, m'a dit une haute personnalité française, un mélange de latin, de slave et de germain. Le latin aime le travail, le germain aime la guerre, le slave aime le rêve ».

Et Nietzsche : « L'Allemand se plaît sur ces chemins obscurs qui mènent au chaos... »

Après avoir — et non pour la première fois — parcouru des centaines de kilomètres à travers l'Allemagne, j'ai constaté que ceux qui avouaient ne pas bien la comprendre, sont ceux qui la connaissent le mieux. Cependant de tout cet ensemble complexe se dégagent des indications qui positives ou négatives, ne peuvent pas nous être indifférentes, un seul instant, car c'est de l'Allemagne, une fois de plus, que dépendra la paix ou la guerre en Europe.

Copyright 1950 by Lionel Durand and « Paris-presse - l'intransigeant ».

EPURATION MASSIVE A LA RADIO SUISSE

(De notre correspondant particul.) F. LOMAZZI)

LAUSANNE, 8 février (par téléphone). — On apprend de Berne que le directeur général de la radio suisse, M. Gloog, a été « démissionné ». Trois conseillers d'Etat, s'étant préoccupés de savoir comment marchait la radio helvétique, constatèrent de tels désordres et une telle façon de ne pas travailler que M. Gloog fut mis en mesure de résigner les fonctions qu'il occupait depuis 1936.

Dans la même charrette figurent également d'autres grands responsables, si bien qu'il faudra réorganiser totalement la radio suisse. Ajoutons qu'un fort mouvement se dessine en vue de l'introduction — très contrôlée — de la publicité à la radio helvétique.

En dépit de la taxe annuelle, les cachets payés aux artistes sont maigres. Tel grand chef d'orchestre français n'a-t-il pas reçu 75 francs suisses seulement pour diriger un orchestre soit à peu près le prix de son voyage depuis Paris, aller et retour ?

LA RECONNAISSANCE DE BAO DAI par Londres et Washington :

Solennel avertissement à l'U.R.S.S. et à la Chine communiste

Les Etats-Unis envisagent de fournir une aide économique à l'Indochine

WASHINGTON, 8 février (A.F.P.)

EN reconnaissant les gouvernements du Vietnam, du Laos et du Cambodge, dans le cadre de l'Union française, le gouvernement américain a donné à l'U.R.S.S. et à la Chine communiste un solennel avertissement.

« Le gouvernement des Etats-Unis, dit textuellement le communiqué du département d'Etat relatif à cet acte diplomatique, étudie actuellement les mesures qu'il prendra, en coopération avec ses alliés, pour s'assurer que l'établissement de la stabilité politique et l'instauration d'institutions démocratiques dans le Vietnam ne seront pas entravées par des troubles intérieurs fomentés de l'extérieur.

Le communiqué déclare implicitement que le gouvernement américain examine les moyens par lesquels il pourra aider ces pays à assainir leur économie, les Etats-Unis ayant l'intention de participer, de concert avec leurs alliés occidentaux, à l'élimination de tout climat favorable aux succès communistes. C'est, affirment les experts américains des questions asiatiques, le seul facteur réellement efficace de lutte contre le communisme.

La solidarité du monde occidental

On souligne, dans les milieux diplomatiques, que les Etats-Unis n'hésiteront pas à opposer une réaction énergique à tout soutien, direct ou indirect, de la Russie ou de la Chine communiste aux éléments rebelles d'Ho Chi Minh.

La décision que vient de prendre le gouvernement des Etats-Unis, ajoute-t-on, consacre de façon définitive la solidarité du monde occidental en Extrême-Orient, et cela au moment où certains spécialistes américains s'attendent à des efforts redoublés de la part de l'U.R.S.S. pour « purger » l'Asie de tous les éléments occidentaux.

On apprend d'autre part, de bonne source, que les Etats-Unis envisagent une aide économique directe à l'Indochine, en dehors de l'application éventuelle à cette partie de l'Union française du point quatre du programme Truman.

La Belgique reconnaît à son tour Bao Daï

BRUXELLES, 8 février (Reuter). — La Belgique a accordé aujourd'hui une reconnaissance complète à l'Etat du Vietnam, ainsi qu'aux autres Etats d'Indochine, du Laos et du Cambodge, en tant que membres de l'Union Française.

JOURNÉE de fièvre à Hong-Kong

HONG-KONG, 8 février. (Reuter.)

Hong-Kong, îlot anglais dans une Chine communiste, a connu une journée agitée. Une véritable bataille s'est engagée entre la police et des grévistes, dont une cinquantaine, parmi lesquels plusieurs femmes, ont été blessés. Depuis le 22 décembre, les employés du tramway de Hong-Kong sont en grève, parce qu'une demande d'augmentation n'a pas été accordée. Une foule de dix mille Chinois, marquant leur sympathie pour les manifestants, se sont massés dans Russel Street, où se trouve le siège du syndicat et de la compagnie du tramway. Lorsque les agents de police ont voulu empêcher les haut-parleurs de diffuser un appel pour une réunion des grévistes, la foule s'est montrée franchement hostile. Des manifestants, armés de pieds de chaises, de bouteilles et de pierres, ont essayé de rompre le barrage de la police qui a dû employer des bombes lacrymogènes pour rejeter les assaillants. Puis, des barricades de fil de fer barbelé ont été mises en place en toute hâte. Notre photo montre le « champ de bataille » après les incidents. Protégés par des casques, des boucliers et des bâtons, les policiers anglais montent la garde à Russel Street. A droite se trouve leur chef, l'inspecteur T.W. Wheeler, de la police navale.

Un jury américain reconnaît l'euthanasie...

Carol-Ann PAIGHT avait tué son père atteint d'un cancer incurable

APRÈS CINQ HEURES DE DÉLIBÉRATIONS les juges l'acquittent sous les ovations du public

BRIDGEPORT (Connecticut), 8 février (A.P.).

L'ETUDIANTE Carol-Ann Paight, vingt et un ans, qui avait tué son père atteint d'un cancer incurable, a été acquittée hier par le jury devant lequel elle comparaissait. Les jurés, neuf femmes et trois hommes, ont délibéré pendant près de cinq heures. A l'annonce du verdict, Carol-Ann a éclaté en sanglots et il a fallu la porter à moitié pour l'aider à sortir de la salle d'audience.

La jeune fille était accusée de « meurtre au second degré », ce qui pouvait entraîner une condamnation à l'emprisonnement à vie, si elle avait été reconnue coupable.

Carol-Ann a reconnu avoir tué son père à coups de feu après avoir appris qu'il souffrait d'un cancer et a plaidé la folie passagère.

Elle a déclaré qu'elle ne se rappelait pas avoir tiré.

La mère de l'accusée, Mme Mary Paight, a également éclaté en sanglots au prononcé du verdict. Puis, se reprenant, elle déclara en souriant, à travers ses larmes : « Oh ! je suis si heureuse, heureuse à en mourir. »

Les jurés ont délibéré pendant exactement 4 heures 51 minutes.

Aussitôt après la proclamation du verdict, le juge, président le tribunal, a ordonné la remise en liberté de Carol-Ann.

Le juge avait averti le public nombreux qui se pressait dans la salle d'audience d'éviter toute manifestation.

Mais il ne put empêcher des applaudissements d'éclater à la proclamation du verdict.

Selon le « Daily Express »

LE ROI FAROUK épouserait la belle Narriman SADEK

samedi, jour de son 30e anniversaire

LONDRES, 8 février. (U.P.). — Selon Delmer, correspondant du « Daily Express » écrit aujourd'hui que le roi Farouk épousera, samedi prochain, le jour de son trentième anniversaire, Mlle Narriman Sadek, l'ex-fiancée du diplomate égyptien Zaki Hachem.

« Il est probable », écrit-il, « que la cérémonie sera privée et que, seuls, les amis les plus intimes du roi y assisteront. Il n'y aura pas de réjouissances publiques telles que celles qui eurent lieu lorsque Farouk épousa l'ex-reine Farida. »

Delmer assure que la nouvelle du prochain mariage s'est répandue rapidement au Caire et que la population a fait montre de tant d'hostilité en l'apprenant que le roi a dû faire la paix avec ses pires ennemis politiques, les wafdistes, qui viennent de reprendre le pouvoir récemment.

UN MINISTRE BRANDEBOURGEOIS SE REFUGIE A BERLIN-OUEST

BERLIN, 8 février (A.F.P.). — M. Fritz Schwob, ministre chrétien-démocrate du Travail en Brandebourg, s'est réfugié à Berlin-Ouest. M. Schwob avait dû récemment démissionner sur la demande du parti socialiste-communiste.

ENCORE UN CHALUTIER mitraillé à Héligoland

CUXHAVEN, 8 février (Reuter). — Une fois de plus, un chalutier de pêche allemand s'est plaint aujourd'hui d'avoir été attaqué à la mitrailleuse par un avion non identifié dans le port d'Héligoland. Il s'agirait d'un avion quadrimoteur du type Lancaster.

Dernière audience au procès de Stettin

Les aveux se suivent et se ressemblent

STETTIN, 8 février (U.P.). — **Les débats du « procès d'espionnage » de Stettin se poursuivent devant le tribunal militaire. Au cours de la dernière audience, André-Simon Robineau, à qui le président demandait si son activité d'espionnage était de caractère agressif ou défensif, a répondu : « Agressif ». Questionné par son avocat, l'accusé a reconnu qu'il avait eu des frictions avec son chef, frictions motivées par son rôle d'agent secret.**

Interrogé ensuite, l'accusé Gaston Douet a précisé qu'il avait recueilli et transmis des informations sur des unités militaires soviétiques stationnées près de sa résidence de Slupsk et qu'il avait organisé un réseau d'agents, comprenant entre autres l'inculpé Klimczak, qui fournirent des renseignements militaires et économiques à M. Robineau, notamment.

Et voici les comparses polonais. L'inculpé Klimczak a déclaré qu'il avait commencé à travailler pour les agents français en 1947 et que, peu après, il était passé sous les ordres de Robineau, de qui il recevait des instructions détaillées concernant les rapports qu'il devait fournir sur les unités militaires polonaises, leur armement, leur entraînement, leur approvisionnement, ainsi que sur le mouvement des trains de marchandises entre l'Est et l'Ouest. Klimczak devait également adhérer au parti communiste et essayer de faire accéder des « traîtres » à des postes importants, mais ce plan échoua.

Ensuite, le commissaire du gouvernement procéda au contre-interrogatoire de Baustein.

Si le ministère public avait, la veille, flétri en Klimczak, « un ancien officier passé au service de l'étranger », il a aujourd'hui ironisé sur le cas de Baustein, « renégat de sa race, de son nom et de sa patrie ».

Baustein a dû, en effet, reconnaître qu'il avait emprunté un nom polonais sous l'occupation pour cacher son origine israélite et s'engager comme géomètre dans l'organisation Todt, où il a travaillé à la construction de routes et de ponts et qu'après la libération il avait déclaré aux Russes qu'il était Français.

Echec d une tentative de putsch communiste au Maroc espagnol

TANGER, 8 février. (A.F.P.) — Un communiqué, publié à Tétouan sur les récents incidents au Maroc espagnol, a mis en lumière une affaire de trafic d'armes et de contrebande. La plus grande réserve officielle avait été observée au sujet des personnes tuées au cours des incidents. On admettait généralement qu'il s'agissait d'un engagement entre policiers et contrebandiers marocains. Or, la presse espagnole de Tétouan et de Tanger annonce aujourd'hui que le Makhzen (gouvernement marocain), au complet, est allé présenter ses félicitations au haut commissaire espagnol pour avoir « fait avorter les tentatives préparées dans la zone internationale de Tanger par des éléments procommunistes contre la paix et l'ordre qui règnent dans la région de Tétouan ». Le communiqué précise que « des groupes armés organisés à Tanger ont pénétré au Maroc espagnol et ont été rapidement écrasés par des réactions vigoureuses des tribus qui se sont lancées à l'attaque, armées de bâtons et d'instruments de labour ».

Trente organisations nazies danoises se sont reconstituées

Elles englobent toutes les activités du pays et inquiètent le gouvernement

COPENHAGUE, 8 février (de notre correspondant particulier). — Le journal « Extrabladet » révèle aujourd'hui l'existence au Danemark de trente organisations nazies, qui se sont reconstituées et fonctionnent sous le couvert d'organisations de caractère pacifique, économique et même officielle.

Parmi ces organisations, on cite celle des « Combattants Danois » (les Combattants du Front).

Presque tous les chefs nazis danois, amnistiés par la justice de ce pays et qui ont à leur tête le leader national-socialiste Fritz Kausens, réapparaissent dans ces organismes. On y trouve des personnalités marquantes du monde politique et économique, des officiers d'aviation, de gros commerçants, etc. Les groupes ont des filiales dans toutes les grandes villes du Danemark, principalement à Aalborg, Frederichia, Odense, Raskilde, Aarhus, etc.

Pour l'instant, aucune information judiciaire n'est ouverte, mais, d'ores et déjà, les services spéciaux verifient les activités des personnes mises en cause.

LE TRESOR BRITANNIQUE FAIT UN EXCEDENT DE RECETTES DE 500 MILLIARDS

LONDRES, 8 février (A.F.P.). — A huit semaines de l'année fiscale, le Trésor britannique a enregistré un excédent de recettes de 518 millions de livres sterling (500 milliards de francs), soit 48 millions de plus qu'il n'avait été prévu pour l'année entière.

On souligne à ce propos, dans les milieux politiques et financiers de Londres, que « toutes les prévisions des experts se trouvent de la sorte largement infirmées par l'expérience et même que les meilleurs économistes du gouvernement sont dépassés ».

ATTAQUE DE CANTON contre les autorités de Macao

HONG-KONG, 8 février (A.F.P.). — Les journaux de Hong-Kong rapportent que le général Yen Tchien Yinz, gouverneur communiste de Canton, a protesté auprès de l'Administration portugaise de Macao contre l'autorisation de passage dans les eaux de cette possession donnée aux bâtiments de guerre nationalistes chargés du blocus de la rivière des Perles.

Après 2.000 ans...

ON RENFLOUE UNE GALERE GRECQUE DANS LE GOLFE DE GENES

ALBENGA, 8 février (Reuter). — On a commencé les opérations de renflouement d'une ancienne galère grecque, qui repose au fond du golfe de Gênes depuis plus de deux mille ans et dont la présence avait été signalée par des vases et des poteries qui s'étaient échoués sur la côte.

L'épave a déjà été examinée par des « archéologues plongeurs », qui estiment que le bâtiment peut être renfloué et sera d'un intérêt exceptionnel pour les historiens et les archéologues.

Questions juridiques qui vous embarrassent

Est-il possible à un locataire qui a lui-même résilié son engagement de location et accepté une date de départ d'obtenir un sursis à celle-ci ?

Soit, à notre avis, le président du tribunal civil siégeant en audience de référé pourra, à la demande de l'intéressé, lui accorder un sursis quant à son départ.

(Réponse à M. X..., à Tremblay).

Comment doit s'apprécier le montant du loyer dû pour la location d'une chambre de bonne meublée ?

Le fait qu'il s'agisse d'une chambre de bonne ne change pas le problème. Ou bien le bailleur est considéré comme loueur en meublé, et dans ce cas il doit appliquer au loyer homologué de 1939 les coefficients de majoration prévus par les arrêtés préfectoraux, ou bien il est considéré comme louant exceptionnellement un local d'habitation meublé, et le loyer qu'il en peut exiger ne doit pas dépasser le double du loyer qu'il serait en droit de réclamer pour le local nu.

(Réponse à M. Antoine, à Neuilly.)

L'exercice de l'article 19 est-il différent suivant que l'immeuble a été acquis à titre onéreux ou que son propriétaire actuel l'a reçu par voie testamentaire ?

Le législateur ayant pris le soin de lier la condition relative à la date d'acquisition à la mention « lorsque l'immeuble a été acquis à titre onéreux », il nous semble incontestable qu'un propriétaire qui a reçu son immeuble du fait d'un legs ou d'une donation n'est pas tenu d'attendre le délai de quatre ans prévu en cas d'acquisition onéreuse.

Il n'en reste pas moins vrai que les autres conditions prévues par l'article 19 doivent être remplies.

(Réponse à M. Lacour, de Colombes).

Un hôtelier peut-il facturer le chauffage en plus du loyer légal qu'il exige de ses clients si, en 1939, le coût de ce chauffage était compris dans les chiffres des loyers qui ont été homologués et sur lesquels est appliqué le coefficient de majoration légal ?

En principe, le montant des loyers de 1939, pour les chambres dépendant des hôtels meublés, ne comprenait pas, au moment de leur homologation, le coût du chauffage et, dans ce cas, l'hôtelier est évidemment en droit de le facturer en plus.

Si, par exception, il en était autrement, les clients lésés devraient s'adresser au Service du contrôle des prix, 14, quai de Javres.

(Réponse à Mme Mellerolle, à Paris-Ve).

Le remplacement d'un compteur d'eau particulier incombe-t-il au propriétaire ou au locataire ?

A notre avis, le locataire a d'autant plus d'intérêt à accepter de supporter les frais de ce remplacement que s'il ne possédait plus de compteur, les frais de remboursement de la consommation seraient calculés selon la méthode dite de ventilation, au prorata du loyer, changement auquel il ne pourrait trouver que des désagréments.

(Réponse à M. Dufon, à Boulogne).

Le chiffre de 35 francs prévu par la préfecture comme prix du chauffage journalier dans un hôtel meublé peut-il être majoré du montant de la taxe sur le chiffre d'affaires ?

Oui. Ce prix de 35 francs est spécifié taxe non comprise. De même, les 5 p. 100 prévus pour le service en sus du montant du loyer ne présentent aucun caractère abusif.

(Réponse à Mme Roy, à Paris-XVe).

Germaine POUSSANT.

DU NOUVEAU SUR LOUIS XVII

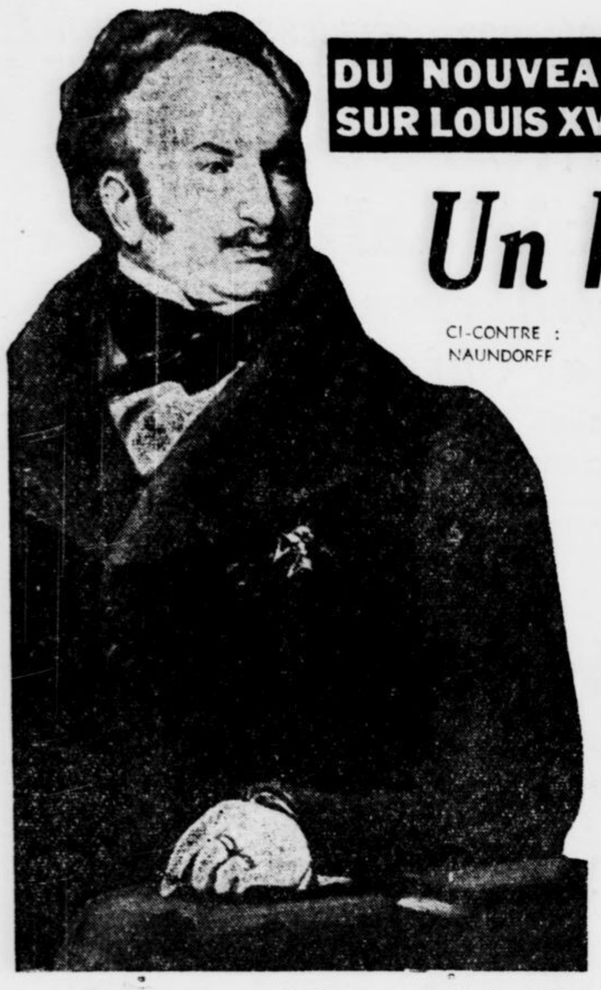
L'ÉNIGME DU TEMPLE

Par Alain DECAUX

LE 8 juin 1795, un enfant meurt à la prison du Temple. Les commissaires prétendent qu'il s'agit de Louis XVII, le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, interné depuis le 13 août 1792. En vérité, l'enfant n'est pas le petit prince, mais un gosse inconnu. Qu'est donc devenu le fils de Louis XVI, dont l'évasion ne fait plus aujourd'hui aucun doute ? Un jour, on apprend qu'un certain Naundorff, horloger de son état, prétend être le véritable Louis XVII. Et, aussitôt, le mystère du Temple rebondit : qui est au juste ce Naundorff, d'où vient-il, quels sont ses droits ?... C'est à ces questions que répond le passionnant article qu'on va lire.

Un horloger dit : "C'est moi le roi !.."

...et voici l'extraordinaire roman de Naundorff



CI-CONTRE : NAUNDORFF

III^e ARTICLE
(Voir « Paris-presse » des 6 et 7 février.)

AU début du mois d'août 1845, la petite ville hollandaise de Delft connut une animation qui étonna bien ses habitants, accoutumés à plus de tranquillité.

Aux ignorants qui s'enquéraient des raisons de toute cette agitation, on répondait que « le duc français » était gravement malade et que, pour cette raison, quantité de hauts personnages arrivaient à Delft.

En effet, dans une maison voisine des importants ateliers de pyrotechnie, un homme est alité. Il souffre atrocement. Autour de lui sont réunis sa femme et ses nombreux enfants. Deux médecins nommés par le gouvernement, les docteurs Soutendam et Kloppert, voient avec anxiété empirer à chaque heure l'état de leur malade. Le général Van Meurs, qui devait devenir ministre de la Guerre, ne quitte pas la chambre de l'agonisant.

Au pied du lit, un homme sanglote : c'est le comte Gruau de la Barre, avocat et ami de celui qui est en train de mourir.

Mais voici que ce dernier parle. D'une voix hachée, il crie sa souffrance.

— Ah ! dit-il, que Dieu m'accorde de bientôt rejoindre au ciel mon père, le roi...

Le roi ? Il en parle à nouveau. Il délire, cette fois. En des phrases incohérentes, il murmure le nom de Louis XVI ; les mots : guillotine et échafaud reviennent dans sa bouche à plusieurs reprises.

Cette agonie va durer six jours. Le 10 août 1845, enfin, le patient cessera de souffrir.

Le lendemain, le fils aîné du mort et son avocat se rendront à l'hôtel de ville : là, ils déclareront le décès de « Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, Louis XVII, né au château de Versailles, en France, le vingt-sept mars dix-sept cent quatre-vingt-cinq. »

Reconnu par les anciens serviteurs...

L'homme qui vient de mourir n'est autre que l'illustre Naundorff, le plus fameux de ceux qui prétendirent être Louis XVII.

Le général Van Meurs, qui, je l'ai dit, n'avait pas quitté son chevet durant son agonie, a écrit par la suite :

« Tout ce que je lui ai entendu dire, alors qu'il pensait haut dans ses nuits sans sommeil, tout ce qu'il a dit aussi dans son délire et même peu avant sa mort, tous ces événements et la triste fin de cette vie de malheurs sont pour moi autant de preuves convaincantes que le nommé Naundorff était le duc de Normandie, le véritable dauphin, fils de Louis XVI, martyr de la politique et de la haine de ses plus proches parents. »

Le général n'est pas le seul à avoir été convaincu ; des centaines de royalistes, mis en présence de « Naundorff », l'ont reconnu aussitôt pour Louis XVII. Et, chose troublante, importante, parmi eux, il y a vingt anciens serviteurs de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Ceux-ci, à Versailles et aux Tuileries, ont bien connu le dauphin. Ils ont pu poser à Naundorff cent questions sur l'enfance de Louis XVII. Et le prétendant leur a si bien répondu, que les vingt serviteurs l'ont, tous, reconnu pour le dernier roi légitime de France !

Horloger à Berlin...

J'ai raconté, dans le premier article de cette série, l'arrivée à Paris de Naundorff. D'où venait-il ? Et quand avait-il commencé à se poser en prétendant ?

C'est en 1810 qu'apparaît pour la première fois ce nom dans un document officiel. Il existe aux archives de Berlin une correspondance entre ministres rappelant incidemment « les négociations et arrangements de 1810, au sujet de Naundorff ».

Dès 1810, d'ailleurs, un certain nombre de Français, émigrés ou appartenant à l'armée impériale, avaient eu vent du bruit étrange qui courait en Prusse d'une façon de plus en plus précise : il s'agissait ni plus ni moins de l'existence de Louis XVII, et, qui plus est, de son séjour en Allemagne !

C'était, par exemple, le général comte Poulain du Fays, à qui des officiers prussiens affirmaient que « son prince n'était pas mort et qu'il était détenu en Prusse... » C'était le marquis de la Roche-Aymon, qui, un jour, se trouvant chez le conseiller d'Etat prussien Le Coq — lequel était, comme son nom l'indique, d'origine française — apprenait de lui que Louis XVII « était retiré et caché sous un nom d'emprunt, et qu'il exerçait la profession d'horloger dans le voisinage ».

Vers la fin de 1810, en effet, un jeune homme paraissant vingt-cinq ans environ, s'était établi à Berlin, Schützenstrasse, n° 52, comme horloger. Il s'appelle Karl-Wilhelm Naundorff. Ne possédant pas de papiers ni d'autorisation d'exercer sa profession, il a été inquiété : mais grâce à la protection du conseiller Le Coq — qui devait devenir président de la police de Berlin quelque temps plus tard — et après des négociations entre différents membres du gouvernement de Sa Majesté prussienne, on l'a laissé en paix, et muni de toutes les autorisations nécessaires.

En 1812, il quitte Berlin et est reçu bourgeois de Spandau, sur la production d'un certificat délivré par le président Le Coq — dont il semble bien décidément que la protection occulte lui soit acquise.

Où le duc de Berry intervient

A ce moment, les armées de Napoléon connaissent leurs premières défaites. C'est la retraite de Russie, la campagne de France, l'abdication de l'empereur, la première Restauration, les Cent Jours, Waterloo — la seconde Restauration.

Naundorff vit toujours paisiblement à Spandau. Cependant, un jour, il demande à ses camarades de travail « si cela les surprendrait qu'il soit né prince ». Sur le grand éclat de rire des ouvriers, il quitte la pièce brusquement.

Peu de temps après, il apparaît que le duc de Berry, fils du comte d'Artois, et héritier du trône de France, dut recevoir des nouvelles assez surprenantes venant d'Allemagne. Nous savons, en effet, par plusieurs témoignages, qui concordent parfaitement entre eux, qu'un jour de janvier 1820, le duc de Berry se présenta à la porte du cabinet du roi Louis XVIII et lui demanda une audience immédiate.

Au moment d'entrer, il dit, assez brutalement, aux huissiers qui voulaient l'annoncer :

— Laissez-moi !

Et, rapidement, il entra chez le roi, claquant la porte derrière lui. Mais celle-ci, trop violemment poussée, revint sur elle-même et resta entrebâillée.

Les huissiers et les gardes du corps présents dans l'antichambre, entendant bientôt de violents éclats de voix — qui provenaient du cabinet royal — mus par une curiosité bien naturelle, s'approchèrent.

— Je viens de répondre à mon cousin, disait le duc de Berry.

— Quel cousin ? demandait brutalement le roi.

— Le duc de Normandie.

— Il est mort ! rétorquait le roi avec véhémence.

— Non. Il n'est pas mort. Vous le savez bien !

— S'il n'est pas mort, il est mort civilement. Ne savez-vous pas qu'après moi vous êtes appelé à régner ?

Et comme le duc de Berry répliquait vertement, le roi, furieux :

— Sortez, criait-il, sur-le-champ ! Un mois plus tard, le duc de Berry était assassiné par Louvel.

« Aussi vrai qu'il y a un Dieu !... »

A Spandau, l'horloger Naundorff habite chez de braves gens, les époux Preiss. Un jour qu'il est sorti de grand matin, la servante, en faisant son lit, découvre un médaillon qu'elle s'en va montrer à ses patrons. Herr Preiss, tout surpris, reconnaît alors le portrait de Louis XVI.

A ce moment, Naundorff revient précipitamment, l'air troublé, et « comme un homme qui a oublié quelque chose de précieux ». Il trouve le médaillon entre les mains de Mme Preiss, et, fort ému, murmure en le reprenant :

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu, c'est mon père...

Mais vivement, il ajoute :

— N'en dites jamais rien. Ce secret vous perdrait avec moi...

En 1824, un incendie éclate dans le théâtre voisin de la maison qu'il habite. Il est accusé de l'avoir allumé volontairement. Il passe en jugement ; mais, n'en déplaise à ses détracteurs, **il est entièrement acquitté.** Il semble pourtant que le malheureux était décidément en butte aux malédictions du ciel, car peu de temps après il est accusé d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. Arrêté, interrogé sur son identité, il répond qu'il s'appelle Naundorff, et qu'il est né à Weimar. On écrit à la mairie de cette ville, et l'on en reçoit cette réponse :

« Après une recherche minutieuse dans les registre d'église du pays, le nom de Naundorff n'a pu être trouvé, et les plus anciennes familles ne se souviennent pas qu'il ait jamais existé à Weimar. »

Sommé alors de donner son identité véritable, il déclare :

« Je suis né prince et je suis malheureux sans le mériter ; mais ce n'est pas à moi à vous découvrir ce mystère... »

Le jugement qui est prononcé reconnaît l'innocence de Naundorff quant à l'inculpation de fausse monnaie. Mais il est condamné, en raison « de ses évidents mensonges sur son origine ».

En 1828, sur un ordre venu de Berlin, Naundorff est mis en liberté, mais à condition de partir aussitôt pour la Silésie. Il se rend à Crossen avec sa femme et ses enfants.

Car le « bel horloger » — ainsi qu'on l'appelle en raison de sa magnifique prestance — s'est marié en 1818 avec une jeune fille de 16 ans, Jeanne Einert, et a d'elle déjà trois enfants.

A Crossen, il fait la connaissance du commissaire Pezold, chargé de le surveiller. Celui-ci devient son ami. Peu de temps après, Naundorff lui déclare :

— Je suis Louis XVII, fils du roi Louis XVI et de reine Marie-Antoinette.

Le plus extraordinaire est qu'il se trouvera, quelques mois plus tard, à deux doigts de la réussite.

Dès son arrivée à Paris, il n'a eu de cesse de parvenir à rencontrer les témoins de la petite enfance du dauphin : fait qui est tout en sa faveur, et que ses partisans considèrent, à juste titre, comme une preuve de bonne foi. Des anciens serviteurs de la cour de Louis XVI, les de Saint-Hilaire, mis en sa présence, le reconnaissent pour le fils de leur roi. Ils le présentent à Mme de Rambaud, ancienne gouvernante du dauphin, depuis sa naissance jusqu'au 10 août 1792. Il est certain que cette femme, ayant vécu dans l'intimité entière du dauphin durant les sept premières années de sa vie, était mieux à même que quiconque de déceler l'imposture de Naundorff — si du moins il y avait imposture.

Une histoire ahurissante

Dès lors, Pezold, bientôt convaincu par les preuves que Naundorff lui fournit, devient son plus ardent défenseur. Il écrit aux cours européennes, à Charles X, à la duchesse d'Angoulême...

En 1832, après avoir notifié à Louis-Philippe, devenu roi des Français, « l'existence de Louis XVII », Pezold meurt.

Et, peu de temps après, Naundorff se met en route pour la France. On a vu comment, le 26 mai 1833, il est arrivé à Paris.

Il y a peu de circonstances aussi ahurissantes dans l'histoire que celle-ci : un vagabond, déguenillé, sans un sou, ne connaissant personne, bredouillant à peine quelques mots de français, arrivant dans « la capitale de ses ancêtres », pour réclamer, sinon un trône, du moins l'état de prince français !

Entrevue décisive...

Mme de Rambaud vient fort sceptique à l'entrevue qu'on lui a ménagée avec « le prétendant ». Elle a soixante-neuf ans, la tête froide, et elle ne croit guère à la survie de son « cher petit prince ». Naundorff, pour plus de précaution, n'a pas été averti qu'il va rencontrer Mme de Rambaud. Les premiers mots sont très froids. Mme de Rambaud laisse apparaître une ironie non dissimulée. Naundorff tente en vain de la convaincre.

Soudain, avec beaucoup de calme, l'ancienne gouvernante du dauphin tire de son sac un petit habit :

« Lorsqu'on refusa de m'admettre au Temple, dit-elle, je voulus garder un souvenir de mon cher enfant. Voici un petit habit qu'on lui donna à l'occasion d'une fête AUX TUILERIES, voyez si vous le reconnaissez.

Le prétendant prend entre ses mains l'habit « bleu de ciel, larges boutons à queue de moineau ». Son visage s'émeut ; il dit vivement :

« Mais vous vous trompez, ce n'est pas à Paris. C'était à VERSAILLES, dans une belle assemblée, et je n'ai plus voulu le porter, car il me gênait. »

« A ces mots, écrit un témoin de l'entrevue, M. Ferdinand Geoffroy, Mme de Rambaud n'y tient plus. Elle se lève précipitamment et se prosterne, appuyée sur les genoux du prince : « O mon Dieu ! Mon Dieu ! C'est lui ! »

Elle suffoquait, les larmes vinrent, heureusement :

— Oui ! Oui ! c'était à Versailles, et vous ne vouliez plus le porter.

« Le bonheur des trois personnages, ajoute Geoffroy, était indescriptible : joie bien rare sur cette terre... »

Vingt autres reconnaissances vont suivre celle de Mme de Rambaud et de Saint-Hilaire. Entre autres, celle de M. de Joly, ministre de la Justice sous Louis XVI, de M. de Brémond, secrétaire général du ministère de l'Intérieur au début de la Révolution, de Pauline de Tourzel, comtesse de Béarn, fille de la duchesse de Tourzel, gouvernante des Enfants de France, du comte de Bréon, du marquis de la Feuillade, du marquis de Bonneval, du comte de Bongard... Il y a là de quoi impressionner le plus sceptique.

Mais sa sœur...

« Naundorff » — ou plutôt : le prince, ainsi que quantité de Parisiens l'appelait désormais — ne se contente pas de ces témoignages. Il demande à la duchesse d'Angoulême, la « sœur », une entrevue. Trois minutes d'entretien pouvaient suffire à la duchesse pour reconnaître son frère, ou démasquer l'imposteur.

Malgré ses lettres renouvelées, ses supplications, « Naundorff » ne sera jamais reçu.

Il y avait dans cette attitude un mystère — un mystère qui est maintenant à peu près élucidé, grâce à la découverte que j'ai eu le bonheur de faire de trois cents lettres inédites de Madame Royale, lettres qui font aujourd'hui l'objet du livre « Le secret de Madame Royale », de mon confrère et ami André Castelot. Grâce à ces documents, un coin du voile est levé — ainsi qu'on le verra dans la suite de cette enquête.

En 1836, Naundorff se décide à poursuivre la duchesse devant les tribunaux. L'assignation déposée par lui a un résultat imprévu : Louis-Philippe ordonne l'arrestation du prétendant, puis son expulsion de France. Il vivra quelques années en Angleterre, puis se rendra en Hollande sur l'invitation du gouvernement, pour y poursuivre des recherches de pyrotechnie. Ce curieux homme est, en effet, un inventeur : il a découvert des explosifs d'une puissance inouïe pour l'époque, et qui seront encore utilisés par l'armée hollandaise en 1914 !

C'est alors qu'il meurt, le 10 août 1845, dans des conditions que j'ai relatées.

Naundorff était-il Louis XVII ?

Prochain article :
Une nouvelle intervention du docteur Locard : Naundorff était bien Louis XVII

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
100, rue de Richelieu
de 9 heures à 18 heures : 7, place Clichy : de 8 heures à 24 heures, et 35, rue des Abbesses : de 8 heures à 20 heures (sauf dimanches et fêtes)

Demandes d'emplois 75 fr.

Licencié droit 27 a, faculté initiat. et respons. 10 a, pratiq. commerc. administ. et contentx de fonct.-cadre ch. emploi même modeste si possibil. Ecr. M. Tannais 21 Chpe-Elysées

Serveuse café cherche remplacem. fév. mars. Ecrire *Paris-presse* 422

Ebén.-verniss. (ht qualif.) spéc. répar., ch. pl. gros hôtels ou maisons meubles, voyag. prov. *Paris-p.* 415

M. 45 a. 20 a. direct. techn. et Cie ds indust. du bois, meub.sièg. artist. ou tailleurs, spéc. libre 1er juil. chef/sal rapp. même colonies. Ec. Portal,3,r.L.-Hugues,St-Quentin

Vendeur tr. qualif. 40 a. ch. empl. chef vente ou assim. spécial soieries et tissus ameub. excell. réf. Ecr. « Paris-presse » 417.

Ménage allemand se enfant cher. travail ay. logt assuré ou chambre ds bon restt. maison à Paris (Ier Bazar, 05, r. Pluto, Mour (O.)

M. cède chambre contre emploi bur. Ecrire *Paris-presse* 419

EMPLOIS DE BUREAU

J.H. sténodact. aide-compt. lib. de suite cherche emploi. DAU. 12-44.

Alma, dame pens. mach. écr. tél. ch. trav. domicile. *Paris-presse* 889

Jeune homme 23 ans dactylo et sachant calculer cherche place. Noviat. 161, av. Ledru-Rollin-11e.

Dactylo expérim. prend travail domicile exécut. rapide et soignée anglais, allemand. Mlle BERNEST, 85, rue de l'Académie (8e).

Fais tr. trav. dactylo. YRI. 61-02

Bonne comptable ts trav. ch. empl. ls. Ec. RIC.121,r.Chantilon-t-18e.

Sténodact. instr. exp. ch. empl. pr 1 mois ou 2. Ecr. *Paris-presse* 367

Secrétaire très exp. active bonnes not. angl. allem. réf. 1er ordre cherche emploi collaborat. direct. Hautement S. rue Roche. Ivry.

Secrét. sténodact. ch. trav. à domicile ou trav. copies, prix intér. Ecrire « Paris-presse » 418.

CHAUFFEURS - LIVREURS

Mâcon, chauff. ts permis ou empl. garage. Gérard, 4,r.Chastagnary-15e.

Chauffeur profess. 18 ans pratiq. 45 a. dem. place stable libre entre. Jacquemin. 259, r. Belleville Paris

GENS DE MAISON

Dame 56 a. ch. ménage 8 à 17 h. cuis. lav. repass. Ecr. Ferrier, 18, Bd R.-Lenoir (11e). Prom.enfants.

INDUSTRIE

Dess. projeteur bât. et B.A. très exce. cherche emploi stable. Urgent. Ecr. « Paris-presse » 287.

Offres d'emplois 350 fr.

BUREAU

SPENODACTYLO première force sachant rédiger. Se présenter : SOLFIN, 12, rue Martel. PARIS

Recherchons jne sténodact. estable initiatives, rapide. Ne pas se pres. Ecrire A.O.P., 12, pass. Rend 11e

T. b. comptable pr cabinet expert 40 a. max. Ne pas se pres. Ecr. Eolphani, 13, pl. des Vosges 4e).

Jeune débutante pr travaux bureau et dactylo. Se présent. 12 à 13 h. EIGNER, 85 bis, rue Richelieu

Sté matériaux construction mach. employé aux écritures pr service commercial et relations clientèle. Ecrire en indiquant âge, références, prétentions à C.I.C.M., 73, Bld Haussmann PARIS (8e).

S.H.D., 106, rue Lafayette, prch calculeuse ayant notions comptabil.

Jeune industriel demande SECRETAIRE PRIVEE, belle présentation exigée. S'adresser : HOTEL COMMODORE, bould Haussmann, chambre 109, entre 15 et 20 hres.

Secrétaire sténodactylo expédim. ayt habit. client. Se prés. SUPER-METAL, 5, rue A.-de-Neuville-17e

COUT. MODES CONFECT.

Ouvr. modiste av. modèle matin seulement. 23, rue Miromesnil-8e

Bonne couseuse patronnière robes et tailleurs, sér. réf. Boutanger, 39, rue Etienne-Marcel, Paris-1er.

Dem. tr. bonn. ouvr. tres mains qualif. au mill. et fin pour Casablanca (Maroc), sér. réf. haute cout exig. Ecr. Jeste, hôtel Lotti, 17, rue de Castiglione, Paris.

Dem. très bonne 1re main lingerie fine capable couper d'après figurines, très bon. référ. exigées. Tél. matin pour rend.-vous GAL. 88-91.

Mécaniciennes Gab. Fitzsimmons, Prétoulines fer début SCOT-LAND 45, rue Provence. Mo Danube.

GENS DE MAISON

Rech bonne non couch. habit. pr. quartier Pereire. Tél. ELY. 19-96.

INDUSTRIE

Régleurs sur tours automatiques suisses exprim. sér. référ. exig. demandés par usine Paris. Cantine. Ecr. « Paris-presse » 427.

Imprimerie import. Paris rech. collaborateur fr. au courant services divers. Bel situation. Réf. tr. sér. exig. Ecr. av. prét. B.P. n° 14

USINE 15e RECHERCHE EMPLOYE de PLANNING

ayant travaillé en atelier, 25-35 ans. Coiffer, 196, 45 h. Envoyer curric. vitæ complet et prétn à Campbell, B.P. n° 57, Paris (17e).

IMPORTANTE SOCIETE PARIS CHERCHE INGENIEURS ou TECHNICIENS très ayant pratique chaudières industrielle. Age 40 ans maximum. Ecr. n° 15.569 Publicité Saverio, 38 fer. rue Tour-d'Auvergne Paris

CHARPENTIERS BATEAUX

Se présenter : MATRA-MARINE place Romagnier, à GONFLANS ST-HONORINE. Tél. 386 Conflans

On demande **CONTROLEUR** TRES BON pr accessoires AUTOMOB. connaissant parfaitement la fabrication et réception de matières premières. Sér. référ. exigées. Ne pas se pres. Ecr. : PROJECTEURS MARCHAL, 14, rue Mâhul, PANTIN.

REGLEURS RELAIS REGLEURS ORGANES

Se présenter à la Sté des TA'phones ERICSSON 35, Bld de la Finlande, COLOMBES. 12 minutes St-Lazare, Station LE STADE. Avantages sociaux, bonne cantine Tous les jours, sauf lundi

Carrosserie automobile dem. bon ouvrier pour réparation et montage, 101, avenue Gallieni, BAGNOLET.

Cherch. monteurs électriciens très qualif. installation câblage H.T. et petit outillant. Ets GUENZRAUD et Cie, 7, r. des Chantiers, Besançon.

CITROEN - CLICHY
embauche de suite
MOULEURS
PLAQUES MODELES
Se présenter tous les jours, même le Samedi entre 8 h et 11 h. ou 13 h. et 16 h. : 45, rue Madame-de-Sanzillon, à CLICHY, avec certificats, livret de famille, numéro Assurances sociales et Caisse de Compensation.

On recherche
CHEFS D'ÉQUIPE DÉCOLLETEURS
sur tours ACME 6 broches Brown et SHARPE
Envoyer première lettre à Fox 726 47, rue Condorcet, Paris (9e)

Bonne situation à
MONTEUR INTERPHONE
exptab. très sér. référ. exig. Se pré. lundi 13, de 16 à 18 h. 21, r. Rochechouart-9e. TRU.43-25

BOBINIER INDUIT ROTOR
BOBINIERES STATOR. Cantine. CHEDEVILLE, 7, rue Marcel-Bonet, à Gennevilliers (Seine).

INGÉNIEUR
(ETUDES et ESSAIS)
dem. par Import. Sté Paris pour chauffage études thermiques. Petite âge, référ. détaill. et motivés ne se RIOLLIN, 28, rue d'Aboukir (2e).

MAROQUINERIE

On dem. ouvr. qual. gainier maroquinier, coffret. Ouvr. qualif. doreur cuir. Balancier Normand. 59, r. Villiers-de-l'Isle-Adam (20e)

DIVERS

Dem. Mons. sér. lib. de suite. Se pré. jeudi 9-30 à 12 h. M. ADER, 3, r. la Baume. Mo St-Phi.-du-Roule

Formation rapide, gains immédt. M. Ban, jeudi 9-12 h. 10, r. de Lancry

Rech. pr Sces Commercial Paris J. H. dégagé obl. milit., sér. réf. Se pré. matin C.G.M. 7,r.Clichy.

Dem. vendeuses spécialistes soierie, lainage. Réf. exig. Se pré. Maison MAX, 48, Bd Haussmann.

Dem. sér. pour fait. emballage, expéditions et transports, empld stable. Très sérieuses références exigées. Ne pas se présent. Ecrire en joignant curric. vitæ et en indiquant prétentions : REYNET, 17, rue du Montparnasse. PARIS (6e).

Homme 35-40 ans, connaiss. parfait. stockage papier imprimé, ressemblage et remise ailleurs pour seconder chef magasinier, emploi stable. Très sér. référ. exigées. Ne pas se présenter, écrire en joignant curric. vitæ et en indiquant prétentions : REYNET, 17, rue du Montparnasse. PARIS (6e).

Démarcheurs demandés pour vente lot., tissus directement aux particuliers, déplacements et frais de route compris. - TRANSFABRIC, 42, rue de Paradis, de 15 à 18 h.

Maison de Santé banl. Sud ch. aide-infirmière service de nuit intelligente et sérieuse. ITA. 20-65

Dames 25-40 ans si comp. vp. trav. fac (20-25.000) sans réf. mor.exig. Voir ALBERT, 23, rue Lauriston.

Travaux à façon 200 fr.

Fabric soutien-gorge ch. travail à façon. Ecr. « Paris-presse » 412

Chamb 6.000 fr. Peint. DOR.53-81

PEINTURE, travaux soignés, Prix modérés. - AUTeuil 21-93.

Gérances 300 fr.

Rech suite en gérance libre av. possib. achat Café Hot.-Rest. rayon assez 100 kw. Paris Aff. saine. B. logt. Pas sér. et laterm s'abst. Ecr.av.détails compl. *Paris-p.* 426

Représentations 500 fr.

Manuf. chaussures dem. Jne Voyag. énergiq. vte détaillants province. Fixe frais de route, commiss. Ecr. av. 15.585 Publicité SWEERTS, 36 ter, rue Tour-d'Auvergne. Paris

Importante USINE CYCLES rech. pour région Parisienne REPRESENTANT disposant voiture et camionnette pour démarchage auprès des Industriels, Journalières assurées. Ecr. av. réf. Hivage Toulouse n° 21076.

Impte fabr. de PEINTURES rech. REPRESENTANTS actifs et sérieux march. couleurs, quincaill., pr placement d'une nouvelle marque de peinture. Ecr. au 66.116 Contesse Publicité, 8,rue Dordogne-11e q.Pr.

REPRESENTANT
Si actif et ambitieux disposant 400.000 ecus-vous tr. vite une situat. de 120.000 p. mois. Ecr. Public.LEROY, 5 bis,bd Italiens-2e

100.000 Frs off. par les VINAIGRONS FRANÇAIS 4, r. Rambuteau, Paris A MM. ou Dames ay. voit. pr visit. client. rurale. Sér. références exigées.

Dem. REPRESENTANTS CAPABLES FONDER ultérieur, AGENCES REGIONALES France et Colonies pr amar. suisses marque cotée convenant organis. bur. Adr. curric. vit. et photo à JOCHIM, 1 bis, av.Carnot, ou tél. ETO.14-56 pour réception samedi et dimanche

Firme Papier enball sacs et transformes rech. Représent connais. partie (débutants s'abstenir) prospection Paris, Banlieue, Province. Ecrire sérieusement candidats faisant preuve dynamisme. *P.-p.* 421

Dem. REPRESENTANTS visit. pharmacies, imprimeurs Paris Province. *Ecr. Paris-presse* 403.

Autos, motos, vélos

ACHATS 450 fr.

ACH. ttes voit. paiement suite. 131 bd Diderot. DID. 87-87

VENTES 450 fr.

Part. ACH. 4 CV. RENAULT LEXE 1949-1950. Tél. DID. 24-22

Matford 4 t. type V8 F.817 tr. b. ét. méc. bas pr. Hamon, 45, Bd Jean-Jaurès, Boulogne MOL.38-08.

Particulier vend CITROEN 11 BL 1938, bon état, bas prix. Valette, 9, r. de la Donane. ROT. 56-13.

Particulier vend CITROEN 11 BL 1938, bon état, bas prix. Valette, 9, r. de la Donane. ROT. 56-13.

V. Peugeot 5 Cttc bâchée b. état. Denay, 78,A.Mouchez-14e.Gob.51-51

Particulier 7 pl. face route 12 CV. Delahaye 134 S, parf.ét. AIé.26-47

Particulier vend BERLINE **SIMCA 8** Juin 1948. Ecrire : *Paris-presse* 424.

Part.Simca-8 t.parf.230. Cer.54-28

SIMCA 6 dernier mod., moins de 4.000 km., état abs. nf. Tél. CAR.02-05. M.-midi et 9/1.

Vds urg. cse départ 125 cm3 cult. Motobéc.-imnée. INV.42-36, 17-19 h.

11 BL ve. Fraigno, 4,r.Lt-Chauré

Vds camion 2 T. Peugeot DMA 1947 : 200.000. Tél. GRE. 07-72.

RENAULT :
AGC2 35 fourg. 2 T. gaz de ville. ETAO FOURGON 8 T. 5.
AHN2 bâché 5 T. 5.
ADHD Diesel bâché 8 T. 5.
PEUGEOT :
202 U bâché 800 kgs
QSA bâché 1.400 kgs
DMA bâché et Fourgon 2 T.
DK5 bâché 2 T.
CHENARD Fourgon 1.500 kgs
Amplic. moteur Citroën neuf
FORD 1911 bâché 5 T. 5.
UNIC Diesel CD2 25 CV.
Benne Pilleux 8 to 5.
MAN DIESEL 31 CV bâché 8 T.
BERLINE Dpeut 11 CV bâché 5 T. 5
CAR ISOBLOC moteur UNIC Diesel, 37 places. Etat neuf.
GARAGES DE FRANCE, 84, av. de Wagram-17e. CAR.21-50

FORD V8 68 road. Intér. 1938. Bon état. Px Px. Neuhauser, 8, Bld la Somme (17e. GAL. 95-92

Pensions, hôtels 500 fr.

Pens. 400 f.p.jr. 54, r.Château-Eau

Chiens 500 fr.

Vte Réclame ttes races : garde luxe chasse. 184, av. Italie. Gob. 76-99.

Transactions immobilières

MEUBLES 450 fr.

Ch.champ. pos.cuis. eft. TRE.07-18

Meublée. Agence. 31, r. Rambouret

Coquet studio à la journée, 4, rue Montesquieu 3e étage. Mo Pal.-Royal

Famille industr. ch. appt meublé, 4-5 p. tt cft av. s. de bs Paris ou banlieue proche. - OPE. 48-54

NON MEUBLES 450 fr.

Mère et jeune fille excell. référ. mor. cher. urg. chambre cuis. ou partie équipt. Offre MAL. 54-01.

Cherche appartement ass. ou sept. 3 pces. Accepterait reprise instl. fille. Ecr. Mlle CRAS, 40 Journaux

Offre gde villa N.-O. tt cft gar. ch. cft. bain. GRE.24-18 à 19 hres

Cherch. pavill. 5 à 6 p. tt conf. bain, poêle. Agence, remise Ec. C.F.C.P., 9, r. de Clichy, Paris.

Ch. studio av. ou ss rest. Entre Trémolière, 87,r. du Bois, Clichy

Ch. appt av. repr. Mar.51-52 9-17 h

BOUTIQ.MAGASINS 450 fr.

Bout. idéal blanch.amér. Nor.83-06

LOCAUX INDUSTR. 450 fr.

Ch. local industriel r.-de-ch. à 400 m2 prox. métro DID. 78-43.

VENT. ACH. (Appts) 450 fr.

APPARTEMENTS
LIBRES DE SUITE
2-3-4-5 pièces. Tous quartiers. Tous prix **LA MAISON**
1, rue du Louvre

VESINET, Studio et chambre, cuis. conf. Libre vue, soleil. Parans, 60, r. Archives. Arc.37-00

PROPRIET. TERR. 450 fr.

LISTE GRATIS 1.000 VILLAS PAVILLONS, PROPRIETES, LIBRES **LA MAISON**
1, rue du Louvre

CHANTILLY près VILLA 3 p. cuis. Bains Etat neuf. Jardin 600 m. **ARNAL**
TRES RARE. 1.500.000.

PERREUX Bon Pavill., 5 p. c. Jard. **ARNAL**
300 m. A vnir 1 Mill. 77, rue St-Louis. TRI. 87-93

+ 500 VILLAS, APPARTS LIBRES LISTE GRATUITE. **DANTIN**
83, Ch.-Auguste-Vitu (15e). GRE.42-62

IMMEUBLES 450 fr.

R. DE LYON très bon imm. angle 2 deux. brasserie. 3 appts à 1.650. Bon état d'entretien. Grand revenir. Prix : 2.700.000 francs. VANIER-MAGNIEN, 124, Bd Haussmann. LAB. 99-95.

45 km canton immeub. av.bonne. 550 Jaillet, Marines (S.-O.). T.90

BONAPARTE bon imm. rapport, 2 mag. 5 corps bâtiments. Bon état d'entretien. Revenu 185.000. Fr 1.150.000. VANIER-MAGNIEN 124, Bd Haussmann. LAB. 99-95.

Vds libre vente particulier 2 groupé 11 pièces, garage et dépendances à REIMS. Intermédt s'abstenir. RASSAA, 11, r. Grandval REIMS

Proposit. commerc. 550 fr.

Marque très connue textiles rech. très bons vendeurs Paris et Nord France pour clientèle bonneterie nouveautés. Référ. Ier ordre exig. Ecrire « Paris-presse » 416.

CHAUSSURES AMERICAINES 4 fr. (37 fr). Si vous chaussez du 37 fr forme et largeur américaine, et si vous désirez faire économie cadeau, Corres. OTTO NEUMAN SAVOY HOTEL, LONDRES.

Fonds de commerce

DIVERS 450 fr.

Ford Rassle Arsachon vds commerce bois excell. aff. joli scierie, mise court fac. par retraité. 1.500 avec matér. Vends villa 5 p. si nécess. Ecrire SALIZ, Haras Bordeaux.

Libre de suite, de 500 m2 et 24 m. fac. deux magas. dont un grand, 14 pièces, poste essence, possib. loger et acquérir immeuble. Voir sur place 106, Bould Diderot, à côté métro Reuilly-Diderot

Urgt départ Provence cède direct. 2 commerc. dames, b.logt. cft. Aff. impec. Vr 6 et 8, r. Vercingétorix

45 km. canton Mercer.-Bonneterie 475. Jaillet, Marines (S.-O.). T.90

DEREY
29, rue Etienne-Marcel (Halles)

ALIMENTATION, 10.000 p. jour 3 pièces, av. 550.000.
ALIMENTATION, 20.000 p. jour 3 pièces, av. 550.000.
ALIMENTATION, 30.000 p. jour 4 pièces, av. 750.000.
ALIMENTATION, 40.000 p. jour 4 pièces, avec 1.150.000.
ALIMENTATION 55.000, par jour, 4 pièces, cuisine. Agés se retirent, av. 1.350.000. **DEREY**
29, rue Etienne-Marcel

BAR sur carrefour très pass. 5.000 par jour 3 pièces, tenu 11 ans, maladie, av. 550.000
BAR d'angle, superbe installat. 6.500 par jour, 4 pièces, salaire, cède d'urgence av. 750.000
BAR grande et belle affaire d'angle près marché, cinéma, mairie, 8.000 par jour, tenu 22 ans. Peut faire mieux. 4 pièces, av. 1.200.000. **DEREY**
29, rue Etienne-Marcel

HOTEL Centre, tout confort. Rapport 2 millions. 2d logt, dépôt. Urgent av. 2 mill
HOTEL sur Boulevard près gare, logement 4 pièces. Rapp. 4 millions. Prix 3 mill. 8.
HOTEL ETOILE. Client cale, Très gros rapp. Rare, à saisir av. 8 millions. **DEREY**
29, rue Etienne-Marcel

BONNETERIE, 6.000 par jour, 3 pièces, 800.000.
LIBRAIRIE 250 Jax, 3 pièces, 5.000 p. jour. 1 Million.
LIBRAIRIE, 300 Jax, 3 pièces, 6.000 p. jour. 1.325.000.
LIBRAIRIE, 400 Jax, 3 pièces, 9.000 p. jour. 1.950.000.
LIBRAIRIE, 800 Jax, 4 pièces, 15.000 p. jour. 3.700.000.
LIBRAIRIE, 1.200 Jax, 3 pièces, 20.000 p. jour, rente 17 ans. Prix 4.800.000. **DEREY**
29, rue Etienne-Marcel

DEREY
29, rue Etienne-Marcel (Halles).

LAVERIES AMERICAINES PAS de PORTE, spéc. étud. **AGIO** 47, av. Opéra. OPE. 93-58.

Pte Orléans Café-Hôtel avec imm. 15 Nos. rapp. 300.000—3 logts. Av. bar 6.000, bien logé, tout à neuf. Imm. compris pour le px 2.500.000 avec 1.350.000 compt. **MAYEUR**
110, rue de Rivoli

CAFE-BAR de tte beauté face gare et marché. Logt 5 p. Exc. 20 ans. P. 10.000 par jour. **MAYEUR**
Prix : 2.500.000.

Quart. Passy. Epicer. Choix Vins Comestibles. Intéress. liste hors pair. Prix 1.000. Bénéf. 40.000. Affaire exception

"Le plan ROBIC" pour les équipes du Tour de France a ses partisans et ses adversaires

par François TERBEEN

Jean Robic, pour lutter efficacement contre la cohésion italienne, souhaite, nous l'avons dit hier en relatant la conversation qu'il a eue avec Jean Bidot, que les routiers français désignent, par vote, le leader ou les deux leaders qu'ils consentiraient à aider dans le Tour de France 1950. Nous avons recueilli quelques opinions sur ce thème inédit pour les lecteurs de « Paris-presse-l'intransigeant ».

ROBIC

vu dans le cyclo-cross de Buc, où il fit sa rentrée le 15 janvier dernier.

Charles Joly demeure prudent...

M. Jacques Goddet n'ayant pu répondre à notre interview, c'est M. Charles Joly qui, bien volontiers, mais très prudemment, nous a fixé la position des organisateurs du Tour de France :

— Ce vote, que Jean Robic se propose de nous suggérer, ne regarde pas, sur le plan pratique, les organisateurs. Ceux-ci sortiraient de leur rôle, à mon avis, en s'ingérant dans le déroulement sportif de l'épreuve... Cette question ne concernera, le moment venu, que les coureurs et leurs directeurs techniques. Si, dans telle formation, les sélectionnés proposent à leur directeur technique d'épauler un ou deux leaders désignés par eux, libre à ce dernier d'accepter ou d'agir tout autrement, s'il le juge utile, à quelque moment de la course que ce soit.

POUR

● LEON VERON : « Il y a du bon dans ce projet ! »

— Je pense que l'idée n'est pas mauvaise et qu'elle peut être cultivée. Un vote dans chaque formation aurait l'avantage d'apporter à un ou deux leaders une aide librement consentie. Je dis même que ce serait parfait, car l'expérience a prouvé que pour lutter efficacement contre la cohésion italienne dans le Tour de France, il faudrait tôt ou tard qu'une entente solide se fasse au sein d'une équipe vraiment résolue à tenter ce qui paraît, chez nous, impossible. Or, nous savons qu'obliger un coureur à en aider un autre n'apporte rien de bon. S'il consent, de lui-même, à le faire, c'est évidemment différent.

● ANTONIN MAGNE : « Ce plan grouperait les coureurs d'une même marque ! »

— Personnellement, je ne verrais pas d'un mauvais œil ce plan prendre consistance, nous a déclaré finement Antonin Magne, car sur mes vingt-cinq coureurs, je crois posséder une petite chance d'en avoir dix ou quinze sélectionnés. Donc, si on leur demandait de voter pour un leader, ils choisiraient celui qui, parmi eux, leur paraît réunir le plus d'atouts, et par le jeu du scrutin on arriverait à mettre sur pied une équipe 100 % « Mercier ». Comme cet exemple serait suivi par nos concurrents, on obtiendrait systématiquement un Tour de France suivant la formule des « marques ». Ce serait trop beau ! Je doute fort que les organisateurs retiennent la suggestion de Robic...

CONTRE

● GEORGES SPEICHER aimerait assister... au dépouillement !

— Le vœu de Robic serait difficilement applicable, nous dit Georges Speicher, car il y a bien une vingtaine de coureurs français qui sont intimement persuadés qu'ils pourraient gagner le « Tour » s'ils étaient aidés comme le furent, par exemple, un Coppi ou un Bartali. Or, donc, si vous leur demandiez de voter pour un leader, ils s'empresseraient de voter pour eux-mêmes, et nous assisterions à un curieux dépouillement.

» Du reste, en admettant que ce principe puisse être appliqué au sein des équipes régionales, il ne saurait trouver sa solution pour l'équipe de France ! Ou alors, il ne faudrait y mettre que deux vedettes du Tour au maximum.

● CHARLES PELISSIER est (résolument) hostile au « vote »...

— Robic n'est pas maladroit en cherchant à s'assurer le concours de coureurs dévoués s'est exclamé Charles Pélissier, mais ce projet ne tient pas ! Le tempérament français ne peut s'adapter aux méthodes italiennes... On ne peut demander à un coureur professionnel de sacrifier délibérément ses chances personnelles au départ. La désignation d'un ou de deux leaders doit s'inspirer des événements en cours d'épreuve. C'est ainsi que nous opérions de mon temps ! Pourquoi voulez-vous que M. Robic, ou M. X..., ou M. Y... soient leaders au départ ? Qui vous dit qu'ils seront plus brillants dans ce Tour de France 1950 qu'un outsider auquel personne ne songe ? Voyez le cas Marinelli l'an dernier ! Il faut laisser à chacun des sélectionnés le droit de courir sa chance.

LA SOLUTION : VOTE... A ST-GAUDENS !

Tel est l'avis de GASTON BÉNAC

M. Gaston Bénac, chef des services sportifs de « Paris-presse-l'intransigeant », après avoir examiné les différents avis que nous publions dans le cadre de cette enquête, pense que la suggestion de Jean Robic serait excellente, à condition d'être appliquée... à partir des Pyrénées.

« Les chances de s'imposer ou de se révéler, doivent demeurer égales pour tous les sélectionnés, au départ du Tour de France, précise-t-il. La solution la plus équitable, pour concilier les chances de victoire d'un routier français et le droit de tous à y postuler, serait :

» 1° Que le directeur technique d'une équipe ne désigne deux leaders provisoires qu'après la troisième étape;

» 2° Que les membres de cette équipe votent (selon le vœu de Robic) pour la désignation d'un leader unique ou de deux leaders absolument effectifs qu'après la première étape de montagne, c'est-à-dire au terme de l'étape Pau-Saint-Gaudens.

Cela nous paraît être, en effet, la plus logique des solutions...

Carrara co-équipier de Fausto Coppi

VARAZZA. — Milo Carrara est arrivé à Varazza, sur la Riviera italienne, pour continuer son entraînement avec les coureurs italiens.

Il est probable que Milo participera à Milan-Turin, répétition générale de Milan-San-Remo.

D'autre part, il serait en pourparlers avec la maison Bianchi, qui équipe déjà Coppi, pour disputer quelques courses italiennes sous les couleurs « bleu ciel ».

-:- Dimanche, au Vél' d'Hiv' de Saint-Etienne, Robic, Marinelli, Coste, Molinéris se mesureront à Lesueur, Chaillot, Goussot et Lanners.

PIERRE DANOS,

demi de mêlée d'Albi, dont le nom est prononcé à la « sélection » de rugby en vue de France-Angleterre.

● Pascalin eut du courage.

MONT-DE-MARSAN. — L'international Pascalin, du Stade Montois, souffrait depuis quelques dimanches de son genou droit. Contre l'Irlande, son genou, très enflé, ne lui permit pas de donner la plénitude de ses moyens.

Mais hier matin, il devait subir une intervention chirurgicale. Il était atteint d'un anthrax très développé.

C'est l'excellent remplaçant Joussemme, 21 ans, un véritable espoir au talonnage, qui aura à lourde tâche de se mesurer avec le chevronné Bel du Stadoceste Tarbais.

Henri LACOSTE.

Celui dont on parle pour France-Angleterre de rugby

DANOS Pierre (ex-cheminot) soldat au 5e Train est de l'avis des méridionaux un "nouveau Bergougnan"

(De notre correspondant particulier Daniel LAURENT)

ALBI (par téléphone).

LE jeune et brillant demi de mêlée du Sporting Club Albigeois, Pierre Danos, hier encore inconnu, et dont on parle pour le prochain France-Angleterre, s'est mis en vedette cette saison par une suite ininterrompue de brillantes performances.

Né le 4 juin 1929 à Toulouse, issu d'une famille modeste, Pierre Danos se sentit très tôt attiré vers le rugby. Comme il travaillait à la S. N. C. F., ce fut au Toulouse Cheminots Marengo Sports qu'il signa sa première licence. Ensuite, Castelnaudary l'attira.

Remarqué, tout aussitôt, par un sélectionneur de la F.F.R., il joua la Coupe de l'Avenir dans l'équipe représentative du Languedoc-Roussillon et forma, avec le Lézignanais Conte, une paire justement réputée. Ce fut à ce moment que, désireux de s'attacher un demi de mêlée de classe, le Sporting Club Albigeois (qui ne possédait point de titulaire de valeur à ce poste depuis la blessure de Robert Blanc) le contacta et... l'engagea.

Un « nouveau Bergougnan »

Dès son arrivée, Danos, accusant des progrès sensibles de dimanche en dimanche, s'affirma. Il était retenu pour jouer dans l'équipe des Pyrénées et se hissait au niveau de Bergougnan, qu'il rappelle par beaucoup de points.

« Il ne fait aucun doute, disent aujourd'hui les Méridionaux, que Danos est le seul demi de mêlée qui, par la qualité, puisse remplacer le prestigieux Toulousain blessé... »

Sa valeur lui valut, ces derniers mois, d'être appelé, vu son jeune âge, à la mêlée de la Sélection des Espoirs qui alla exhibitionner en Tunisie, puis de jouer contre l'Armée Britannique du Rhin. Il effectua, à cette double occasion, des matches en tous points sensationnels.

Le manque de forme de Dufau, la foulure à la cheville de Lasaosa qui empêcha celui-ci de jouer dimanche dernier contre Castres, font aujourd'hui de Pierre Danos un candidat très sérieux à la cape. Les immenses qualités de ce joueur, qui dans son club ne peut donner sa mesure parce que mal protégé par ses troisièmes lignes et opérant derrière une mêlée bien trop légère, doivent plus que partout ailleurs se mettre en évidence derrière le pack tricolore... s'il est appelé à y jouer, à Colombes, le 25 février.

Grand joueur, charmant camarade

Doté d'une longue passe, sèche et précise, possédant au plus haut degré le sens de la place, flegmatique, gardant toujours le contrôle de ses réflexes, Pierre Danos, qui ne possède point des moyens physiques exceptionnels, mais est tout de même proportionné puisqu'il pèse 86 kilos et mesure 1 m. 65, est aussi un excellent attaquant qui n'hésite pas à tenter sa chance quand l'occasion se présente.

Modeste, charmant camarade, l'espoir n° 1 de la saison est aimé de tous. Il garde sur le terrain les qualités qu'il affiche dans la vie normale.

Soldat au 5e Train, il est la cheville ouvrière de l'équipe militaire qui représente le régiment.

Jouant le jeudi et le dimanche, il se révèle toujours sous un jour plus brillant.

Il forme actuellement, avec son coéquipier Montsarrat, un ouvreur avisé et clairvoyant, la meilleure paire de demis qu'il soit en Pyrénées.

Le «Lion de Swansea» sous une averse de coups !

ROMANS. — A l'annonce de la sévère défaite des Romanais, à Narbonne, ceux qui n'assistèrent à cette rude partie ont dû penser qu'il s'agissait d'un match « arrangé » pour assurer la qualification des Narbonnais. Il n'en fut rien.

Le seul arrangement fut que, voulant obtenir une victoire à tout prix, les Audois — menant seulement, à la mi-temps par 3 points à 0 — employèrent, par la suite sous l'œil indifférent de l'arbitre, la manière forte.

Particulièrement marqué Robert Soro, avec une patience reconnue par tous les vrais sportifs fut victime de l'excessive « furia » déployée contre lui. Impitoyablement martelé de coups il ne s'avoua jamais vaincu en donnant une preuve évidente de sa résistance, de son courage.

On ne regretta qu'une chose : que ses camarades, ne jouant pas assez groupés, n'aient employé la tactique qui s'imposait pour calmer l'ardeur anormale de certains éléments narbonnais.

Aimé GERIN.

Pour disposer d'une équipe très complète...

S.O.S. ! Le L.O.U. a besoin d'un bon talonneur

LYON. — Le quinze lyonnais peut encore terminer à la première place de sa poule ; il s'agirait, pour cela, qu'il batte le Racing, dimanche, à Lyon, en même temps qu'Agen triomphe de Bègles.

Les joueurs lyonnais sont, en tout cas, fermement décidés à vaincre les racingmen, car ils voudraient bien redorer leur blason. Et comme ils joueront décontractés, étant qualifiés, on doit s'attendre à une belle performance de leur part.

D'ores et déjà, on se demande, à Lyon, si les rugbymen olympiens feront, cette saison, une longue carrière en championnat. Faisons le point.

Leur forme est excellente et c'est actuellement un packk plein d'allant, bien emmené par Lucien Caron et Paul Ansos, qui constituent le point fort de l'équipe. En lignes arrière, Junquas effectuera sa rentrée, non pas contre le Racing, car il n'est pas encore complètement rétabli de sa déchirure, mais en seizième de finale.

Pomathios, ailier complet

Le rugbyman sprinter Pomathios est devenu un ailier complet qui sort maintenant volontiers des limites de son rôle. Il va chercher le ballon jusque dans les cafouillages d'avants. Il défend remarquablement. On l'a vu contre Agen plaquer, non pas son vis-à-vis, mais l'ailier opposé.

Le gros point noir du L.O.U., c'est actuellement le talonnage. Si Caron et Krasuyck se défendent en touches courtes, si Ansos excelle dans les touches longues, les mêlées constituent par contre le plus souvent un lourd handicap pour les Lyonnais.

Il est difficile aux lignes arrière de montrer leurs qualités offensives alors qu'il leur faut penser à défendre. C'est de là qu'est venue cette irrégularité dans les résultats, qui a pu surprendre.

Mais les dirigeants lyonnais restent néanmoins confiants. Ils espèrent qu'une belle victoire sur le Racing viendra à point, dimanche, pour donner confiance à l'équipe, avant les phases finales du championnat fédéral.

Paul MARTIN.

C'ETAIT le match Albi-Perpignan, le 13 novembre, en championnat. Le Catalan TEULIERE allait dégager le ballon lorsque Pierre DANOS (dans le rond ci-dessus) intervient pour contrecarrer son action. Albi gagna ce jour-là par 6 à 3. Et DANOS fut en partie l'artisan de cette belle victoire.

Le président DEVERNOIS du rugby à treize marie sa fille

On annonce le mariage de Mlle Georgette Devernois, fille de M. Claudius Devernois, président de la Ligue de rugby à treize (section des indépendants) et grand animateur de Lyon XIII, avec M. Jacques Gotheron.

La bénédiction nuptiale leur sera donnée le jeudi 16 février en l'église Saint-Marc, au Château (près Roanne). Une réception suivra la cérémonie à Feurs.

Prasi-presse présente ses meilleurs vœux aux futurs époux et ses félicitations au président Claudius Devernois, grand animateur du rugby à treize en France, ainsi qu'à sa famille et à ses amis. — G. V.

— A Rome, le 18 février, Mohamed Bellatrèche sera opposé à Venturi et Chartier à Funari.

A "Paris-presse", après sa victoire aux points sur Mustaphaoui

PRATESI : "L'ombre de Monaghan hante mes nuits, mon repos; et ma forme s'en ressent énormément !"

par C.-W. HERRING

NOUS avouons avoir été déçu par le combat fourni par Honoré Pratesi, à Amiens, devant Mustaphaoui.

Nous n'avons pas reconnu, dans ce ring, le pugiliste ardent, batailleur, puissant que nous avons vu à Londres devant Perry Allen et O'Sullivan et qui conquit avec brio le titre national des poids mouche en battant Lou Skena aux points il y a quelques mois.

Certes, Mustaphaoui n'est pas un boxeur qui accepte la bagarre, il a des jambes dont il sait se servir, donc il faut aller le « chercher ». Et Pratesi, énervé, gâta la plupart de ses coups.

Ne lui jetons pas la pierre. Le petit poulain de Filippi vaut mieux que cela. Pour l'avoir connu à ses débuts nous sommes mieux à même de le comprendre et l'excuser.

Voici donc ce que nous déclara le Marseillais, à « Paris-presse », au cours de la visite qu'il nous fit ce matin :

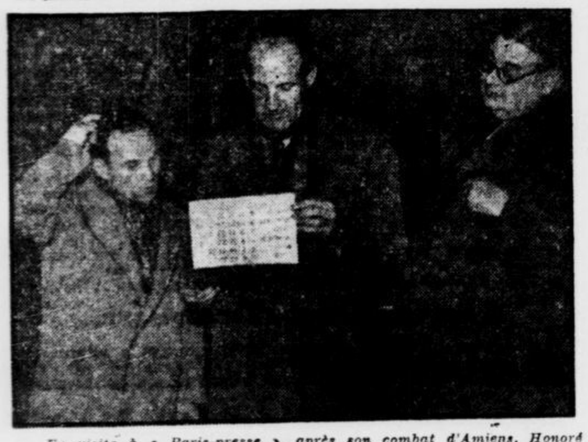
— Depuis deux mois passés, nous ne vivons, M. Filippi et moi qu'avec un espoir, celui de rencontrer Monaghan pour le titre mondial des coq. Si un moment, nous avons cru toucher au but, hélas ! nous avons déchanté.

Monaghan, après avoir émis des prétentions terribles doit se soumettre ou se démettre. Le combat était possible pour février. Le voilà qui tombe malade et souffre de « bronchite ».

» Finalement, nous ne savons plus à quel saint nous vouer. Je mange moins, je dors peu et sans arrêt je pense à l'Irlandais.

Exactement comme un « leit-motiv » son nom, sans cesse me harcèle. Si cela doit continuer, je vais devenir « fada ».

Nous avons alors rassuré Pratesi et Filippi en leur annonçant que, d'ici quelques jours les pourparlers pour le combat allaient entrer dans leur phase finale et qu'ils pourraient, à loisir, recouvrer, tous deux boire, manger et sommeil.



En visite à « Paris-presse », après son combat d'Amiens, Honoré Pratesi et Philippe Filippi ont expliqué à notre chef de rubrique boxe C.-W. Herring, la raison de l'énervement du champion de France devant Mustaphaoui. Mais Herring leur ayant fait part de la conclusion possible du combat Monaghan-Pratesi, fin mars, le tandem Filipi-Pratesi, consulta le calendrier pour compter les jours qui les séparent encore du titre mondial...

ROUFFIA voulait commander... et resta sur la touche

ROMANS. — La veille du déplacement de l'U.S. Romanaise, à Narbonne, l'international Lucien Rouffia avait manifesté son mécontentement en apprenant qu'il était désigné comme arrière dans la formation de l'équipe.

Peu avant le départ du car, il posa l'ultimatum, à son entraîneur M. Coutaz :

— Ou je jouerai 3e ligne, ou maintenu comme arrière : je n'irai pas à Narbonne.

M. Coutaz aurait répondu :

« Si tu neffectues pas le déplacement tu ne joueras jamais plus en équipe première. Tout au moins tant que j'assumerai le rôle d'entraîneur. »

Et l'absence regrettable de Rouffia est l'objet, à Romans, des commentaires les plus divers. — A. G.

5.800.000 francs de location. Devant cette affluence...

BORDEAUX agrandit son stade pour recevoir LILLE

BORDEAUX. — Devant l'affluence qui se prépare à assister au match Girondins-Lille, on va innover au stade municipal de Bordeaux. En effet, côté virage sud, derrière les bois, des gradins provisoires vont être installés qui permettront à quelque 1.500 spectateurs supplémentaires d'assister à la rencontre.

On peut dire d'ores et déjà que les 5 millions seront largement dépassés puisque la location a été arrêtée à 5 millions 800.000 francs ; les 1.500 places supplémentaires seront mises en vente à partir de vendredi matin.

BARATTE prépare sa rentrée (devant BORDEAUX) en jouant au tennis

LILLE. — Les Lillois, on le sait, à travers leur match de Coupe contre Nœux-les-Mines, voulaient surtout préparer leur prochaine rencontre à Bordeaux. Un match qui peut décider du titre.

Ils ont, une nouvelle fois, perdu Lechantre, incomplètement remis d'une déchirure et qui n'a pu reprendre l'entraînement.

Comme le disait Cheuva, dimanche dernier : « Même s'il allait mieux, je ne pourrais courir le risque de l'aligner ».

de joueurs ayant l'habitude d'opérer à droite, et encore moins d'intérieurs, il n'est pas riche en ailiers gauche.

Comme d'habitude, MM. Henno et Cheuva ne prendront une décision que demain, décision qui pourrait même être modifiée après un dernier entraînement que les Nordistes comptent effectuer samedi, sur le terrain de la Bastidienne.

Treize joueurs seront du voyage : les onze de dimanche dernier, moins Lechantre, mais plus Baratte, Dubreucq et Van Lent, ce qui semble vouloir confirmer que la décision sera prise en dernière heure.

Louis LAMPE.

BAUTZ se fracture la colonne vertébrale aux 6-Jours de Hanovre

HANOVRE. — Aux Six Jours de Hanovre, à 23 heures, le classement était le suivant :

1. Rigoni-Terruzzi (It.), 272 pts ; 2. Pellenaers-Hoffmann (Hol.-All.), 162 pts ;

A un tour : 3. Schwarzer-Bager (All.), 170 pts ; 4. Berger-Van Zempen (All-Hol.), 114 pts.

Les Français Senfftleben-Iacopenelli ferment la marche, à neuf tours et 148 points.

Au cours de l'après-midi, l'Allemand Bautz fit une chute et se fractura la colonne vertébrale. Le Hollandais Middelkamp, ayant également fait une chute, abandonnait à son tour et ainsi se formait la nouvelle association Berger-Van Kempen.

D'autre part, Oscar Plattner, victime d'une chute, a été opéré. On pense qu'il sera rétabli dans trois semaines.

BUENOS-AYRES en Yougoslavie

AINSI que nous l'avons annoncé, l'équipe du Racing Club de Buenos-Ayres ne jouera pas à Paris dimanche, il est question de matches à jouer par les champions d'Argentine à Lugano, si la neige n'empêche pas de jouer, et à Belgrade, contre l'une des deux grandes équipes yougoslaves, Partisans et Etoile Rouge.

D'autre part, il est à peu près certain que le onze sud-américain ne jouera pas à Gênes le 16 février, comme il était prévu.

La délégation du Racing Club de Buenos-Ayres a été reçue hier par le Conseil municipal de Paris, à l'Hôtel de Ville, et aujourd'hui elle se rendra à Boulogne-sur-Mer pour assister à une cérémonie en l'honneur du héros argentin San Martin.

Les joueurs argentins se plaisent beaucoup à Paris et trouvent difficilement le temps de s'entraîner.

Toutefois, Guillermo Stabile, qui assume la responsabilité de la condition physique des joueurs, ne va pas manquer de les amener sur le terrain.

« Les achats faits pendant les vacances, les promenades dans Paris, c'est bien, mais il faut aussi songer que nous allons avoir quelques matches à jouer, nous a dit l'entraîneur argentin, et notre standing à défendre. »

Stabile nous a aussi fait voir des journaux illustrés de Buenos-Ayres datés du 3 février relatant et commentant les faits du match Racing Buenos-Ayres-Racing Club de Paris du 2 février, au Parc des Princes. Ceci dénote à quel point le football est populaire en Sud-Amérique.

Lucien GAMBLIN.

Le vrai "championnat" retrouve PERPIGNAN et l'AVIRON BAYONNAIS

...qui avaient été éliminés au second acte en 1949

par Géo VILLETAN

LA première phase du championnat de France de rugby est presque terminée. Dimanche soir, en effet, les amateurs de formules claires de compétition pousseront un soupir de soulagement. Terminés seront pour eux les classements compliqués, les équations à grand renfort de règles à calculs, les matches qui, pour la plupart du temps, étaient insuffisamment équilibrés.

Trente-deux « clients sérieux » resteront en course pour les seizièmes de finale. Mais aucun de ces participants, hélas ! n'aura, chez lui, la joie d'accueillir son adversaire, puisqu'on jouera sur terrains neutres. Autrement dit, les spectateurs de Lyon, Toulouse, Bordeaux, Perpignan, etc., qui, jusqu'ici, comptèrent jusqu'à deux, tout au plus, les grandes rencontres abritées dans leurs murs, n'auront d'autre satisfaction que celle de se déplacer, s'ils tiennent à suivre et à encourager leur équipe au moment où celle-ci abordera le « vrai championnat ».

« Vrai championnat », les mots ne sont pas trop forts, puisqu'en fait, le battu sera définitivement éliminé pour la saison...

Onze nouveaux, mais... un seul Parisien

Cette année, la F.F.R. s'est montrée plus généreuse que l'an dernier. Elle n'avait admis, souvenons-nous, que vingt-quatre clubs répartis en huit poules de trois. Lesquelles donnèrent lieu à des incidents dont Biarritz et Vienne furent les acteurs.

Ces vingt-quatre élus 1949 avaient été :

BEZIERS, AUCH, TARBES, BEGLES, LIMOGES, DAX, LOURDES, BERGERAC, MONTAUBAN, MONTFERRAND, TYROSSE, PAU, BRIVE, TOULON, SOUSTONS, CASTRES, STADE MONTOIS, VALENCE, VIENNE, AGEN, BIARRITZ, STADE TOULOUSAIN et P.U.C.

De cette liste disparaissent aujourd'hui (et, pourtant, il y a huit partantes supplémentaires) Tyrosse et le P.U.C. Le sort de Bergerac, en balance, sera réglé dimanche.

Par contre, le championnat (2e acte toujours) accueille des nouveaux qui, en mars 1940, n'étaient plus en scène. Ce sont :

VICHY, COGNAC, LA ROCHELLE, AVIRON BAYONNAIS, PERPIGNAN, CARMAUX, RACING, MAZAMET, ROMANS, NARBONNE et PERIGUEUX.

Paris, par contre, ne dispose plus que d'un seul représentant : le Racing. Doublera-t-il aisément le cap des seizièmes de finale ? On l'espère pour le standing du rugby de la capitale, qui a déjà vu disparaître le Stade Français de la division fédérale dès le début de la saison.

Quant aux favoris actuels, ils semblent être :

CASTRES, VIENNE, TOULON, SECTION PALOISE, LOURDES.

Ce qui n'est déjà pas mal...

Une décision de M. MORICE, ministre...

Le groupement des "pros" n'organisera plus !

M. MORICE, sous-secrétaire d'Etat à l'Education nationale et aux Sports a pris aujourd'hui la décision d'abroger le décret du 22 mars 1946 qui avait accordé au groupement des « pros » la charge d'organiser le cyclisme professionnel.

Et il a pris un arrêté qui stipule :

a) Un commission professionnelle du cyclisme est créé. Elle sera composée :

De 5 membres appartenant au Comité directeur de la F. F. C. ;

De 12 coureurs ou entraîneurs qui seront élus par leurs pairs ;

Un représentant de l'industrie du cycle ;

Un représentant des directeurs sportifs ;

Un représentant des directeurs de vélodromes ;

b) La commission professionnelle sera représentée au sein de la commission sportive par son président.

Au bref, le groupement des « pros » n'est pas supprimé, son association subsiste, mais il n'a plus le pouvoir d'organiser et de posséder une sorte d'autonomie au sein de la F. F. C. Il sera représenté à la nouvelle commission professionnelle.

Voici les Belges d'ALCYON qui courront en France

BRUXELLES. — M. Ludovic Feuillet, directeur sportif d'Alcyon, a poursuivi cet après-midi la revue de ses troupes belges. Il siégeait à Gand dans l'établissement tenu par l'ancien coureur Norbert Buysse, fils de Marcel. Avaient répondu à son appel : Bryk Schotte, chez lequel il avait été « casser la croûte » à midi ; de Simpelaère, chez lequel Mathis, Decin, Roger de Cock, Marcel Buyze, Demulder, Furnière.

Après les conseils de prudence pour les premières courses de la saison, beaucoup trop hâtées, selon Ludovic Heuillet, il a été décidé un rassemblement général de tous les alcyonistes pour le Tour des Flandres, qui a lieu le 2 avril.

Tous les Belges disponibles disputeront la course wallonne. Puis M. Feuillet a établi le calendrier de saison pour les courses françaises comme suit :

■ PRIX DU PNEUMATIQUE : Demulder, Van Roosbroeck, De Cock.

■ PARIS-SAINT-ETIENNE : De Simpelaère, Decin, Van Dormaele.

■ CIRCUIT DU DAUPHINE : Marcel Buyze, Demulder, Close, De Cock, Furnière et probablement Impanis.

■ CIRCUIT DU MORBIHAN : Haugustaine, Close, Furnière.

■ PARIS - MONTCEAU-LES-MINES : De Simpelaère, Mathis et Rondelé.

De Simpelaère a été autorisé à disputer Milan-San-Remo, et Rondelé à tenter d'enlever le maillot tricolore beige de poursuite.

En ce qui concerne le Tour de France, M. Ludovic Feuillet attendra la mi-mai pour signaler aux sélectionneurs quels seraient les hommes qu'il libérerait pour le « grande boucle ». — P. B.

VENDREDI, REUNION du comité plénier du groupement

Vendredi après-midi, le groupements des clubs autorisés réunira son comité plénier pour mettre au point deux questions importantes qui n'ont pu être décidées lors de la dernière entrevue.

Il s'agit du problème de Marseille II et de la date du report de la journée de championnat du 15 janvier.

LOUVAIN (par téléphone). — Le Français Bernard Destremau a remporté le tournoi international de tennis de Louvain, en triomphant en finale du Belge Mor au, par 6-3, 6-4.

MITRI accepte en principe l'offre américaine : 2 combats pour 10.000 dollars

MILAN. — L'ex-champion Turiello, envoyé en Italie par le Madison Square Garden pour engager Mitri à aller combattre en Amérique, a reçu un câblogramme de New-York qui lui permet d'offrir au champion d'Europe de disputer deux combats : le premier le 24 ou le 31 mars et le deuxième au mois de mai, avec une garantie de 5.000 dollars par match.

Mitri, qui est actuellement à Milan en attendant de résoudre sa position avec le manager Pagani, a reçu immédiatement la visite du Turiello, mais il n'a pu donner son accord définitif, car il avait demandé un contrat-garantie aux deux fédérations, américaine et italienne, et non un télégramme.

De plus, il ne pourrait accepter actuellement de faire une tournée en Amérique, car, jusqu'au mois de septembre, des contrats le lient à des organisateurs européens. Donc, rien n'a encore été décidé.

Aldo BORELLA.

HEINRICH et Emile ANTHOINE lauréats de la Presse sportive

Le syndicat de la presse sportive et touristique a décerné son annuel grand prix à Emile Anthoine et Ignace Heinrich qui, ayant obtenu chacun 33 voix, se partagent celui-ci.

Ont obtenu également : Ph. Etancelin, 23 voix ; les Enfants de Neptune de Tourcoing 21, et Raymond Boisset 4.

● Laugier rentrera contre Biarritz.

TOULON. — C'est sûr maintenant. Le populaire talonneur du R.C. Toulonnais Henri Laugier fera sa rentrée dimanche contre Biarritz, ainsi que Scardigli. La tête de mêlée « rouge et noir » de l'an passé sera reconstituée.

Autre modification : le talonneur Perez — remplaçant de Laugier — passera à l'aile de la 3e ligne. Les lignes arrière ne subiront aucun changement.

● La Coupe de France... des treize.

BORDEAUX. — La Ligue française de rugby à treize a décidé que les huitièmes de finale de la Coupe de France seraient tirés au sort samedi 11 février, à 18 heures, au siège de la Ligue, 5, cours de l'Intendance à Bordeaux.

Le STADE FRANÇAIS forfait pour NEVERS

Les dirigeants du Stade Français, ne jugeant pas leur équipe assez forte ont décidé de ne pas participer au pré-National à Nevers.

El Mabrouk en effet qui se réserve pour la piste n'aurait pas couru cette épreuve.

AMIENS. — Le manager de Charles Humez assistait à la réunion d'hier au Cirque municipal et, ce matin, il était en pourparlers avec les organisateurs locaux. Il est probable que le nouveau champion de France se produira dans le ring ici devant Van Zandt en avril. Pour la réunion de mars, il est question de Theo Medina, mais rien n'est définitif. — C.-W. H.

Bassins

COPENHAGUE. — La nageuse hollandaise Wielema a effectué, hier soir à Svenberg, un cent mètres dos en 1'12"3-10.

8 ANS EN U.R.S.S.

Paris-presse l'intransigeant

UNE GRÈVE A GORKI !

par Ettore VANNI (traduit de l'italien par J.-P. CASTEL)

RESUME DES QUATORZE CHAPITRES PRECEDENTS

Avant le 5 mars 1939 qui marque la fin de la République espagnole, Ettore Vanni dirige à Valence, le quotidien communiste « Verdad » (Vérité). Le 29 mars il s'embarque à bord d'un bateau français, le « Lézardrieux » avec d'autres militants, parmi les plus menacés. Leurs femmes n'ont pas été autorisées à les accompagner. Ils sont internés en Algérie, d'où, sur un bateau soviétique, le « Cooperazia », ils partent vers la Russie, pour arriver à Leningrad, fin mai. Ettore Vanni voudrait s'arrêter à Moscou, mais il est envoyé d'abord en Ukraine, puis à Kuibiscev comme éducateur dans une école pour enfants espagnols où il fera un assez long séjour. Jusqu'à la guerre. La colonie est alors évacuée et transférée çà et là. Les enfants, employés, dès l'âge de 13 ans, dans les usines ou aux champs, souffrent notamment de la faim et du froid. Plus tard, Ettore Vanni est envoyé comme ouvrier à l'usine Molotov, à Gorki, « quartier américain ». Le N.K.V.D. lui propose bientôt de « travailler » à son service d'espionnage. Il est contraint d'accepter. « Mais, dès lors, dit-il, je n'ai plus qu'une pensée : fuir ». L'usine est bombardée et détruite.

POUR stimuler les ouvriers qui devaient reconstruire, on leur promit beaucoup, on augmenta même leurs salaires, on leur accorda des distributions fréquentes de bons de savon, de tabac et de vodka. Mais la nourriture ne s'améliora pas.

J'en reviens à la grève des électriciens. Un après-midi donc, après le repas, les électriciens retournèrent à leur poste, mais se croisèrent les bras. Le déblaiement des décombres et de la ferraille était terminé et l'on procédait à l'installation de la chaîne des générateurs de la centrale électrique, des fils, etc...

Le chef de la section électrique, Liébedev (qui était aussi un des dirigeants du Parti), s'approcha du groupe :

— Qu'arrive-t-il, camarades ? C'est l'heure de travailler...

— Nous ne travaillerons pas, répondit Vania.

C'était un ouvrier d'une cinquantaine d'années, véritable géant au visage énergique, aux yeux bleus et durs.

— Nous ne pouvons pas continuer avec la nourriture qu'on nous donne, ajouta un autre.

— A la cantine, on vole tout. Cette chienne de directrice est grasse comme une truie... Les vivres disparaissent. En avant, en avant, travaille, travaille ! Mais personne ne se préoccupe de savoir si l'on peut encore travailler. C'est assez !

— Camarades, fit Liebedev, je vous conseille de reprendre le travail. L'Etat nous a assigné un devoir.

— Va au diable avec ton Etat ! Tu fais la Pâques avec l'Etat et nous, nous crevons...

Les esprits s'échauffaient ; Liebedev compris qu'il valait mieux s'éloigner et alla en référer au chef du secteur. Celui-ci était absent ; à sa place on vit accourir Kiskin, le sous-chef, un jeune ingénieur qui ne jouissait d'aucune sympathie. Il était sec, autoritaire, hargneux. A plusieurs reprises, il s'était adressé à des ouvriers en les appelant chiens. Ces incidents remontaient à une époque assez éloignée. Ils avaient valu à Kiskin de comparaître devant un comité d'ouvriers, et il avait dû retirer ses insultes. En ce temps-là, il y avait encore un semblant de démocratie.

Voilà donc Kiskin au milieu des grévistes, avec son plus aimable sourire. Il s'assit au milieu du groupe en affectant le plus grand calme.

— Camarades, dit-il, ce que vous êtes en train de faire est très grave. Dans notre Union soviétique, vous le savez, la grève n'est pas admise. Si vous avez des sujets de plainte, vous pouvez me les exposer. Je vous écouterai et je tenterai d'y remédier. Mais le travail doit être repris tout de suite. Quelle est la cause de votre mécontentement ?

— La cantine, répondit Vania.

— Que se passe-t-il à la cantine ?

— Vous, un chef, vous devriez le savoir. (Kiskin blémit.) Mais vous ne vous en préoccupez pas du tout. Vous ne connaissez qu'une musique : « Davai, davai ! » (Allons, courage.)

— Nous sommes en guerre...

— La guerre, ce n'est que pour nous et ceux qui se battent. Pour vous, non. Pour les cochons de la cantine qui volent tout, non plus !

— Eh bien ! nous verrons... Nous ferons tout le possible pour que la nourriture soit améliorée.

— Nous demandons la destitution de la directrice et un contrôle ouvrier de la cantine.

— Cela, je ne peux pas vous le promettre. Mais nous verrons. Maintenant, reprenez le travail. Moi aussi, j'ai de la famille et je ne voudrais faire de mal à personne, mais vous savez quelles pourraient être les conséquences de votre grève.

— Ainsi soit-il ! dit quelqu'un... Ça ne vaut pas la peine de vivre ainsi.

Kiskin s'éloigna ; les électriciens reprirent le travail. La directrice ne fut pas remplacée ; la nourriture ne s'améliora pas. La seule satisfaction obtenue fut que la cuillerée d'huile correspondant à la ration de chacun serait désormais versée dans le plat en présence des ouvriers. Aucun des grévistes ne fut inquiété; on avait vraiment besoin d'eux. Mais lorsque tout fut terminé et que l'usine se remit à fonctionner, quelques-uns disparurent.

"Du bois dont on fait..."

Cette année-là, l'usine mit à la disposition de chacun de nous un peu de terrain et, contre paiement de 400 roubles, nous fournit 40 kilos, par tête, de semences de pommes de terre. Le syndicat, on l'apprit plus tard, les avait payées 6 roubles le kilo. Il en débita des milliers de kilos. Des dizaines de milliers de roubles entrèrent ainsi dans la poche des dirigeants. Ce fut une des plus brillantes opérations réalisées par les bureaucrates syndicaux au détriment des ouvriers qui, cependant, étaient bien contents d'avoir des pommes de terre, même à ce prix, puisqu'au marché noir elles coûtaient jusqu'à 50 roubles le kilo.

A la tête du syndicat se trouvait un fonctionnaire, nommé d'office, comme il se doit. Il dirigeait aussi l'ouverture des caissons en provenance d'Amérique. Ces énormes emballages représentaient d'appréciables provisions de bois dont on chargeait chaque jour un camion. Mais pour en avoir il fallait une autorisation du chef de secteur. Nous la demandâmes et on nous l'accorda : Bon pour un camion de bois.

Lorsqu'il lut l'autorisation, le chef syndical nous répondit :

— Il n'y en a pas.

— Comment ? Il n'y en a pas ?

— Non... Peut-être demain. Tout ce que vous voyez est déjà retenu.

Nous eûmes vite fait de comprendre. V... sortit de sa poche ses cent derniers roubles ; j'en ajoutai cinquante.

— C'est peu, fit l'autre.

— Combien veux-tu ?

— Au moins autant encore.

— Bien, dit V... Tu sais où nous travaillons, nous n'avons plus d'argent mais nous te réglerons le jour de la paie.

— *Niet !* Qui s'y fie reste chauve...

Inutile de discuter. V... dut courir au secteur instrumental où travaillaient « les sœurs » pour leur emprunter 150 roubles. Ainsi nous pûmes emporter notre bois. A la maison, V... commenta la chose en riant : « Ce pays est très, très grand !... Essaie d'y comprendre quelque chose. Un dirigeant syndical vend aux ouvriers le bois qui n'est pas à lui, mais à l'Etat. Tu vois bien comment « tout appartient aux travailleurs » et le plus beau est que les chefs le savent et ne disent rien. Certainement ils y trouvent leur compte.

— Ils vendent au moins six camions de bois par jour, reprit un autre. Même s'ils n'encaissent que 300 roubles par camion, cela fait presque 2.000 roubles par jour, c'est-à-dire six mois du salaire d'un manœuvre ou dix mois de celui de Liana qui se crève douze heures par jour à la machine à coudre.

Atteinte au moral

Au cours des hivers 1942-1943 et 1943-1944, il fit un froid de chien. L'atelier n'était pas chauffé et nos mains se gelaient car certains, dont j'étais, ne pouvaient pas travailler avec les gants. Plus d'un ouvrier nous posait de curieuses questions :

— —Il fait froid comme ça chez vous ?

— Jamais de la vie...

— Combien gagne-t-on ?

— Cela dépend... En général peu...

— Mais, quelqu'un comme vous ?

Nous ne disions jamais la vérité. Mais nous parlions, par contre, des souffrances qu'on endure dans les pays bourgeois.

Il était extrêmement dangereux de décrire la vie dans les pays occidentaux. Témoin l'aventure d'Albertini, quelques années plus tôt. C'était un communiste italien, magnifique ouvrier et homme de valeur. Il fut exécuté, une nuit, dans la cour de la prison où il était incarcéré à la suite d'une vague d'épuration comme il y en eut tant. Aucun de ses camarades ne sut jamais de quel crime il avait été accusé. Je ne l'appris, moi-même, que bien plus tard.

Combien sont tombés de ces « vieux communistes » !

En 1918, le parti bolchevik comptait dans ses rangs environ 270.000 adhérents, en majeure partie des jeunes.

En 1939, à l'époque du 18e congrès, sur 1.588.852 membres, 20.000 seulement étaient des adhérents de 1918 ou avant. Selon les renseignements de la Commission de contrôle, 180.000 des anciens avaient disparu entre 1934 et 1939, 75 p. 100 de la vieille garde !

Il ne s'agissait pas de trotskistes, ni d'ennemis du peuple. C'étaient des ouvriers, des hommes qui avaient lutté pour la cause du socialisme, la vieille légion des idéalistes qui constituait un obstacle à « la sage politique stalinienne ». On trouva beaucoup plus simple de les éliminer.

C'est par le capitaine Artamanov, à qui je confiais un jour que je ne réussissais pas à m'expliquer comment tant de communistes étrangers avaient pu devenir des contre-révolutionnaires en Union Soviétique, que je pus savoir pourquoi avait été exécuté Albertini dont, précisément, je parlais.

— Quelquefois, me dit-il, on nuit au pays sans le vouloir et sans le savoir. Vous vous en convaincrez la prochaine fois que nous nous verrons. Et malheur si l'Etat n'est pas inflexible, ni le châtiment exemplaire.

Pas de place au cimetière

Lors de notre rencontre suivante, il me mit sous les yeux l'interrogatoire du pauvre Albertini. (1)

Je demeurai anéanti. Je ne crois pas qu'Artamonov ait agi ainsi, par hasard ; je suis au contraire convaincu que c'est avec une intention perfide qu'il me fit lire ces documents : c'était un sévère avertissement pour celui qui, se laissant gagner par la nostalgie, s'éloignait de la réalité.

Cette lecture fut pour moi plus que salutaire ; c'était comme une épée qui m'effleurait la nuque, chaque fois que j'avais à répondre à des questions ou à exprimer des jugements. Albertini avait été condamné, parce que, « en parlant aux ouvriers russes des conditions de vie dans les pays occidentaux, il provoquait leur mauvaise humeur, freinait leur enthousiasme et leur capacité de travail ».

Voilà pourquoi je ne disais jamais la vérité aux ouvriers russes.

Je n'avais jamais vu de cimetière russe. J'en connus un, le jour où mourut un enfant de notre groupe, fils d'un aviateur espagnol. Il fallut s'adresser au secrétaire du parti de l'usine pour obtenir un petit cercueil et une auto pour le transporter.

Avec quelques-uns de nos compagnons de travail, nous escortâmes le père du petit mort. A cette heure-là, il n'y avait au cimetière qu'un fossoyeur que nous trouvâmes occupé à bourrer de bois son poêle.

— Il n'y a pas de place, dit-il, il n'y a pas de fosse.

"Biednirini : le marché pauvre"

Je ne me rappelle pas quelle fut notre réponse, mais il reprit :

— Je vous répète qu'il n'y a pas de place.

— Mais alors, demande l'un de nous, que faut-il faire ? Où porter le cadavre ?

— Ce n'est pas mon affaire. Nous sommes deux à travailler et la terre est gelée...

— On peut se mettre d'accord, glissa quelqu'un.

— Combien me donnez-vous ? demanda le fossoyeur sans surprise.

— Combien veux-tu ?

— Deux « buganke ».

— Ne sois pas si exigeant, fils de... lui conseilla le chauffeur russe qui était avec nous.

— Si vous voulez, ça ira. Sinon, faites comme il vous plaît.

— Ça va, dit le père du petit mort, je te les donnerai...

Et il tira son portefeuille de sa poche.

— Je ne veux pas d'argent, je veux du pain. Je n'ai pas le temps d'aller au marché.

— Allons-nous en, fit le chauffeur. Ce parasite est une crapule.

Je montai dans l'auto, tandis que les autres attendaient. Il était déjà tard et il ne fut pas facile de trouver sur le marché deux pains entiers. Une heure plus tard, nous revînmes au cimetière. Nos compagnons attendaient toujours. Le fossoyeur n'avait pas voulu commencer son travail ; lorsque je lui remis le pain, il le soupesa et le plaça sur un escabeau, près du poêle.

— Allons, dit-il.

Nous le suivîmes, portant le petit cercueil jusqu'à une fosse où il s'arrêta. Une fosse profonde dans laquelle étaient d'autres morts l'un sur l'autre, sur deux rangs. Un des cercueils était ouvert et laissait voir un cadavre couvert de sa seule chemise. Ce n'est pas l'usage, chez les Russes, d'ensevelir les morts nus. Mais beaucoup le font à cause des restrictions ; on bien ce sont les fossoyeurs qui déshabillent les morts.

— Comment ? dit Armero, le père du petit enfant mort. Une fosse commune !...

— Tu voudrais une fosse pour toi seul, demanda l'homme.

Il rangea le cercueil horizontalement, par-dessus les autres, et fit tomber avec les mains un peu de terre. C'était un geste symbolique qu'il estimait à quatre kilos de pain. Il y avait dans la fosse six cercueils ; d'après l'estime du fossoyeur, il y avait encore place pour quatre autres.

Devant chacune des sorties de l'usine, se tenait une petite « bourse noire ». Du pain (un morceau de 400, 300 et même 100 grammes), un verre de millet, du caramel à cinq roubles la pièce, du sucre à 10 roubles le morceau, une paire de semelles de caoutchouc, un poisson salé, un vieux journal, voilà ce qu'on y trouvait le plus souvent. C'était le marché de la misère et en effet, on l'appelait « biédnirini » (marché pauvre).

1) Cette histoire constituera l'essentiel d'un livre que je publierai prochainement sous le titre : « Les frères Cain ». (Note de l'auteur.)

(Copyright 1950 by « Paris-presse-l'intransigeant » and « Page Internationale ».)

(Voir Paris-presse-l'intransigeant à partir du 24 janvier 1950.)

Prochain article :

Travail à forfait obligatoire

Une "affaire Windsor" dans la brousse africaine

PAS DE REINE BLANCHE CHEZ LES NOIRS...

Et le gouvernement anglais rappelle à Londres le roi noir du Bechuanaland et son épouse une dactylo londonienne

Par Merry BROMBERGER.

L'O.N.U. va incessamment être appelé à statuer sur une nouvelle affaire Windsor. Elle met aux prises le roi d'Angleterre George VI qui doit son trône à l'abdication sentimentale de son frère aîné Edouard VIII, à un roi noir, son vassal, également en proie à un drame cornélien.

Seretsé Ier, roi des Bamangwatos, une tribu de cent mille noirs d'une race magnifique, voisine des frontières de l'Afrique du Sud, faisait ses études à Londres quand il s'éprit d'une dactylo de vingt-quatre ans, Ruth Williams, une assez jolie blonde qui, pendant la guerre, avait été caporale chez les Wacs. Il l'épousa en 1948 et son mariage à Londres fit énormément de bruit. Il fit même scandale en Afrique du Sud où se trouve au pouvoir le Dr Malan, chef du parti raciste, qui se réclame de la tradition boër.

Quand l'an passé, Seretsé Ier, ayant

Elle...

atteint sa majorité et achevé ses études à Oxford, décida de regagner ses Etats et de se faire couronner en même temps que sa reine blanche, une forte agitation se déchaîna en Afrique anglaise. L'oncle du jeune roi, le régent Tshekedi, qui exerçait le pouvoir avec un magnifique casque de pompier sur la tête et un baudrier de cosaque d'opéra-comique, annonça qu'une reine blanche était inadmissible en pays noir et qu'il ferait l'impossible pour empêcher la dactylo londonienne d'accéder au trône des Bamangwatos. Cette prise de position souleva des commentaires extrêmement favorables de l'autre côté de la frontière, chez les blancs de l'Afrique du Sud, et apporta un véritable soulagement aux fonctionnaires coloniaux britanniques.

« *J'aime la reine Blanche* »

Mais Seretsé Ier prit aussitôt le premier avion et débarqua dans sa capitale faite de huttes de boue séchée, Serowe. En l'espace de quarante-huit heures, le régent était en fuite et ses hauts fonctionnaires à quatre pattes sous leurs bureaux. Dynamique, hardi jusqu'à la témérité, le jeune roi avait, à peine débarqué, rassemblé les mécontents de la régence, s'était fait acclamer et avait inspiré une véritable terreur à ceux qui complotaient de le déposer. Il avait, sans perdre une minute, entrepris une vaste tournée dans la brousse... Une assemblée de 6.000 notables, qui dura trois jours, se termina en triomphe pour le jeune roi.

« J'aime la reine blanche, s'était-il écrié. Elle est ma femme. Toutes les raisons invoquées pour me séparer d'elle seront vaines. Elle sera à mes côtés quand je monterai sur le trône. »

Les 6.000 notables, habillés d'une petite ficelle, acclamèrent la reine blanche que beaucoup d'entre eux croient d'ailleurs apparentée à S.M. George VI. Les dames bamangwatos, qui ajoutent au bout de ficelle, qui leur sert de costume national, un soupçon de pouf au-dessus de leurs reins puissants, ne montrèrent nulle jalousie mais au contraire un intérêt véhément pour les amours contrariées de leur souverain.

Cependant, à quelques centaines de kilomètres de Serowe, un congrès des Eglises protestantes d'Afrique du Sud se rassemblait et invitait le gouvernement britannique à intervenir d'urgence.

« Ce mariage indécent, déclarait le président Malan, sera interprété par les indigènes comme le signe qu'une route nouvelle s'ouvre à eux. »

En robe rose dans une voiture bleu électrique

Décidé à frapper un grand coup, le jeune roi appelait sa femme à Serowe. Celle-ci quittait Londres avec soulagement. Depuis le départ de son mari, elle vivait cachée dans sa ville natale, traquée par la curiosité et aussi par les menaces de mystérieux messagers. Elle débarqua rayonnante, en robe rose, sur l'aérodrome de Francistown. Son mari vint la chercher dans une splendide voiture bleu électrique toute neuve. Leur première nuit sous une hutte de boue, à peine plus grande que les autres, en attendant la construction d'un véritable palais royal, fut une soirée de deuil et de tristesse pour la plus grande partie des blancs de l'Afrique anglaise. Mais un nouveau referendum organisé en présence de la future reine par Seretsé apporta à la jeune femme blonde un réconfort sentimental considérable : 95 % des suffrages se prononcèrent pour la reine blanche.

Cependant, à Londres, le gouvernement de Sa Majesté s'émouvait. Il ne pouvait rester insensible aux objurgations du conseil des ministres de l'Afrique du Sud. Une commission d'enquête de trois hauts fonctionnaires blancs vint à Serowe présidée par sir Walter Harrangin. Pendant quinze jours, par 50 degrés de chaleur, à l'ombre d'une marquise, sur la grand' place de la capitale, elle écouta tous les notables, le régent revenu avec son casque et le roi lui-même qui, avec l'accent d'Oxford, développa 16 pages de conclusions écrites, balayant tous les arguments émis contre la reine blanche. Non, la constitution du pays n'interdisait pas au roi de prendre une femme d'une autre race ; non, le fait d'avoir négligé de faire approuver son mariage par le conseil de régence n'était pas un empêchement dirimant, puisque le peuple avait approuvé le roi ; non, le gouvernement de l'Afrique du Sud voisine n'avait aucun droit pour s'immiscer dans les affaires des Bamangwatos...

« *Beaucoup de pluie pour toi !* »

La commission d'enquête vit encore le peuple assis par terre dans la poussière acclamer la prétendante en lui criant : « Pula ! Pula ! », ce qui signifie : « Beaucoup de pluie pour toi ! », souhait qui peut surprendre une Anglaise, mais qui s'explique dans un pays où la moindre ondée représente l'abondance.

Elle entendit encore une délégation de mineurs bamangwatos des mines d'or de l'Afrique du Sud, venus spécialement pour exiger leur reine blanche.

Le rapport de la commission fut transmis à Londres. La réponse du Conseil du roi vient d'arriver à Serowe : pas de reine blanche pour les noirs. Et les journaux anglais d'aujourd'hui annoncent tous en première page la convocation de Seretse Ier et de sa femme à Londres pour discuter du futur statut du pays qui doit être gouverné par un Conseil d'Etat.

...Lui.

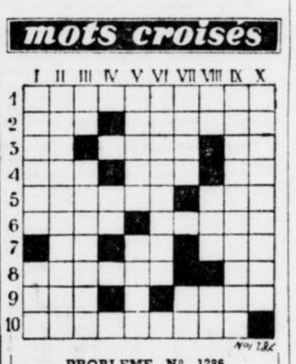
L'abdication imposée au jeune roi n'est pas encore acceptée. On craint des troubles violents chez les sujets fanatiques de la reine blanche.

Pour comble de complication, on annonce que l'ancienne dactylo va bientôt donner naissance à un prince héritier de couleur mi-parti.

On prête à Seretsé Ier l'intention d'en appeler à l'O.N.U. contre une décision qui violente à la fois les droits universels de l'homme et les vœux de son peuple démocratiquement exprimés.

Les commissaires anglais ont en tous les cas promis aux Bamangwatos que pendant l'absence de leur roi, le régent et son casque de pompier ne seraient pas rappelés au pouvoir.

mots croisés



PROBLEME N° 1286

HOR. — 1. Surnom des disciples de Calvin. — 2. Gnali. Trompe. — 3. Dieu éblouissant. Jupon court. Initiales d'un voyageur français. — 4. Fuyeur. Nom italien. Lie. — 5. Peintre italien. Chacun a le sien propre. — 6. Une part de la douloureuse. Lettre grecque. — 7. Préfixe privatif. Note. Chaque village en compte un. — 8. Sages. Pronom. — 9. Oceis. Ombellifère. — 10. Qui n'ont pas beaucoup de sang dans les veines.

VER. — I. Egalité. Sur le calendrier. — II. Lâcheur. — III. Note. Surpris. — IV. En ajoutant : congé latin. — V. Profondeur sans limite. Biberon naturel. — VI. Un des U.S.A. — VII. Jeu. Article. — VIII. Parcouru. Dans une fière devise. Montre. — IX. Fondateurs d'un royaume détruit par Justinien. — X. Un archevêque a narré ses aventures.

Solution du problème 1285

HOR. — 1. Incomplexe. — 2. Nats. Roues. — 3. Tréteaux. — 4. Ril. Ste. Rê. — 5. Fu. Epave. — 6. Pé. Pec. Abo. — 7. Rurat. Et. — 8. Erèbe. Ne. — 9. Berlines. — 10. Sées. Etat.

VER. — I. Intrépides. — II. Narine. — III. Ciel. Bébé. — IV. Oat. Epures. — V. Espérer. — VI. Praticable. — VII. Loner. Tait. — VIII. Eux. E. A. Na. — IX. Xe. Bénet. — X. Escamotés.

MARIE GALANTE

LE ROMAN DE « MARIE DES ISLES »

par Robert GAILLARD

Résumé des chapitres précédents. — *L'expédition contre les flibustiers, commandée par Marie du Parquet, « gouvernante » de la Martinique, a eu des résultats inattendus : unis dans la haine du major Merry Roots, assaillants et attaqués se sont mis d'accord. Le chef des flibustiers Le Fort s'est embarqué pour la France, où il compte faire éclater au grand jour les intrigues de la Martinique. Il a fait le voyage en compagnie du chapelain des flibustiers, le Père Fauvel ; d'un autre religieux, le Père Feuillet, qui se rend auprès du roi en mission pour Marie du Parquet, et du chevalier de Villers, âme damnée de Merry Roots. Le Fort a fait mine d'entrer dans le jeu du chevalier de Villers qui voudrait dérober les lettres de créance du Père Feuillet. Par un adroit stratagème, Le Fort, au Havre, s'est arrangé pour que les deux religieux restent en arrière, espérant toutefois que, sur ses instructions, ils arriveront à Paris avant de Villers.*

57. - Un Gascon roule Le Fort...

LE flibustier eut vite oublié son échec avec le cocher. Il se savait homme de ressources et il ne doutait pas, qu'une heure plus tard, il aurait trouvé un autre moyen pour retarder, sinon le coche, du moins le chevalier lui-même.

Les mets de l'auberge étaient exquis et le chevalier cela était visible, avait tenu à célébrer, avec son complice, l'heureux résultat de leur première entreprise. Une seule ombre durant le repas avait défrisé le chevalier : c'était la présence, non loin d'eux, de ce Gascon au pourpoint usé jusqu'à la corde et dont la rapière devait se rouiller dans son fourreau.

C'était un homme d'une trentaine d'années, au teint aduste, au nez corbin, aux traits anguleux, taillés en de furieux coups de serpe, mais qui ne soufflait mot. C'était à peine s'il semblait voir ce qui se passait autour de lui, car jamais il ne tournait la tête, à moins que ce ne fût pour examiner les deux complices.

Il n'avait pas été sympathique au chevalier qui avait été furieux quand il était venu prendre place à quelques pas de lui, avec son drap râpé, ses bottes éculées et vaincues, prêtes à rendre l'âme, et qui clapotaient à chaque pas dans les flaques d'eau, dans un rythme sinistre.

Le voyage avait été particulièrement pénible pour Villers qui prétendait avoir les reins rompus par les cahots. L'étape du lendemain ne promettait pas d'être meilleure, aussi le chevalier exprima-t-il, le repas fini, son intention de se coucher de bonne heure. Il avait retenu, à son tour, une chambre misérable, la seule qui fût libre, pour lui et son compagnon. Il se leva donc, point fâché d'échapper à l'examen insolent du Gascon et demanda à Yves s'il l'accompagnerait.

Le flibustier était occupé à bourrer sa pipe en savourant son vin.

— Non, compère, répondit-il, il me serait impossible de fermer l'œil. Je ne dors bien qu'en mer.

— Dans ce cas, bonne veillée ! dit Villers en s'éloignant après avoir salué d'un signe de la main.

Le Fort n'en demandait pas davantage. A peine le chevalier eût-il disparu qu'il se pencha légèrement vers le cadet et dit :

— Mille excuses, messire, mais ma pipe est pleine et je m'aperçois que je n'ai point de mèche pour l'allumer.

L'homme qui semblait n'avoir point quitté des yeux les deux hommes pendant tout le repas sursauta, comme s'il sortait d'un rêve.

— Vous avez bien de la chance, fit-il, d'avoir de quoi mettre dans le fourneau de votre pipe. Moi, il y a longtemps que j'ai perdu le goût de la fumée avec ma dernière mèche !

— Qu'à cela ne tienne ! s'exclama Le Fort, avec un sourire avenant. Voici ma carotte de pétun. Si vous possédez un bon couteau, vous pouvez en râper de quoi vous satisfaire le palais.

Le Fort paye l'octroi

Sans répondre, le Gascon examina la carotte avec intérêt et déclara : « Voilà un tabac qui ne vient point du faubourg Saint-Germain ! »

— Mon Dieu, non ! avoua Yves. Et à quoi, messire avez-vous vu cela ?

— A sa présentation... Voici un tabac, en effet, qui est frais et personne ne croira jamais que vous l'avez depuis longtemps !

— Dame ! Je l'ai ramené moi-même de Saint-Christophe, expliqua Le Fort que le personnage intriguait et amusait.

— Cela n'empêche pas que vous aurez sept livres d'amende à payer. Vous ne prétendrez pas, j'espère, que vous ignorez l'ordonnance du roi qui interdit le transport du tabac et qui condamne au fouet et à la prison, ceux qui fument comme les débitants qui permettent qu'on fasse, chez eux usage du tabac ?

Le Fort fronça les sourcils :

— Vous chantez bel et bien, jeune homme dit-il. Mais je voudrais bien connaître celui qui me prendrait sept livres pour brûler ma pipe !

— Moi, dit le Gascon. Moi, qui suis chargé de faire observer les règlements du lieutenant civil de la police générale de Paris ! Et vous paierez, je vous le jure, à moins que vous ne possédiez une ordonnance de médecin pour un apothicaire... Et quand je dis sept livres d'amende, je ne compte pas les cinq sols d'octroi par ville où nous sommes passés !

Le Fort contempla sa pipe d'un air méditatif.

— Mon Dieu ! dit-il, j'avoue que je n'étais pas au courant de ces règlements, mais je suis honnête homme et je ne voudrais pas contrevenir aux ordonnances de police.

Il s'arrêta un moment pour examiner le Gascon. Il lui trouva des yeux trop brillants, des yeux de quidam affamé, et il comprit, en voyant le visage décharné du malheureux, qu'il ne devait pas, en effet, déjeuner tous les jours.

— Pourriez-vous me dire, interrogea-t-il, ce qu'il adviendrait à celui qui refuserait de payer les deniers d'octroi ?

— Hum, dit l'autre, j'avertirais la police de la ville qui me prêterait main-forte et saurait bien faire payer le délinquant ! Mais j'espère que vous ne vous mettrez pas dans le cas d'aller quelques jours en prison ?

— Certes, non, messire. Mais j'ai un ami avec moi, un ami qui, lui aussi, a ses poches pleines de tabac et qui pourrait bien vous envoyer un coup de lame dans le bréchet au lieu de vous ouvrir sa bourse...

— Nous en avons sûrement mâté de plus fort que lui...

— Voire, dit Le Fort, qui commençait à tenir son idée. Je vais vous dire comment il est fait...

Le Gascon l'interrompit :

— Je le connais, c'est le chevalier de Villers qui vous fait face dans le coche.

— Parfaitement. Comment savez-vous son nom ?

— Je vous ai entendu l'appeler ainsi. Et j'avais l'œil sur lui. C'est un gentilhomme qui a l'air d'avoir l'escarcelle assez remplie.

— Oh ! pour être remplie, on peut dire qu'elle est remplie, en effet. Mais si vous allez demain lui demander sept livres, vous risquez fort de recevoir un coup d'épée, messire.

— C'est ce que nous verrons ! Quant à vous...

— Quant à moi, dit Le Fort, lui coupant la parole, c'est avec le plus grand plaisir que je vais vous donner huit livres. Sept d'amende et les deniers d'octroi. Vous garderez le reste ! Mais je veux vous donner encore un conseil dont vous tâcherez de faire votre profit : prenez vous-en au chevalier, demain, au départ, et réclamez-lui cette somme ! Tudieu ! il faut qu'il paye comme tout le monde. Ce sera une bonne leçon à donner à ce ladre vert. Mais, pour plus de précaution, entourez-vous de gens du guet. Vous êtes prévenu : il a mauvais caractère...

— Comptez sur moi, dit le Gascon en empochant les pièces d'or que Le Fort étalait sur la table.

— Et surtout, insista Yves, n'hésitez pas à vous saisir de lui, à l'immobiliser, car il se porterait bientôt aux pires extrémités !

— N'ayez crainte ! J'ai l'habitude...

Parti avec l'argent...

Yves s'en fut. Il trouva sans difficulté la chambre où, déjà, devait dormir le chevalier ; mais, bien qu'il eût promis de ne pas faire de bruit, dès qu'il eut tourné le loquet, il s'écria : « Holà ! Chevalier, dormez-vous ? »

Pour toute réponse, il n'obtint qu'un ronflement sonore. Yves se baissa et secoua rudement son compagnon. Celui-ci s'éveilla en sursaut, se vit dans la nuit avec, au-dessus de lui, une ombre géante. D'un geste instinctif, il chercha sa rapière.

— Du calme, l'ami, dit Yves, ce n'est que moi. Il vient de m'arriver une aventure extraordinaire et j'aime mieux vous en prévenir, car elle pourrait bien vous arriver, un jour, à vous aussi.

Villers se frotta les yeux.

— Eh ! fit Yves, figurez-vous que j'ai été pris à partie par un agent du lieutenant civil de la police qui m'a réclamé sept livres et cinq sols d'octroi, conformément à une ordonnance royale interdisant le transport, la vente et l'usage du tabac !

Villers se mit à sourire, mais comme il faisait très sombre, Le Fort ne le vit pas. Le chevalier dit encore :

— Et je parie que vous avez payé !

— Pardieu non ! répondit le flibustier avec majesté. J'ai refusé de donner ne serait-ce qu'un liard et j'aurais tiré mon épée si le bougre avait insisté !

— Vous avez bien fait ! assura Villiers.

— Certes, et je vous prévenais, de façon que vous ne vous laissiez pas faire. Si demain vous rencontrez ce coquin, n'hésitez pas : donnez-lui un bon coup de pommeau de rapière sur le crâne, histoire de lui apprendre la courtoisie...

— Sans compter que j'irai moi-même remettre au lieutenant de police de la ville, cet effronté coquin !

— Comment dites-vous ?

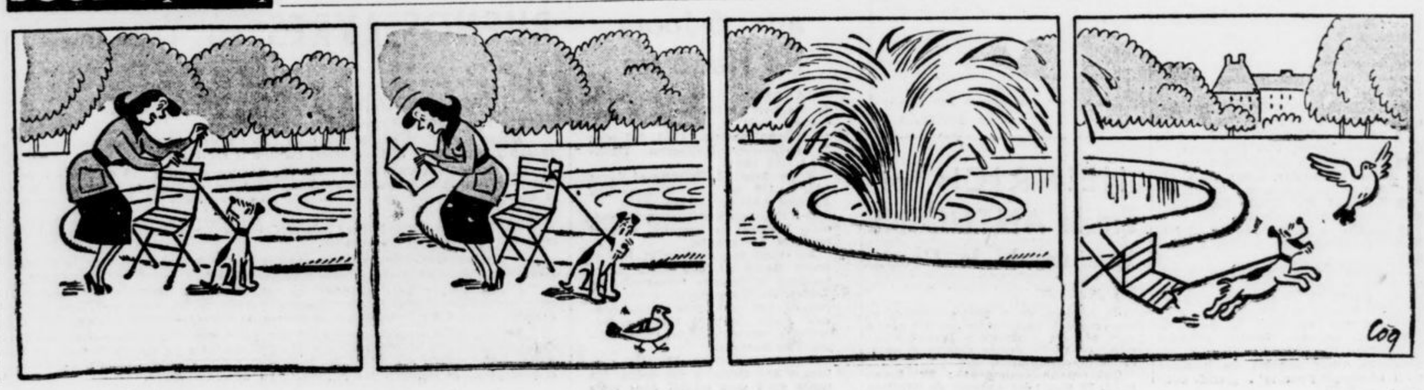
— Je dis que j'irai moi-même remettre aux archers ce fripon ! Et je dis bien ce fripon qui fait état d'une ordonnance de 1638, abrogée depuis longtemps, pour remplir sa bourse aux dépens des gogos...

— Mais voyons, dit Yves, moins sûr de lui, vous dites que l'ordonnance en question a été abrogée ?

— Parfaitement. La vente du tabac est libre. On peut, en France, fumer partout où l'on veut, sauf dans les églises...

Le colosse se précipita dans le couloir et descendit les marches de l'escalier quatre à quatre. Il arriva en trombe dans la salle d'auberge, mais ce fut en vain qu'il chercha à retrouver le Gascon qui venait de l'abuser aussi effrontément.

Le cabaretier auquel s'adressa Le Fort lui apprit que l'homme était parti quelques instants plus tôt, la panse pleine, après avoir payé avec des pièces d'or, et avait disparu dans la nuit ! (*A suivre.*)

(Copyright 1950 by Robert Gaillard and « Paris-presse-l'intransigeant ».)

MAM'ZELLE SOURIS par Coq